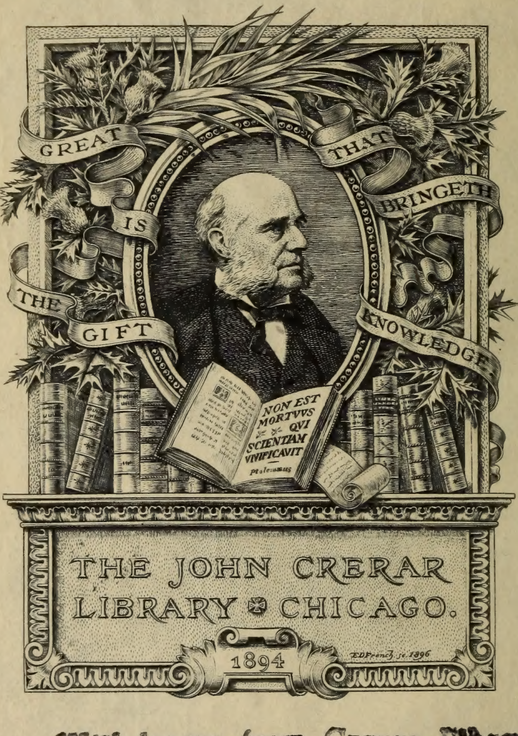

GREAT
IS
THE
GIFT
THAT
BRINGETH
KNOWLEDGE
NON EST MORTVVS QVI SCIENTIAM VIVIFICAVIT
Ptolemæus
THE JOHN CRERAR LIBRARY ✠ CHICAGO.
1894
E.D.French. sc. 1896

A. MUZET

LA ROUMANIE NOUVELLE



Paris. — P. ROGER & Cie, Éditeurs

LA
ROUMANIE
nouvelle

Collection “ Les Pays Modernes ”

CHAQUE VOLUME IN-8 ÉCU, BROCHÉ (*majoration comprise*) . . . 8 fr. »

La Roumanie moderne, par A. Muzet, ingénieur, chargé de mission en Orient, 21 photogravures et 1 carte.

L'Égypte moderne, par G. Lecarpentier, 21 photogravures hors texte et 1 carte.

La Grande-Bretagne au travail, par J.-F. Herbert, ancien professeur à George Watson's College, et George Mathieu, de l'Agence financière française à Londres, 22 photogravures hors texte et 1 carte.

États-Unis — France, par Victor Cambon, 26 photogravures hors texte, carte et plan.

Au Maroc. *Marrakech et les Ports du Sud,* par le comte Maurice de Périgny. 26 photogravures et 2 cartes. — *Fès, la Capitale du Nord,* par le même. 25 photogravures hors texte et 1 carte. — *Casablanca, Rabat, Meknès,* par le même. 25 photogravures hors texte et 1 carte.

L'Italie au travail, par L. Bonnefon-Craponne, conseiller du commerce extérieur de la France, président de la Fédération industrielle d'Italie. 26 photogravures hors texte et 1 carte.

La France au Travail. — I. *Lyon, Saint-Étienne, Dijon, Grenoble,* par Victor Cambon, ingénieur E. C. P., 20 photogr. hors texte et 1 carte. — II. *En suivant les côtes : de Dunkerque à Saint-Nazaire,* par M.-A. Hérubel, docteur ès sciences, 20 photogravures et 1 carte. — III. *Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Marseille, Nice,* par Victor Cambon, ingénieur E. C. P., 22 photogr. et 1 carte.

La Belgique au Travail, par J. Izart, ingénieur civil, 20 photogravures hors texte.

La Russie et ses richesses, par Étienne Taris, ingénieur, ancien élève de l'École polytechnique, 24 photogravures hors texte et 1 carte (5e *édition, revue et augmentée*).

Aux Pays balkaniques après les guerres de 1912-1913, par A. Muzet, ingénieur civil, 26 photogravures hors texte, 1 carte (2e *édition*).

L'Allemagne au Travail, par Victor Cambon, ingénieur E. C. P., 20 photogravures hors texte.

Les derniers progrès de l'Allemagne, par Victor Cambon, ingénieur E. C. P., 21 photogravures hors texte, graphique et plans.

Le Canada : *Empire des blés et des bois,* par A.-G. Bradley, traduit par G. Feuilloy, 20 photogravures hors texte et 1 carte (8e *édition*).

L'Amérique au Travail, par J. Foster Fraser, traduit par M. Saville, 32 photogravures hors texte.

Le Mexique moderne, par Bigot, ingénieur A.-M., 26 photogravures hors texte.

Panama : L'œuvre gigantesque, par J. Foster Fraser, adapté de l'anglais par G. Feuilloy, 20 photogravures hors texte et 1 carte (5e *édition*).

Les Cinq Républiques de l'Amérique centrale, par le comte M. de Périgny, 26 photogravures hors texte, 1 carte (*nouvelle édition, revue et corrigée*).

L'Argentine moderne, par W. H. Kœbel, traduit de l'anglais par M. Saville et G. Feuilloy, 24 photogravures hors texte (9e *édition*).

Au pays de l'or et des diamants, par H. H. Fyfe, *Cap, Natal, Orange, Transvaal, Rhodésie,* adapté de l'anglais par G. Feuilloy, 22 photogravures hors texte et 1 carte (4e *édition*).

L'Australie : Comment se fait une nation, par J. Foster Fraser, adapté de l'anglais par G. Feuilloy, 20 photogravures hors texte, 1 carte (7e *édition*).

La Chine moderne, par Edmond Rottach, 26 photogravures hors texte, 1 carte.

A travers la Hollande, par Léon Gérard, 48 illustrations à la plume par J.-B. Heukelom 1 volume in-8.

“ LES PAYS MODERNES ”

A. MUZET
Ingénieur, Chargé de mission en Orient

LA ROUMANIE nouvelle

21 PHOTOGRAVURES HORS TEXTE
ET 1 CARTE

PARIS
PIERRE ROGER ET Cie, ÉDITEURS
54, RUE JACOB, 54
1920

Avant-propos

Il peut sembler prématuré de présenter actuellement une étude de la Roumanie nouvelle, puisque les éléments épars de la race roumaine, juxtaposés d'hier, sous une dénomination unique, n'ont pas vécu encore de la même vie d'Etat pendant une période de temps suffisante pour permettre d'analyser la nouvelle nation sous ses véritables aspects au point de vue politique, comme au point de vue économique.

J'ai pensé cependant qu'il n'était pas sans intérêt de tenter un essai destiné à esquisser la nouvelle physionomie de la Roumanie, à mettre en évidence les circonstances diverses qui ont décidé l'intervention roumaine aux côtés des Alliés, mais surtout à définir le rôle très important que peut être appelé à jouer l'Etat roumain dans l'Europe de demain.

La situation géographique de ce pays, dont je décrirai dans ces pages toute l'importance exceptionnelle au point de vue de la politique orientale des Etats occidentaux et centraux, mérite, en effet, de retenir désormais l'attention de tous les Français.

Au même titre que la Pologne et le royaume serbe, la Roumanie doit rester dans le système politique de l'Entente. C'est une nécessité! C'est pourquoi il est

indispensable que nous connaissions dans tous ses détails, l'histoire de ce pays, les divers stades de son évolution, et les tendances politiques et économiques susceptibles de déterminer son orientation.

Notre sympathie personnelle ne peut suffire, si ses effets restent platoniques. La Roumanie est actuellement en proie à une crise financière dont nous ne pouvons nous désintéresser pour des causes que j'expliquerai.

Elle est complètement isolée de ses alliés, et entourée de voisins hostiles. Malgré leur détresse économique, les Magyars s'organisent d'une manière ardente pour la revanche. La Bulgarie met sur pied une armée occulte. La paix russe peut n'être qu'un mirage, et les soldats de l'armée des soviets sont dirigés par un état-major et des officiers allemands, alors qu'ils sont outillés par des fabriques installées et construites par des ingénieurs allemands.

D'autre part, la Société des Nations, organisme mort-né, ne saurait avoir désormais aucune influence sérieuse pour empêcher les espoirs déçus de germer à nouveau, et intervenir énergiquement dans l'Europe centrale, afin de calmer l'effervescence qui l'agite actuellement.

C'est pourquoi la France, gardienne vigilante de la paix, dont les regards sont obstinément fixés sur le Rhin, doit cependant ne pas perdre de vue la situation toute spéciale de la Roumanie.

Au point de vue économique, la question est aussi grave, mais elle est plus pressante.

Ce pays ravagé, décimé par l'ennemi, doit tout faire seul pour remettre sur pied ses rouages de

paix. Ses moyens de transport ont été détruits, les ateliers de réparation des chemins de fer ont été vidés par les Austro-Bulgares, et, à l'heure actuelle, les réparations les plus urgentes ne peuvent se faire, alors que le matériel roulant est presque hors d'usage. Rien n'a été restitué à la Roumanie de ce que l'ennemi a pris ou détruit. Le principal pipe-line qui amenait le pétrole aux centres d'exportation a été en partie dérivé et ne peut être utilisé sans de coûteuses réparations, et le pont de Cernavoda qui reliait la Valachie à la mer Noire, ne pourra être livré au trafic qu'après de longs travaux de réfection.

Enfin, la politique économique de l'Entente a pour résultat l'isolement complet de la Roumanie qui, contrainte de se passer des produits alliés, en est réduite à ne pouvoir subsister que grâce aux produits allemands qui lui parviennent par des voies détournées, et commencent à couvrir le marché roumain. Ils s'y imposent d'ailleurs, d'autre part, du fait de la baisse considérable de la monnaie roumaine vis-à-vis du franc ou de la livre.

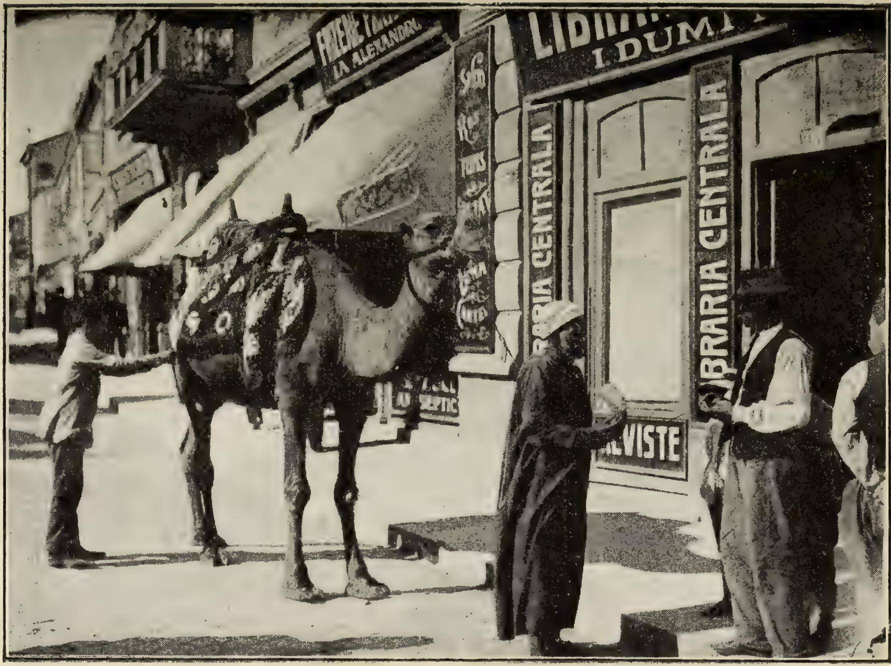
Si l'on n'y prend garde, avant peu, la Roumanie sera délibérément contrainte à rentrer dans le giron économique de l'Allemagne qui se rendra facilement maîtresse de ce marché.

Ainsi donc en Roumanie, au double point de vue politique et économique, la situation est grave, et l'opinion publique française doit la connaître avec précision.

C'est pourquoi je me suis décidé à publier cet ouvrage dans le but primordial de contribuer à signaler un véritable danger pour le maintien de la paix.

Si cependant comme je veux persister à l'espérer, aux heures troubles que nous vivons succède un réveil général de l'activité économique dans cette Europe aujourd'hui privée de près de la moitié de sa production normale, la Roumanie grâce aux prodigieuses richesses de son sol et de son sous-sol, grâce à l'intelligence de ses enfants et au génie de sa race, sera l'un des premiers pays capable de restaurer ses finances. Sous l'égide de la paix, il deviendra le fournisseur d'une partie de l'Europe, et prendra place parmi les véritables pays modernes.

Juin 1920.



CONSTANTZA. — **Marchand ambulant.**

CHAPITRE PREMIER

Histoire sommaire de la Roumanie

Esquisse géographique. — La Dacie de Trajan. — Invasion des Barbares. — Formation de la Moldavie. — Domination des Turcs. — Les Phanariotes. — Traité d'Andrinople. — Révolution de 1848. — Traité de Paris. — Union de la Valachie et de la Moldavie. — Élection du prince Charles de Hohenzollern. — Guerre russo-turque. — Victoire de Plevna. — Traité de Berlin (1878). — Érection de la Roumanie en royaume. — La dynastie.

Le royaume roumain se composait avant la guerre mondiale des deux anciennes principautés : la Valachie (formée de la juxtaposition de deux provinces : la Munténie à l'ouest, et l'Olténie à l'est) et la Moldavie; et de la province Dobroudja, cédée par le traité de Berlin en échange de la Bessarabie.

Nettement séparé des Balkans par le Danube qui entoure la Valachie d'une ceinture protectrice, adossé à l'ouest aux Carpathes, il présentait l'aspect d'un amphithéâtre en arc de cercle descendant vers l'est jusqu'au delta du Danube. Il était séparé de l'Empire russe par le Pruth, affluent du Danube, laissant d'un côté les collines de la Moldavie, et de l'autre les plaines fertiles de la Bessarabie, tandis qu'au nord une frontière artificielle séparait la Moldavie de la Bucovine.

La Roumanie nouvelle voit rentrer dans son unité poli-

tique des provinces essentiellement roumaines, précédemment incorporées à l'empire austro-hongrois : Transylvanie, Bucovine, et Banat; et la Bessarabie autre province roumaine annexée par la Russie depuis 1878.

Les nouvelles frontières de la Roumanie sont donc constituées à l'est par la Mer Noire, puis le cours du Dniester jusqu'à la Galicie, au nord; une frontière conventionnelle la sépare ensuite de la Hongrie au nord-ouest et à l'ouest jusqu'à un point commun aux frontières serbe, autrichienne et magyare. Dans le Banat, une ligne frontière accorde aux Serbes, Croates et Slovènes un tronçon situé le long de la Tisza, tandis que le traité de 1919 laisse à la Roumanie la partie du Banat où se trouve la ville de Temesvar et les montagnes de Caransebes.

Enfin le Danube forme depuis l'embouchure du Karas jusqu'à une ligne conventionnelle roumano-bulgare, la frontière méridionale de la Roumanie, la séparant nettement des Etats balkaniques.

Le nouveau royaume roumain a donc une situation géographique bien déterminée dont l'ossature principale est formée par l'arc des Carpathes, où ses habitants, formant maintenant une masse ethnographique nettement définie, se trouvent groupés sur les deux versants de l'arc, de la Galicie au Danube.

La Transylvanie est le noyau historique du territoire national roumain, elle est comprise entre les deux grands bras de l'arc principal que forment les Carpathes et la chaîne qui, se détachant de cet arc à la frontière méridionale de la Galicie, descend vers le sud pour le rejoindre juste avant qu'il atteigne le Danube.

La Transylvanie est un plateau presque circulaire d'une altitude moyenne de 500 mètres, très accidenté, entouré de montagnes de tous côtés, qui peuvent s'aborder facilement à l'ouest, mais qui, très fortement escarpées à l'est et au sud, dominent les plaines de Moldavie et de Valachie.

Du grand arc carpathique, le sol s'incline assez régulièrement vers l'est et vers le sud, de même que de nombreux cours d'eau qui se dirigent tous vers le Danube Vers l'est, la région des collines aboutit au plateau de Moldavie, tandis que vers le sud, elles viennent se fondre dans les plaines fertiles de la Valachie.

Les Carpathes du Nord, région de hautes chaînes, présentent quelques pics importants et de profondes vallées, sillonnées de rivières accidentées d'allure torrentielle. Les monts de Bistritza, notamment, sont traversés par les plus beaux défilés des Carpathes.

Dans les Carpathes de la Moldavie méridionale, ce ne sont plus les cîmes géantes découpées sur l'azur du ciel, mais des montagnes fuyantes et alignées composant une chaîne interminable.

On passe ensuite des montagnes du flysh de la Moldavie aux massifs cristallins de la Munténie par une région intermédiaire de Buzeu à la rivière Dambovitsa.

Dans cette région des Carpathes se trouvent, de l'est à l'ouest, les montagnes de Buzeu (1 775 mètres) qui s'arrêtent à la vallée de la Prahova, puis l'énorme massif de Bucegiu, l'Omul (2 508 mètres), le Caraïman et la Furnica dont la reine Carmen Sylva a publié les légendes.

Plus à l'ouest, s'étendent les monts de Fagaras, gigantesque crête rocheuse presque droite qui se prolonge jusqu'à l'Olt, et dont l'ensemble dépasse 2 000 mètres d'altitude. C'est dans le massif du Fagaras qu'est situé le Moldovanul qui domine les autres sommets de la chaîne, et qui atteint 2 550 mètres. Là se trouvent aussi les cirques alpins si pittoresques et si nombreux, restes d'anciens glaciers où luisent des poches d'eau noire bleutée, surnommés *yeux de mer* par les habitants.

Puis voici l'Olt qui serpente au milieu des monts Cozia. A l'ouest de l'Olt, les Carpathes se séparent en deux chaînes parallèles plusieurs fois soudées. Toujours à

l'ouest, le massif est entrecoupé nettement par la vallée du Jiul, puis les Carpathes se prolongent par deux chaînes à nouveau réunies pour former le massif du Godiau.

Toutes ou presque toutes les rivières qui arrosent la Valachie et la Moldavie, prennent leur source dans les beaux cirques de la chaîne des Carpathes; l'Olt, le Buzeu et la Bistriociora sont les trois seuls cours d'eau qui prennent leur source de l'autre côté de la chaîne, et traversent difficilement les Carpathes pour venir arroser les plaines roumaines.

Le grand charme de l'orographie roumaine pour le touriste, c'est que tous les cours d'eau qui descendent des montagnes vers la plaine, traversent des défilés étroits, ce qui donne à toutes ces vallées un aspect pittoresque sans cesse renouvelé, défilés du Motru, du Jiu, de l'Olt, de la Dambovitsa, de la Jalomitsa.

Mais voici la région des collines, d'une hauteur qui varie de 7 à 800 mètres, s'abaissant jusqu'à 200, et ceinturant la région des montagnes vers le sud et l'est sur une largeur atteignant 150 kilomètres dans l'Olténie, mais ne dépassant pas 40 kilomètres au coude des Carpathes et en Moldavie. Ces collines qui constituent un des aspects les plus riants du pays, portant de nombreux villages sur leurs flancs, et dont les pentes sont sillonnées de nombreux cours d'eau, ont emmagasiné lors de leur formation des massifs considérables de sel, de pétrole, de lignite et d'autres richesses minières dont l'exploitation fera la fortune de ces régions.

Enfin le plateau de la Moldavie, à partir du Siret jusqu'au delà du Pruth, puis la plaine de la Munténie qui s'étend du pied des collines de l'Olténie et de la Munténie jusqu'aux bords du Danube, et la plaine de la Dobroudja complètent la physionomie du royaume roumain de 1914, si fertile et si riche en minéraux.

Le traité de paix lui a rendu la Bessarabie, immense

steppe s'étendant sur un plateau uniformément incliné sur la mer Noire, d'une envergure autrement impressionnante que le Baragan valaque.

Pour terminer cette rapide esquisse géographique de la Roumanie nouvelle, il est indispensable d'insister sur la présence du Danube qui baigne ses côtes méridionales depuis son entrée dans le royaume jusqu'à son delta. Immense artère de la navigation, il relie la Roumanie d'une manière directe au centre de l'Europe, et par la mer Noire, il la relie au monde entier. Cette situation géographique incomparable a été une des causes les plus réelles du développement du pays avant la guerre mondiale, et sous l'égide de la paix, lorsque l'outillage des ports en partie détruits au cours des opérations militaires, aura pu être renouvelé et amplifié, lorsque le pont de Cernavoda qui relie le royaume au port roumain de la mer Noire : Constantza, pourra être à nouveau livré au trafic, la nouvelle Roumanie agricole et industrielle fournira au monde céréales et pétrole, et constituera un des plus puissants facteurs économiques de notre vieille Europe.

La nation roumaine, quoique la question ethnologique soit encore controversée, est nettement d'origine latine. L'ancienne Dacie (qui comprenait à peu près les limites actuelles du royaume roumain) conquise par les Romains, fut occupée vers l'an 106 de l'ère chrétienne par des colonies militaires envoyées par l'empereur Trajan. Ces colons se fixant en Dacie, y transportèrent le langage et les mœurs des Romains : telle est sur l'origine de la nation roumaine, la théorie la plus accréditée parmi les historiens.

La Dacie, constituée très habilement dès après la conquête en province romaine, devint aussitôt très prospère. La capitale eut son consul et son forum comme la métropole. L'exploitation des mines (et spécialement des mines d'or) fut organisée, et le commerce prit un grand dévelop-

pement. On conserve à Bucarest, au Musée, les bas-reliefs d'une colonne (dite colonne de Trajan) de 40 pieds de haut, élevée à la mémoire de cet empereur pour perpétuer le souvenir de son triomphe sur les barbares.

Vers la fin du siècle suivant, les Goths conquirent la Dacie, puis ce furent les Huns, puis diverses tribus slaves; toutefois, au cours de ces invasions, par la fusion des habitants et des colons romains, s'était peu à peu formé le peuple roumain qui, depuis lors, a toujours gardé conscience de son origine et de son unité.

De nombreux monuments conservés attestent en outre que, bien avant les invasions des Goths, les Roumains s'étaient convertis au christianisme.

Survinrent les Hongrois, puis les Slaves; mais les Roumains surent encore sauvegarder leur nationalité en s'alliant tantôt avec les Grecs contre les Slaves, tantôt avec les Slaves contre les Grecs. C'est ainsi que vers le treizième siècle ils s'unirent aux Bulgares pour lutter contre les Byzantins : ainsi fut fondé l'empire valaquo-bulgare, que de nouvelles invasions barbares devaient disloquer.

Aussitôt après le passage des barbares, les Roumains, des deux côtés des Carpathes se réunirent à nouveau en se groupant en petits Etats que Rodolphe Ier, dit le Noir, devait rassembler sous le nom de Valachie. Pendant ce temps des chefs roumains traversaient les Carpathes et chassaient les Slaves qui avaient envahi la Moldavie. Sous ce nom de Moldavie était alors constitué un autre Etat habité par des Roumains.

L'histoire ancienne roumaine s'arrête donc à la fondation de ces deux principautés, la Valachie et la Moldavie.

La période qui succède est l'histoire des efforts des deux principautés pour la conservation de leur indépendance, constamment menacée par leurs voisins, d'abord les Hongrois, puis les Polonais, enfin les Turcs. Toutes ces guerres, alliances, intrigues, provoquèrent, d'ailleurs, des guer-

res civiles. Un des épisodes les plus saillants de ces luttes avec l'étranger, fut la campagne où les Turcs s'étaient mis en marche en masse énorme. Mircéa Ier, grand chef roumain, après une belle résistance, dut signer un traité de capitulation avec le sultan (1392). Mircéa, cependant, s'était illustré par de hauts faits d'armes et sa mémoire reste chère à tous les Roumains.

Plus tard, vers le milieu du quinzième siècle, une nouvelle grande figure de guerrier illustrait l'histoire roumaine : c'est Etienne VI dit le Grand; il résista à l'invasion des Tartares, qui, pour la première fois, envahissaient le pays. Etienne le Grand est le plus grand guerrier du quinzième siècle, son nom et ses exploits sont toujours fameux sur les bords du Danube; il réussit, en effet, non seulement à rejeter les Tartares, mais fut victorieux des Hongrois, des Polonais et des Turcs.

Cependant, malgré tous ces faits d'armes, les Turcs continuaient toujours leurs attaques et vers 1520 le fils d'Etienne devait accepter la suzeraineté du sultan.

Toutefois les principautés ne perdaient pas complètement leur indépendance, elles étaient, je crois, un peu trop éloignées de l'horizon militaire des Ottomans; cette raison jointe à l'énergie du peuple roumain explique pourquoi la Valachie et la Moldavie échappèrent pendant trois quarts de siècle à la domination turque alors que les Hongrois, leurs voisins, étaient sous le joug.

C'est à cette époque qu'apparaît une autre grande figure de l'histoire nationale, celle qui, avec Mircea et Etienne le Grand, partage l'honneur de la reconnaissance du peuple roumain : je veux parler de Michel le Brave, le plus populaire de ses héros. Successivement ce grand guerrier défait les Turcs et les Hongrois et, en l'an 1600, il triomphe des Polonais et des Moldaves ligués contre lui. Son dessein était d'entrer en Pologne et de réunir en un seul empire la Valachie, la Transylvanie, la Moldavie et la

Pologne; il l'avait déjà réalisé en grande partie, puisque, prince Valaque, il avait déjà réuni sous sa domination la Transylvanie et la Moldavie, la mort l'arrêta trop tôt pour parfaire son œuvre, au moment précis où il partait soumettre la Pologne.

C'est donc à lui le premier que revient l'idée d'une réunion en un seul bloc de tous les Etats roumains. Michel le Brave est d'ailleurs fêté encore comme le précurseur de la grande idée que Bratiano devait réaliser plus tard : la Roumanie unie et libre.

Mais, Michel le Brave mort, la Roumanie se trouva alors en butte aux convoitises de tous ses voisins. Sa fertilité, sa richesse d'abord, excita l'envie de la Pologne qui lui prit la Bukovine; coup sur coup les Hongrois lui enlèvent la Transylvanie, et enfin la Russie, la Bessarabie.

La Roumanie, traquée de toutes parts depuis la perte de son grand chef, n'apercevait autour d'elle que des ennemis; la Turquie venait de triompher des Russes en 1711, et plutôt que de perdre sa nationalité la Roumanie préféra se mettre sous la protection des Turcs. Ceux-ci dès lors, ne voulurent pas laisser à la Roumanie le libre choix de ses princes. Le Sultan envoya directement de Constantinople des princes régnants en Moldavie et en Valachie. C'est ce qu'en histoire roumaine on appelle la période *phanariote*.

Les Turcs et l'aristocratie de l'époque, les boyards, opprimèrent durement le peuple qui avait perdu toute son énergie morale; ils en tirèrent tout ce que peut tirer le régime de la terreur d'une population vivant sur une contrée fertile. Le sultan avait trouvé un moyen pratique pour s'assurer des revenus merveilleux, il vendait le titre de prince, et le vendait aux plus riches. Les Phanariotes, riches financiers grecs habitant le faubourg de Constantinople appelé le Phanar, achetaient la charge de prince Moldave ou Valaque, moyennant un don d'avènement d'environ 1 million de francs plus un tribut annuel. Bien



Moreni. — **Les cantines du personnel des exploitations pétrolifères.**

entendu le financier devenu prince entendait faire une opération commerciale. Ce million et ce tribut annuel, il les récupérait en pressurant le pays sans oublier le bénéfice de la charge qui variait, tous frais payés, de 5 à 6 millions par an. Cependant, le sultan, mis en goût par ces dons d'avènement, prit dès lors l'habitude de révoquer souvent les princes pour multiplier ainsi les nouvelles nominations.

Cette période, qui devait durer jusqu'en 1821, fut une des plus pénibles de l'histoire roumaine, car les princes phanariotes sous la protection des troupes turques se livraient à toutes les exactions possibles, traquant les paysans. Ces princes n'étaient pas à vrai dire des tyrans, mais des traitants venus là pour faire une affaire et, si des soulèvements se produisaient contre leurs exigences, les insurrections étaient réprimées par les soldats turcs et tout finissait par des massacres.

Les Roumains lassés, écœurés de ce régime et chez qui se réveillait déjà l'esprit d'indépendance, demandèrent alors secours à l'Autriche, puis à la Russie : elles répondirent en lui prenant l'une, la Bukovine, et l'autre la Bessarabie en 1812.

Mais les derniers princes, que la Porte changeait trop souvent, devaient pour satisfaire les exigences du Sultan et y trouver leur bénéfice personnel, pressurer le paysan dans des proportions jusque-là encore inusitées; c'en était trop : la population en 1821 se souleva, et cette révolution, appuyée par la Russie, mit fin au régime des princes grecs. La Russie imposa aux Turcs de laisser choisir aux principautés roumaines des princes indigènes, c'est alors que Grégoire Ghica fut installé sur le trône de Valachie.

Le traité d'Andrinople (1828) délivra les ports roumains des Turcs et les deux principautés toujours vassales de la Turquie furent placées sous le protectorat de la Russie. Le même traité accordait aux principautés l'élection de leurs

princes et en 1842 la Valachie élisait à vie Georges Bibesco.

Toutefois l'esprit national des Roumains était réveillé; l'idée d'indépendance se faisait jour et le protectorat de la Russie leur pesait. Le peuple accuse ses princes d'être trop russophiles, c'est la Révolution de 1848; et l'irruption de cent cinquante mille paysans armés qui marchent sur Bucarest, force Bibesco à abdiquer, cependant que la constitution russe est brûlée sur la place publique. 1848 voit poindre Jean Bratiano qui reprend l'idée de Michel le Brave : la Roumanie libre et unie.

Mais l'idée n'est pas mûre encore, les Russes rétablissent l'ordre; pas pour longtemps toutefois, car l'idée germe tant et si bien que les grandes puissances et particulièrement la France, tournent leurs yeux vers l'Orient et décident d'intervenir. C'est le traité de Paris 1856, qui fait cesser le protectorat russe et décide que les principautés seraient dorénavant consultées sur leurs désirs politiques. Elles se trouvèrent d'accord en 1857 pour demander l'union des deux principautés sous le nom de Roumanie et le choix d'un prince héréditaire pris dans l'une des dynasties régnantes d'Europe.

Toutefois le traité de Paris qui clôturait la campagne de Crimée, faite, on se le rappelle en faveur de la Turquie, ne donnait pas satisfaction aux revendications nationales des Roumains, car il maintenait malgré tout la suzeraineté de la Turquie.

En 1858 le colonel Couza monta sur le trône; en 1861, la Porte reconnaissait officiellement l'union des deux principautés, et 1862 voyait la première Assemblée nationale se réunir à Bucarest.

Le gouvernement du prince Couza effectua alors de grandes réformes, entre autres le partage des terres aux paysans, et la sécularisation des monastères grecs qui rapportent à l'Etat annuellement 30 millions de francs. L'armée fut augmentée et réorganisée, mais Couza favorisait

trop ses créatures : il mécontenta le peuple et l'armée; de plus, il était réputé de mœurs légères; il se vit forcé d'abdiquer en 1866, et le pouvoir fut exercé par un gouvernement provisoire choisi par le peuple.

L'Assemblée roumaine, composée du Sénat et de la Chambre, élut alors prince, le frère du roi des Belges Léopold II, le prince Philippe, comte de Flandre, père du roi actuel Albert II. Celui-ci, sur les conseils de Napoléon III, refusa la couronne roumaine.

L'empereur français eut alors l'idée de proposer la candidature du second fils du prince Antoine de Hohenzollern, le prince Charles.

A cette époque l'influence française, propagée en Roumanie par le colonel Couza, était prépondérante. L'administration, la littérature, les arts évoluaient sous l'égide de la civilisation française, et le candidat de Napoléon III fut élu à l'Assemblée nationale roumaine, le 20 avril 1866.

Le prince Charles accepta, et fonda, sous le nom de Charles Ier, la dynastie régnante actuellement.

Si l'on songe que le Danube prend sa source dans la Forêt-Noire, en Allemagne, pour terminer son cours en territoire roumain, il était à craindre que ce lien naturel soit singulièrement resserré par ce lien dynastique. Les événements nous prouvent qu'il n'en a rien été malgré les efforts systématiques de l'Allemagne. Tout au contraire, le long règne du roi Charles a eu pour la jeune Roumanie les plus heureuses conséquences. Il fut l'administrateur sévère et prudent qu'il fallait à ce moment de l'évolution roumaine pour modérer les conceptions hardies d'un peuple ardent et généreux.

Sa tâche était immense, de celles qui auraient pu faire reculer les plus énergiques, car c'était l'anarchie : les rouages administratifs à peu près inexistants, les finances en désordre, l'armée désorganisée!

Pour tout remettre sur pied, il fallait un homme d'Etat,

un financier, un soldat : Charles Ier fut tout cela, la suite a montré qu'il était à la hauteur de difficultés si diverses. Occidental, il voulut faire de la Roumanie un pays occidental, et sentant bien qu'il n'avait à compter sur personne, il prit immédiatement la direction des réformes.

Au point de vue extérieur il comprit que la Russie regretterait toujours sa suzeraineté sur ce pays qu'elle avait toujours considéré comme l'antichambre de Constantinople, que sa diplomatie n'avait jamais cessé de convoiter; c'est donc à contre-cœur que la Russie voyait s'organiser fortement une nation destinée à lui barrer la route à jamais.

L'Autriche, d'autre part, ne pouvait avoir aucune disposition amicale pour un pays sur lequel elle avait eu jadis des vues. La Turquie enfin, toujours suzeraine, mais sentant bien qu'au fur et à mesure que s'organiserait sa vassale, ce serait pour lui échapper.

Ne voyant aucun appui à espérer autour de lui, le roi ne compta plus que sur lui-même sans rechercher aucune alliance.

Ses premiers soins, à l'intérieur, furent d'encourager l'agriculture force vitale de la jeune nation. Les chemins de fer occupèrent également aussitôt son attention soutenue et malgré des crises et difficultés financières très grandes, il réussit à doter le pays d'un réseau très important. Le crédit fut amélioré et le commerce devint vite florissant; la justice réorganisée, les transactions commerciales purent s'effectuer librement en toute sécurité.

Cela ne faisait pas l'affaire des boyards qui, accoutumés aux périodes de révolution, craignirent des réformes abolissant leurs privilèges. Ils constituèrent dès lors un parti qui lutta sourdement contre le prince.

Sur ces entrefaites, en 1870, la faillite du banquier allemand Strousberg, concessionnaire des chemins de fer roumains, suspendait le payement des coupons; on en fit grief

au prince et l'agitation redoubla; le conflit franco-allemand servit également de prétexte, car le peuple roumain ne cachait pas ses sympathies pour la France et manifestait dans la rue.

Le prince eut alors l'idée de menacer d'abdiquer pour secouer l'apathie des bons éléments, et cette seule menace suffit pour ramener le calme au milieu des passions politiques.

Charles I[er], se sentant plus sûr de son trône, n'eut plus alors qu'un seul désir, s'affranchir de la suzeraineté de la Turquie et s'en affranchir seul. C'est dans ce but et attendant son heure, qu'il réorganisa l'armée avec ardeur, sachant qu'il n'avait rien à attendre de la diplomatie et que c'était seulement les armes à la main qu'il fallait conquérir l'indépendance. Il prépara donc la guerre énergiquement, guettant une occasion propice de prendre les armes.

Cette occasion allait lui être fournie en 1877 par la guerre russo-turque. Le prince Charles offrit ses services à la Russie pendant que le Parlement, le 10 mai, proclamait l'indépendance de la Roumanie sans même attendre l'issue de la guerre.

La Russie qui convoitait la Bessarabie n'accepta pas tout d'abord la coopération de l'armée roumaine aux côtés de l'armée russe; cependant le grand-duc Nicolas qui commandait les forces russes, se faisait battre en juin par les Turcs. Alors seulement il appela à son secours l'armée roumaine.

Le prince Charles prit le commandement des forces russes et roumaines réunies et, malgré la belle résistance d'Osman pacha, battit les Turcs à Plevna. Les forces roumaines ainsi adjointes à l'armée russe étaient de cinquante mille hommes et cent quatre-vingts canons.

La parole passait alors aux diplomates réunis à Berlin pour signer la paix.

Le traité de Berlin fut un triomphe de perfidie diplomatique. A ce vaillant peuple qui avait sauvé l'honneur de la Russie, on arrachait une belle partie de son territoire : la Bessarabie, pour lui donner en échange une province turque marécageuse et non peuplée, la Dobroudja.

A ce prix, les grandes puissances daignèrent reconnaître l'indépendance de la Roumanie, et les Chambres roumaines confirmèrent l'élévation au trône royal du prince Charles Ier.

La politique prudente et avisée du roi Charles pendant son long règne de près de cinquante années, peut être aujourd'hui jugée en toute impartialité. La Roumanie lui doit son rapide essor. Nul mieux que lui n'aurait pu servir si merveilleusement la cause nationale. Certes il eut autour de lui des collaborateurs de haut mérite mais il a su les choisir et les grouper avec une sûreté de vues incomparable.

Sa politique a surtout tendu à maintenir la paix, et à organiser le royaume en Etat moderne; politique fermement nationale bien qu'appuyée sur la Triple Alliance.

La mort du roi Charles a fait monter sur le trône son neveu, le prince Ferdinand, marié à une princesse anglaise. Le nouveau roi, malgré son éducation allemande, a paru toujours animé de sentiments nettement roumains.

Agé de cinquante-cinq ans, Ferdinand Ier est le deuxième fils du roi Léopold, frère du roi Charles Ier. Après avoir étudié au lycée de Dusseldorf, il entra à l'Ecole de guerre de Kassel comme lieutenant du 1er régiment de la Garde; il étudia ensuite le droit, l'économie politique et la science des finances à l'université de Leipsig. Rentré en Roumanie, il prit du service actif dans un régiment d'infanterie à Bucarest, et enfin en 1893, il épousait la princesse Mary d'Edimbourg.

La politique du roi Ferdinand depuis son avènement est empreinte du caractère national le plus incontestable.

D'accord avec ses ministres, il a préparé énergiquement la réalisation des aspirations du pays.

De son côté, la reine Mary a dépensé, pendant la guerre et surtout au cours des négociations de paix, une activité très remarquée, et qui a très certainement exercé une heureuse influence dans les milieux alliés.

La reine de Roumanie compte, en effet, parmi les souveraines les mieux douées pour jouer, avec la discrétion désirable, un rôle politique efficace. Très aimée en Roumanie, elle est toujours accueillie en Occident avec une très respectueuse sympathie.

D'un esprit supérieur et d'une exquise sensibilité, la reine Mary est une fine lettrée qui se décidera peut-être quelque jour à faire profiter le grand public de son talent d'écrivain que l'on dit tout à fait remarquable.

Mais la politique orientale des Austro-Allemands, favorisant nettement la Bulgarie suivant un plan d'ensemble minutieusement conçu, avait provoqué, depuis l'annexion de la Bosnie par la monarchie dualiste, une tension qui s'accentuant de jour en jour, devait provoquer les guerres balkaniques, et finalement le conflit mondial.

Il est donc intéressant, pour bien définir le rôle politique considérable de la Roumanie nouvelle, d'examiner plus en détail les circonstances de son intervention dans le conflit balkanique de 1912-1913, et le mécanisme de ses relations avec les Etats européens en 1914.

CHAPITRE II

La Roumanie et l'Europe en 1914

L'intervention de la Roumanie dans la deuxième guerre balkanique de 1913. — Le traité de Bucarest de 1913. — Les frontières roumaines et les relations politiques de la Roumanie avec les Etats européens en 1914. — Période de neutralité roumaine 1914-1916. — Les relations politiques et économiques de la Roumanie avec les Empires centraux avant l'intervention roumaine de 1916. — Sa situation financière en 1916.

J'ai défini en quelques traits dans le chapitre précédent, la politique pacifique du roi Charles. La sagesse de ce monarque contribua à éviter avec soin de provoquer qui que ce soit, et à prolonger la paix en cherchant à maintenir l'équilibre oriental que les grandes puissances occidentales, dans leur constante préoccupation d'éviter une conflagration européenne, tenaient par-dessus tout à assurer.

Les alliances roumaines furent donc purement défensives. D'autre part (et il y avait de la part du gouvernement du roi Charles un grand mérite à le faire), la Roumanie n'a pas craint de contrecarrer les plans d'expansion germanique dès le début, avec une netteté et un courage que nous n'avons pas suffisamment souligné et admiré.

Je sais bien que l'intérêt personnel de la Roumanie, puissance danubienne, était spécialement en jeu; mais en

France, tous doivent savoir que c'est l'intransigeance de la Roumanie à l'égard des empires centraux, qui les a empêchés de prendre la possession exclusive du bas Danube. La Roumanie seule et contre tous les Etats intéressés défendit les principes posés au Congrès de Paris pour l'internationalisation du Danube. Elle réussit à empêcher que ce fleuve, jusqu'à son embouchure, tombât entre les mains des Germano-Autrichiens.

Fidèle à son programme de paix, la Roumanie n'intervint pas au cours de la première guerre balkanique, mais pouvait-elle rester indifférente au différend serbo-bulgare né de la mégalomanie bulgare soutenue par l'Autriche?

On est aujourd'hui pleinement convaincu que le plan de la Bulgarie en provoquant la première guerre balkanique était conçu non seulement en vue d'obtenir la suprématie dans les Balkans, mais aussi de prendre Constantinople, ainsi que l'ont révélé plusieurs documents diplomatiques.

Les Bulgares contraints de renoncer à leur grand rêve, ne voulaient pas transiger avec les Serbes sur la question de la Macédoine, et se refusaient à accepter l'arbitrage du tsar. C'est alors que la Roumanie fit savoir à Sofia qu'elle exigeait que la Bulgarie acceptât sans condition l'arbitrage de la Russie, et la rétrocession de territoires sur la rive droite du Danube, en Dobroudja, en compensation des acquisitions bulgares en Thrace. Cet ultimatum fut confirmé le 10 juillet 1913 par une déclaration de guerre.

L'armée roumaine passa donc le Danube aux environs de Turnu-Magurele, à mi-juillet, et refoula facilement sur Sofia les contingents bulgares venus à sa rencontre.

Pressée de toutes parts, la Bulgarie vaincue demanda un armistice, et bientôt le traité de Bucarest 1913 consacrait une paix d'équilibre dans les Balkans. L'Angleterre et la Russie surtout avaient tout fait pour adoucir les conditions imposées aux vaincus.

La Roumanie recevait sur la rive droite du Danube un tronçon de Dobroudja comprenant notamment Silistrie, et limité à la ligne conventionnelle Turtukaï-Baltchik.

Mais ce traité dit d'équilibre mécontentait la plupart des intéressés. Il créait dans l'Europe orientale une tension telle que jamais la guerre n'avait paru si imminente qu'au lendemain de la paix.

La Bulgarie ne songeait qu'à la revanche, et les Serbes, cependant désireux de se consacrer à l'organisation de leurs nouveaux territoires, voyaient poindre la colère de l'Autriche, indirectement atteinte par l'échec bulgare.

Les provocations ne se faisaient d'ailleurs pas attendre, un premier ultimatum adressé par l'Autriche à la Serbie le 20 octobre, imposait l'évacuation des territoires attribués à l'Albanie, territoires que les Serbes avaient été obligés d'occuper pour réprimer une révolte de chefs albanais, fomentée d'ailleurs par les agents autrichiens et bulgares, ainsi que le fait a été démontré par la suite.

La Serbie s'inclina, et il semblait alors que toutes les chancelleries d'Europe étaient d'accord pour la liquidation de la crise balkanique. Ce n'était cependant qu'une apparence, car les cabinets de Vienne et Berlin étaient déjà décidés à rompre au plus tôt cet équilibre dans les Balkans, qui contrecarrait leur programme concerté d'expansion germanique en Orient. Le sort de la Serbie était d'ores et déjà fixé, ainsi que des documents officiels publiés ultérieurement l'ont établi d'une manière irréfutable.

De provocations en excitations, on arriva ainsi à l'assassinat de l'archiduc François Ferdinand, 28 juin 1914, qui devait servir de prétexte aux empires centraux pour déchaîner la guerre européenne.

L'ultimatum adressé alors à la Serbie par l'Autriche, consciente de l'appui de l'Allemagne, fut d'une brutalité telle que le monde entier comprit alors que la guerre mondiale pouvait être difficilement évitée. Maximilien Harden

écrivit d'ailleurs le 1er août 1914 : « L'arrogance lapidaire de la note viennoise adressée à la Serbie n'a pas de précédent dans l'histoire, chaque phrase prouve que l'Autriche voulait la guerre. »

La Roumanie comprit de suite que l'impérialisme des Centraux devenait pour ses aspirations nationales une menace des plus directes; mais, nullement préparée à intervenir, ne possédant pas le matériel nécessaire à une opération d'envergure, elle se décida à une neutralité d'ailleurs inquiète et attentive, après s'être dégagée de la Triple Alliance, puisque la guerre fomentée par l'Autriche n'était nullement défensive.

Quelles étaient d'ailleurs en août 1914 les relations politiques de la Roumanie avec les divers Etats européens?

Le royaume roumain possède, ainsi qu'on l'a vu précédemment, une situation géographique réellement privilégiée, et telle que sous l'égide de la paix, ce pays peut devenir l'un des plus riches d'Europe. Mais hélas! cette situation même lui a imposé jusqu'ici des sacrifices énormes et presque constants. N'est-il pas en effet, par sa solide assise sur le Danube, l'obstacle naturel que rencontrent toujours les trois grands systèmes politiques instables de l'Europe centrale et de l'Europe orientale : les empires centraux, la Russie, et les Balkaniques.

La situation géographique du royaume des Roumains, les a amenés par la force des choses, à lutter contre la continuité de la migration turque, ils ont eu d'autre part à contenir les Hongrois et la politique d'extension de l'Autriche. Ils ont enfin constitué une barrière entre les Slaves du Sud et la Russie.

Ces multiples préoccupations ont nécessairement influencé le développement politique normal de la Roumanie; il est à présumer que cette influence a pu être retardatrice, ce qui n'est pourtant pas certain. Qui peut savoir

en effet à quelles fins un roi moins prudent que Charles Ier eût pu conduire les destinées du peuple roumain!

Quoiqu'il en soit, l'originalité puissante de la nationalité roumaine, si distincte des voisines, a contribué fortement à accroître sa capacité de résistance, et malgré tous les obstacles, presque toute la race roumaine se trouve aujourd'hui réunie en un royaume libre et indépendant, dominant le cours inférieur et les bouches du Danube, formant une grande voie naturelle unissant l'Occident à l'Orient.

Examinons d'autre part la situation respective des grands Etats européens au début du conflit mondial.

La Russie, minée par la révolution conservait son apparence de colosse sur lequel la France se croyait solidement appuyée. L'alliance franco-russe paraissait inébranlable, du moins aux yeux des non-initiés, car il me souvient d'avoir écouté les réticences d'hommes d'Etat roumains, bien avant la guerre, à l'endroit de la coopération militaire russe à une conflagration générale.

Le scepticisme des Roumains m'apparaissait alors comme l'expression irraisonnée de rancunes personnelles, la Roumanie portant toujours le deuil de la Bessarabie perdue pour eux depuis 1878, et pour toujours semblait-il.

Ces prophéties sur l'effondrement de la puissance russe me reviennent à la mémoire, et j'avoue ne les avoir jamais entendu affirmer avec autant d'énergique assurance que par les intellectuels roumains. Les événements ont démontré qu'ils avaient pleinement raison, et que leur instinct, développé par des relations de voisinage forcé, s'était heureusement exercé.

Dans l'Europe centrale en 1914, l'Allemagne dominait nettement. La Triple-Alliance, instituée par Bismark après 1870 pour consolider la situation de l'Empire, avait atteint

pleinement son but. L'Autriche-Hongrie considérée comme un prolongement de la puissance allemande, devait servir aux successeurs de Bismarck à asservir les Balkans pour développer l'expansion germanique en Orient, assurant ainsi à l'Allemagne, à défaut de colonies lointaines pour le débouché de ses produits, un empire colonial situé non loin de la métropole, et susceptible de s'accroître à l'infini.

Je ne retracerai pas ici l'historique du plan de colonisation allemande, ni la genèse de l'emprise sur la Turquie et l'Asie Mineure, ainsi que l'établissement du chemin de fer de Bagdad-Golfe Persique, et toutes autres tentatives de l'Empire allemand pour s'assurer la suprématie commerciale en Orient. Notre inertie dont le résultat fut de nous laisser ravir les Echelles du Levant, a été dénoncée à la tribune française à plusieurs reprises par M. Paul Deschanel.

L'apathie des Anglais qui se laissaient ainsi ravir la route la plus courte vers les Indes, était restée jusqu'en 1914 incompréhensible.

Et l'on s'est demandé un peu partout, en Europe, pourquoi les Germaniques s'étaient décidés à la guerre, puisque de toute évidence leur plan de pénétration orientale semblait vouloir s'accomplir sans que l'Europe, craignant toujours une conflagration générale, se soit jamais résolue à intervenir efficacement pour en empêcher l'accomplissement.

La réponse à ce point d'interrogation posé un peu partout ces temps derniers me paraît être la suivante :

Pour réaliser le vaste dessein allemand, il fallait *de toute nécessité* : 1° avoir avec soi l'axe naturel de direction vers l'Orient : le bas Danube; 2° la maîtrise de la péninsule balkanique.

Or, la situation du territoire roumain possédant le cours inférieur du Danube, et coupant l'entrée de l'Orient balkanique pour toute entreprise pacifique ou militaire venue

de l'Occident, était telle qu'une Roumanie défavorable rendait impossible le plan d'expansion germanique.

Telle est l'importance exceptionnelle de la situation géographique de la Roumanie. C'est là ce que notre diplomatie occidentale n'a jamais suffisamment compris!

C'est pourquoi les Roumains comprenant très bien qu'une Allemagne victorieuse les asservirait au plus tôt dans le but de dominer le Danube, ont décidé de se ranger aux côtés de l'Entente. D'autres considérations que j'analyserai plus loin ont pesé sur leur décision de rompre la neutralité, mais il n'en est pas de plus puissante que celle que je viens d'exposer.

Pour la même raison, les Germaniques n'ayant jamais pu obtenir que les Serbes soient entre leurs mains des auxiliaires complaisants, alors que les Bulgares étaient gagnés à leur cause, avaient donc décidé de conquérir la Serbie ou de la réduire. C'était inéluctable, et l'ultimatum de l'été 1914 n'a que peu surpris les esprits avertis connaissant le processus de colonisation allemande.

Ainsi donc la France, l'Angleterre et la Russie n'ont rien fait pour empêcher le Bagdad, et d'ailleurs toutes autres réalisations du plan oriental allemand. Mais deux petites puissances, la Serbie et la Roumanie, pourtant sans grand espoir de résister efficacement au colosse germanique, se sont sacrifiées pour la paix du monde. Il est bien évident en effet que si les Germaniques avaient pu réussir à faire accepter à la Serbie la constitution d'un vaste Etat balkanique vassal, et d'autre part à obtenir des Roumains l'emprise sur le bas Danube, le plan allemand aurait été désormais réalisé sans coup férir.

Et c'est pourquoi l'Allemagne, avant la guerre, poursuivant la réalisation de son programme avec un soin méticuleux, n'a cessé de tout mettre en œuvre pour attirer la sympathie des Roumains.

L'Allemagne, il faut bien le reconnaître, comprenait

parfaitement que les bouches du Danube sont liées intimement au problème des détroits, et l'intérêt que la question de la possession de la mer Noire présente au point de vue de la domination de la route terrestre de l'Europe à l'Inde.

L'Angleterre au contraire a toujours favorisé la Bulgarie, et sa politique à l'égard de la Roumanie n'a cessé d'être extrêmement réservée.

En France, les agents allemands n'ont cessé d'intriguer pour présenter sous le jour le plus défavorable l'adhésion de la Roumanie à la Triple-Alliance. Ils n'ont eu garde d'insister à tous propos, et hors de propos, sur la présence d'un prince allemand sur le trône roumain, tout dévoué affirmaient-ils à la politique allemande. Malgré tout, l'ardente sympathie de l'élite roumaine pour la France ne s'est jamais démentie, sympathie sans cesse alimentée à la source de la littérature et des sentiments français. Et pourtant, la France n'a jamais rien fait pour profiter de l'amitié roumaine, ni politiquement ni économiquement, et celle-ci ne s'est jamais émoussée malgré la persistance des efforts allemands, et les relations forcées de voisinage avec les Germaniques.

La Roumanie nouvelle dont j'exposerai plus loin le programme de réorganisation, est plus que jamais digne de notre amitié, son élite parle, pense, et écrit dans notre langue; de nombreux journaux et revues sont édités en français. Les administrations elles-mêmes publient des rapports officiels en roumain et en français, quelquefois même en français seulement.

Voilà qui devrait faciliter les relations commerciales. Mais il est de toute nécessité pour les Français de tenter de mieux comprendre l'âme roumaine, et surtout de faire un effort indispensable pour mieux apprécier le rôle politique de la Roumanie dans l'Europe. J'ai insisté à dessein sur ce point, car un Etat roumain puissant et bien soutenu par ses alliés, peut contribuer dans une très large part à

éviter à l'Europe le retour d'événements semblables à ceux qui viennent de l'ensanglanter.

Et cela est si vrai que, lorsqu'en 1916, grâce au loyalisme roumain du roi Ferdinand, la Roumanie se rangea aux côtés de l'Entente, l'Allemagne l'attaqua avec rage, et fit contre elle un effort militaire formidable, même au risque d'un échec à Verdun. On sait à l'heure actuelle que s'il l'avait fallu, le G. Q. G. allemand avait à cette époque décidé d'envoyer le double de troupes pour écraser la résistance roumaine. Il n'est pas de meilleures preuves de l'utilité de l'intervention de la Roumanie, et la France ainsi que ses autres alliés ne devraient pas l'oublier.

En 1913, après la conclusion du traité de Bucarest qui liquidait la deuxième guerre balkanique, au moment où aurait dû être renouvelé le traité définitif unissant la Roumanie à la Triple-Alliance, le président du Conseil roumain, M. Jean Bratiano, avisa le gouvernement allemand que l'attitude du cabinet hongrois à l'égard des Roumains de Hongrie le mettait dans l'impossibilité absolue d'imposer l'application de ce traité d'alliance à l'opinion publique roumaine.

Malgré les instances réitérées des chancelleries de Berlin et de Vienne, la Roumanie décidait de conserver son entière liberté, montrant ainsi un sens pratique avisé, et une connaissance approfondie de la situation respective des grands groupements européens. Du point de vue français, cette politique roumaine qui devait amener le royaume danubien à la neutralité absolue pendant la première période de la guerre mondiale, mérite d'être envisagée avec une profonde sympathie.

En refusant en 1914 de reconnaître l'ignoble agression des puissances centrales à l'égard de la Serbie, la Roumanie servait évidemment ses intérêts personnels, puisqu'en se rangeant du côté des agresseurs, elle aurait dû renoncer tacitement à la libération de ses nationaux opprimés en

Hongrie, l'ultimatum de l'Autriche 1914 montrant clairement l'attitude que celle-ci entendait maintenir vis-à-vis des petits Etats qui refusaient de se courber sous le joug des Germaniques.

Mais il est permis de se demander ce qu'il serait advenu si la Roumanie s'était laissé entraîner dans l'orbite des empires centraux. Grâce aux ressources considérables de l'industrie germanique, l'armée roumaine, outillée pour la guerre moderne, eut nécessairement décidé la Bulgarie, la Turquie, et peut-être même la Grèce à intervenir également au début du conflit, et la guerre sur le théâtre oriental eût été terminée rapidement, laissant les mains libres à l'ouest aux armées austro-hongroises. Dans cette hypothèse, il est bien probable que l'Italie se serait décidée à intervenir sur le théâtre occidental de la guerre.

La conclusion est aisée à formuler : la neutralité roumaine a rendu les plus grands services à la Triple Entente, en empêchant les puissances centrales de précipiter les événements en Orient.

On s'est souvent demandé en France pourquoi la Roumanie, qui avait rompu toute alliance avec les Germaniques, n'était pas intervenue plus tôt aux côtés de l'Entente. La nécessité du maintien de la neutralité jusqu'en 1916 est aisée à démontrer, les événements ultérieurs ne l'ont d'ailleurs que trop prouvé. D'une part la situation géographique du royaume roumain, sur laquelle j'ai déjà beaucoup insisté à dessein, d'autre part l'impréparation notoire de l'armée roumaine, non outillée pour la guerre moderne, que les Alliés, manquant eux-mêmes de matériel, n'auraient d'ailleurs pas eu la possibilité de ravitailler, alors même que l'Entente eût possédé des disponibilités; toutes ces raisons imposaient au gouvernement roumain une expectative prudente.

Le roi Charles Ier était mort peu de temps après le début des hostilités, son neveu Ferdinand Ier avait adopté une

politique de réalisation des aspirations nationales, et attendait l'heure propice à l'intervention. Cette heure ne devait sonner que beaucoup plus tard, car la Roumanie était isolée du reste du monde, entre la Russie plutôt hostile, l'Autriche-Hongrie ennemie, la Turquie qui avait fermé les détroits, et la Serbie envahie.

Il était pratiquement impossible de songer à toute exportation de la production roumaine, et le royaume danubien isolé, manquant de matières premières et d'objets manufacturés, parce que pays agricole comptant fort peu de grandes industries, se trouvait bien vite dans le plus grand embarras financier, lui enlevant ainsi toute possibilité de préparer son intervention militaire aux côtés des Alliés.

Bien plus, la Roumanie manqua rapidement de matières premières pour pouvoir subsister, et il lui fallut de toute impérieuse nécessité, demander à ses voisins de les lui procurer pour pouvoir vivre, en échange d'une quantité réduite de céréales, exactement 25 millions de quintaux de 1915 à l'été de 1916.

Je me souviens avec tristesse avoir lu à cette époque dans les journaux alliés des articles relatant ces échanges, et suivis de commentaires plus que désobligeants, tels que : « *La Roumanie ravitaille les empires centraux* » ou encore : « *le Blocus inefficace; les Roumains nourrissent nos ennemis.* » Il faut bien dire qu'à cette époque où l'opinion publique française et alliée, très nerveuse, très impressionnable, accueillait ces rumeurs, sans les filtrer sérieusement, les agents austro-hongrois, dont on connaît l'habileté, faisaient tous leurs efforts pour discréditer la Roumanie aux yeux de l'Entente.

Le gouvernement roumain cependant à cette époque résistait aux sollicitations pressantes des Germano-Autrichiens qui lui demandaient la cession immédiate de tout ou partie des immenses réserves de pétrole qui, faute d'exportation, s'accumulaient dans le pays, paralysant la production. De

plus, il consentait à vendre aux Anglais le surplus de ses récoltes, de manière à les rendre indisponibles.

Les contrats germano-roumains pour l'échange des céréales contre des articles de fer, vis, clous, articles de verrerie, grains de betterave pour assurer la production sucrière, soufre et sulfate de cuivre pour la viticulture, datent de décembre 1915, mars et avril 1916, ils visaient les récoltes de 1914 et 1915. Les Allemands avaient imaginé un système de trains dits « Carmen Sylva » qui ne devaient séjourner que vingt jours en Roumanie.

Toutefois des exportations illicites s'étaient organisées par l'intermédiaire des Grecs notamment, qui émigraient vers les villes pour faire du trafic, car les Allemands payaient tout au double de la valeur. Ce fut une période de spéculation considérable. En cinq mois la Société de navigation gagnait 18 millions, car le trafic fluvial était d'une intensité inusitée, à tel point que tous les nouveaux riches achetaient des actions de bateaux, cependant que les Allemands achetaient tout ce qu'ils pouvaient de chalands, de remorqueurs, et de navires de commerce des ports roumains. Le bétail passait en fraude la frontière, et l'on pouvait lire dans un quotidien de Bucarest qu'un troupeau de quinze cents moutons avait ainsi passé en Autriche par la frontière du district de Buzeu.

Le gouvernement roumain prit alors des mesures draconiennes pour empêcher la disette qui sévissait à l'intérieur, et pour interdire toute exportation, même par les paysans; 40 p. 100 de la production étaient réservés à la consommation intérieure, et il fallait que les vendeurs au bureau britannique prouvent avant toute vente qu'ils avaient fourni la quote-part de 40 p .100; enfin des prix maxima furent établis pour barrer la route à la spéculation.

On ne peut que regretter que toutes ces mesures, qui furent d'ailleurs énergiquement appliquées, aient été prises trop tardivement. Quoi qu'il en soit, il est injuste de penser

que le gouvernement ait volontairement fermé les yeux sur ces exportations frauduleuses. J'avoue ici à ma confusion que trompé moi-même par des renseignements officieux dont il m'est interdit de citer la source, mais qui me présentaient alors toutes garanties de sincérité, j'ai publié dans mon ouvrage, *le Monde balkanique*, publié en 1917, dans les chapitres consacrés à la Roumanie, des affirmations que je juge excessives, maintenant qu'il m'est permis de compulser des documents officiels.

J'ai indiqué notamment que les rentrées considérables de capitaux dues aux exportations de cette période, avaient permis au gouvernement roumain de réussir un important emprunt intérieur. Elles ont permis tout au plus le retour en Roumanie de valeurs roumaines que les financiers austro-allemands détenaient en portefeuille. Mais ainsi que je l'exposerai plus loin, si ce pays a pu réussir en 1916 un grand emprunt intérieur, c'est parce que le commerce extérieur pendant les dix années qui ont précédé cette guerre avait rapporté aux Roumains près d'un milliard provenant de l'excédent des exportations sur les importations.

Je signale à cette même époque un autre aspect de l'attitude correcte du gouvernement roumain, en matière de neutralité.

Lorsque la Turquie entra officiellement dans le conflit, les empires centraux demandèrent d'une manière très énergique, et à plusieurs reprises, de laisser transiter à travers le territoire roumain le matériel de guerre et les munitions destinées aux armées ottomanes. Ces requêtes furent très nettement rejetées par le gouvernement roumain, et lorsque celui-ci se rendit compte que malgré cela les munitions allemandes passaient en contrebande, il prit des mesures excessivement sévères qui amenèrent une tension excessive entre Berlin, Vienne et Bucarest. Ce fût alors la période des menaces, suivie peu après de la fermeture de la frontière roumaine, et de l'envoi de troupes austro-allemandes desti-



BUÇAREST. — **Le Palais Royal.**

nées à surveiller et à intimider la Roumanie. Celle-ci mobilisa son armée dans les Carpathes, situation d'attente qui devait durer de septembre 1915, au mois d'août 1916.

D'autre part, le refus des Roumains de consentir à de nouvelles exportations de céréales, et à laisser passer du matériel de guerre à travers leur pays, provoqua l'expédition des Germaniques contre la Serbie, conçue dans le double but d'avoir le passage libre vers la Turquie, et une possibilité de ravitaillement en céréales.

Mais, en Roumanie, l'indignation croissait; les nouvelles qui arrivaient du front occidental de la guerre montraient toute la gravité de la situation des armées alliées, de l'armée française notamment, et l'angoisse la plus profonde étreignait les cœurs de l'élite roumaine si ardemment attachée à la France. Je n'en veux pour preuve que ces paroles de Czernin, ex-ministre d'Autriche-Hongrie, à Bertchold, en décembre 1914 (Voir Livre rouge austro-hongrois, n° 25) : « *Le sens de l'intervention roumaine au moment où elle se produira est décidé d'avance par le cœur des Roumains... Aujourd'hui toutes les sympathies de la Roumanie sont exclusivement du côté de la France, et la haine passionnée contre les puissances centrales respire à chaque mot prononcé ou écrit.* »

On racontait aussi à Bucarest de sanglantes anecdotes concernant les opérations militaires sur le front austro-russe. C'est qu'en effet de nombreux Roumains de Hongrie, étaient enrôlés de force dans les armées austro-hongroises et conduits au massacre contre les armées russes, où se trouvaient également des régiments roumains recrutés en Bessarabie.

Partout en Roumanie s'exaltait alors le sentiment national à la nouvelle des souffrances indescriptibles des Roumains de Hongrie.

C'est alors qu'au courant de l'été 1916, les événements militaires se précipitant, l'Entente jugea que la Roumanie

ne pouvait plus différer son intervention. A cette époque, une armée germanique se concentrait en Galicie contre Broussiloff, pendant que l'armée de Mackensen se préparait à attaquer les armées alliées de Salonique, et la Russie envoyait au gouvernement roumain au nom des Alliés, une sorte d'ultimatum lui indiquant que s'il voulait faire valoir ses droits à la réalisation de ses aspirations nationales, l'armée roumaine devait intervenir aussitôt.

Malgré son sentiment de méfiance raisonnée à l'égard de la Russie, la Roumanie accepta, et un traité signé le 17 août avec la France, la Grande-Bretagne, la Russie et l'Italie, précisait les revendications territoriales roumaines concernant le futur démembrement de l'Autriche-Hongrie. La Roumanie s'obligeait de son côté à déclarer la guerre, ce qui eut lieu le 28 août 1916.

A cette époque, par suite des restrictions forcées du peuple roumain pendant la période de neutralité, grâce à la vente, également forcée, comme je l'ai expliqué précédemment, de céréales aux empires centraux, ainsi qu'à la vente de récoltes aux Anglais, les finances roumaines, sagement gérées jusqu'alors, n'étaient pas en trop mauvais état, et il est curieux de constater que l'effort militaire que la Roumanie allait avoir à accomplir, lui a été rendu possible surtout grâce aux capitaux allemands qui en 1914 représentaient 52 p. 100 de la dette publique roumaine.

C'est qu'en effet les Austro-Allemands avaient merveilleusement compris l'importance du marché roumain, ils fournissaient avant la guerre 80 p. 100 du total des importations. Grâce à une politique bancaire admirable, Berlin était arrivé à posséder environ 2 millards de marks de valeurs roumaines investis dans les banques locales, les assurances, les exploitations pétrolifères et forestières.

Je reviendrai d'ailleurs sur cette question en étudiant de près les finances roumaines et le commerce extérieur.

Il me reste avant d'étudier en détail tous les rouages politiques et administratifs de la Roumanie nouvelle, à exposer les circonstances de l'intervention de la Roumanie dans la guerre européenne, et à décrire sommairement les opérations militaires de ses armées.

CHAPITRE III

Les Roumains, alliés de l'Entente
Les opérations militaires roumaines

Les circonstances politiques et militaires de l'intervention roumaine en 1916. — Les opérations militaires. — L'héroïsme du soldat roumain. — La Roumanie pendant l'occupation. — Le traité de Bucarest de 1918. — Les revendications territoriales roumaines au Congrès de la paix. — Les souffrances des Roumains d'Autriche-Hongrie pendant la guerre.

J'ai bien nettement indiqué, dans tout ce qui précède, la nature des sentiments de sympathie de l'élite roumaine à l'égard de la France, je n'entends pourtant pas avancer ici que la Roumanie n'a obéi qu'à ses sentiments d'amitié pour intervenir dans la guerre mondiale.

Il ne faut pas oublier en effet qu'en 1914 le royaume roumain libre avait une superficie de 130 000 kilomètres carrés, comptant environ sept millions d'habitants, alors que sept à huit millions de Roumains vivaient en pays annexés sur des territoires plus vastes encore que celui de la Roumanie officielle.

La politique du gouvernement d'un pays qui aspire avant tout à ramener ses frères de race dans son organisme politique, après les avoir soustraits à la plus honteuse des oppressions, doit être avant tout nationale, et les questions de sympathie ne peuvent évidemment jouer un rôle principal

Il y a donc lieu de se demander quelles sont les circonstances politiques qui ont déterminé l'intervention roumaine.

J'ai indiqué précédemment le sentiment de défiance des Roumains à l'égard de la politique orientale des Germaniques, ce sentiment seul ne peut justifier l'intervention, d'autant plus qu'il était contrebalancé nettement par un sentiment analogue de méfiance à l'égard de la Russie, qui, en 1878, avait enlevé aux Roumains leur fertile province de Bessarabie.

Ce qui, à mon sens, a déterminé la décision roumaine, et je n'en veux pour preuve que les déclarations et les écrits des hommes d'Etat et publicistes roumains, c'est la politique même de l'Entente à l'égard des petits Etats, et surtout sa proclamation à la face du monde, adoptant comme but primordial de la guerre, la satisfaction des aspirations légitimes des nationalités, ainsi que la sécurité des petits Etats.

D'une part les Germaniques avaient entrepris une guerre ignoble, condamnée déjà par l'opinion publique roumaine, d'autre part la diplomatie des Alliés clamait son désir de renoncer aux méthodes surannées d'équilibre, pour instaurer le respect des nationalités, et leur droit de disposer d'elles mêmes. C'était, condamné par avance, l'écroulement de l'empire des Habsbourg, et le retour des frères de race pour la Roumanie, comme pour la Serbie.

L'hésitation n'était plus permise, la Roumanie conciliant ses intérêts et sa sympathie pour la France et ses Alliés (la Russie excepté) était décidée; mais, comme je l'ai exposé, ne pouvait intervenir de suite; et pour sa sécurité même, ne pouvait pas laisser paraître officiellement sa détermination. Tiraillée sans cesse par les deux groupes adverses également méfiants, elle devait pendant près de deux années rester l'arme au pied dans un état d'agitation indescriptible.

Quelles sont d'autre part les circonstances militaires de son intervention.

La forme même du royaume roumain de 1914 constituait une difficulté insurmontable de campagne défensive de ses frontières austro-hongroise et bulgare, formant un front d'environ 1 500 kilomètres, qui eussent nécessité une armée de couverture composée d'un nombre d'hommes supérieur au total des habitants du royaume.

D'autre part, toutes les voies de communication du pays, son réseau de chemin de fer, ses fortifications convergeaient vers la Russie, et Bucarest centre des grandes installations militaires, n'est qu'à 60 kilomètres de la frontière bulgare. Par suite, l'armée roumaine, forte de six cent mille hommes, vouée à un rôle purement défensif, ne pouvait être d'aucun secours aux Alliés, et s'exposait à être coupée en deux par une offensive ennemie au point de jonction de la Moldavie avec le saillant de la Valachie.

Il fallait donc, pour être efficace, que l'intervention militaire roumaine fasse partie d'un mouvement d'ensemble déterminé par les Alliés, mouvement dont l'un des buts devait être de rétrécir le front roumain constitué par l'arc carpathique, ce qui ne pouvait être réalisé que par une offensive immédiate en Transylvanie, ayant aussi pour objet de s'assurer les débouchés des défilés, afin de parer à une offensive possible.

Mais il fallait aussi que l'armée roumaine, malgré son excellent moral exalté à la pensée de délivrer les frères de race, puisse compter sur un approvisionnement normal en matériel et en munitions, qui lui manquaient presque totalement pour une opération d'envergure. Or, les Russes ne pouvaient rien lui fournir puisqu'ils étaient obligés eux-mêmes d'avoir recours aux Alliés, et ceux-ci malgré leurs promesses devaient pour faire parvenir en Roumanie les munitions indispensables, les faire passer par Arkhangel et la Russie, ou bien encore par Vladivostok.

L'armée roumaine disposait de huit cent mille hommes, dont six cent mille (y compris les réserves) pour les opérations, soit 13 p. 100 de la population. Elle formait vingt-trois divisions d'infanterie, à peine trois divisions de cavalerie, et ne disposait que d'une artillerie très rudimentaire. Pas d'aviation, pas de canons lourds, pas d'artillerie de campagne, et seulement quelques mitrailleuses, tels sont les piètres moyens d'action dont disposait l'armée roumaine en face d'adversaires dont je n'ai pas à décrire ici l'importance et la perfection du matériel.

Ils expliquent à eux seuls l'hésitation du gouvernement roumain, non pas à accepter le principe de l'intervention, mais à se décider à en tenter la réalisation.

Attendre en effet le matériel et les munitions expédiés par les Alliés, et qui devaient faire presque le tour du monde avant de parvenir sur le théâtre des opérations roumaines, alors qu'une offensive des Centraux contre les frontières du pays offrait toutes les chances de succès, s'exposer en même temps à une action combinée venant de Transylvanie et de Bulgarie susceptible de couper complètement la retraite des armées roumaines, voilà des considérations suffisamment éloquentes pour confirmer l'hésitation des Roumains. Mais l'Entente exigea l'intervention, et dès lors les armées roumaines entrèrent en campagne. Je dirai plus loin les prodiges qu'elles accomplirent dans des conditions que les événements ultérieurs devaient rendre singulièrement plus désastreuses.

La trahison russe devait suivre en effet l'intervention roumaine de très près. Après avoir fait tout son possible pour arriver à une paix séparée avec l'Allemagne, la bureaucratie russe germanophile laissa manquer de munitions l'armée de Broussiloff qui dut arrêter ses opérations. La jonction des armées russes avec l'aile droite de l'armée roumaine, prévue dans le plan initial des Alliés, ne put avoir lieu. En Dobroudja où les Russes devaient garantir

la sécurité des armées roumaines, il ne fut envoyé qu'une division serbe réduite à la défensive, et qui combattit d'ailleurs avec la bravoure la plus admirable.

L'armée roumaine se trouvait donc presque réduite à elle-même; dès lors, l'armée austro-allemande destinée à battre Broussiloff devenait disponible, elle fut renforcée de divisions prélevées sur la Somme, sur Verdun et en Galicie, mise sous le commandement de Falkenhayn, et envoyée au sud contre les Roumains. D'autre part, l'armée de Mackensen destinée à combattre l'armée alliée de Salonique remonta vers le nord et attaqua le front roumain. Il y avait ainsi quarante divisions austro-allemandes contre les Roumains. Ceux-ci sans outillage, pris entre deux feux, étaient obligés à la retraite et à la perte des deux tiers de leur territoire, mais seulement après trois mois de lutte acharnée, sans avoir jamais pu être relevés faute de réserves, sans avoir reçu les munitions expédiées par les Alliés, et qui semblent avoir été retenues au passage à travers l'empire russe.

La retraite fut cependant opérée en bon ordre sur 350 kilomètres, et dans de telles conditions que l'armée roumaine pouvait quelques mois après reprendre la campagne.

Voici quelques détails sur l'ensemble des opérations militaires :

En cinq jours l'armée roumaine fut effectivement mobilisée; l'offensive en Transylvanie commencée le jour même de la déclaration de guerre, débuta avec succès, mais l'arrêt de l'armée Broussiloff d'une part, et l'offensive de Mackensen en Dobroudja d'autre part, arrêtèrent aussitôt son élan.

Les réserves roumaines de Dobroudja durent subir presque seules le choc des Germano-Bulgares forts d'environ cent mille hommes, disposant d'un grand nombre de mitrailleuses, d'automobiles blindées, d'une artillerie puis-

sante, ainsi que de tracteurs lourds et d'un nombre important d'avions. L'ennemi fut pourtant refoulé, mais pendant ce temps, le gros des armées roumaines opérant en Transylvanie se trouvait menacé, et le commandement roumain devait y envoyer toutes ses troupes disponibles laissant aux quelques russes qui venaient d'arriver le soin de contenir les Germano-Bulgares en Dobroudja avec le concours de la flotte russe de la mer Noire. Toutefois, celle-ci, on ne sait encore pour quelles raisons, s'abstint complètement, et Constantza tomba aux mains de l'ennemi, ainsi que la ligne Constantza-Cernavoda qui relie la Dobroudja au reste du royaume.

Les maigres effectifs de l'armée russe opérant en Dobroudja devaient alors se retirer en désordre vers le nord, laissant ainsi à l'ennemi l'accès libre en Valachie.

Russes en déroute, et Bulgares de l'armée de Mackensen se livrèrent alors à une dévastation presque systématique de toute la province, ces derniers se rendant coupables des mêmes atrocités qui ont signalé leur passage en Macédoine et en Serbie.

Pendant ce temps les Austro-Allemands de Falkenhayn, supérieurs en nombre et en matériel, obligeaient les colonnes roumaines opérant en Transylvanie à se replier après des combats tels que les correspondants de guerre allemands étaient obligés de reconnaître dans leurs comptes rendus que la résistance roumaine était véritablement surhumaine.

Les colonnes roumaines se repliaient par combats défensifs destinés à empêcher l'invasion du pays. Elles y réussirent un certain temps infligeant à l'ennemi des pertes considérables, mais celui-ci disposait, comme on l'a vu sur le front occidental, de troupes sans cesse renouvelées, alors que les Roumains devaient combattre sans relèves. C'est alors que Falkenhayn exaspéré de la résistance des Roumains, et décidé à passer, quoi qu'il en puisse coûter,

concentra à l'entrée du Jiu, un peu au sud de Petrosani, plus de cinq divisions avec un matériel formidable, contre vingt mille hommes de troupes roumaines épuisées, luttant sans matériel et à court de munitions.

Le résultat de cette concentration n'était pas douteux, mais ce qu'il faut retenir à l'actif de cette poignée de héros roumains, c'est le fait d'armes suivant, digne des antiques légendes. Se retirant en effet des griffes de la formidable armée ennemie, ils réussirent à se replier sur Craïova et Slatina, luttant de jour et de nuit sans aucun répit pendant douze jours sans laisser ni prisonniers ni matériel.

Toutefois, par suite de la percée du Jiu, l'ennemi s'était répandu en Valachie, et Mackensen qui avait réussi à passer le Danube, opéra sa jonction avec Falkenhayn. Les Roumains s'étaient repliés devant Bucarest. Ce fut alors la bataille pour la capitale qui s'engagea en rase campagne sur l'Argesh et dura quatre jours. Bucarest tombait, et ce qui restait de l'armée roumaine devait continuer sa retraite jusqu'en Moldavie.

Il ressort très clairement du récit des premières opérations militaires de l'armée roumaine, qu'elle a été la première victime de la trahison russe; le concours prévu, attendu, des armées moscovites n'a pas pu soulager les Roumains, puisqu'il ne s'est pas produit. Dès l'intervention roumaine, les armées de Broussiloff, Ivanoff et du grand duc Nicolas se sont subitement volatilisées; la contre offensive russe sur le théâtre roumain n'a pas eu lieu! Bien plus, les quelques troupes russes envoyées longtemps après en Dobroudja et en Valachie avaient reçu l'ordre de se retirer sans engager de luttes; elles se replièrent en pillant et brûlant tout sur leur passage.

Quoi qu'il en soit, la Valachie entière, avec ses céréales et ses pétroles, était au pouvoir des Germaniques, au terme de la première période de la guerre roumaine.

Examinons maintenant quel en fut le bilan.

Tout d'abord l'évacuation. Les Roumains réussirent à évacuer ce qui restait de leurs armées d'opérations avec les contingents non recrutés des jeunes classes et environ 20 000 blessés; les prisonniers, 25 000 sujets ennemis internés, la population civile et ses bagages, en tout, près de 1 500 000 personnes. Ils évacuèrent aussi le Trésor de l'Etat et des établissements financiers, et un nombre important d'établissements militaires, poudreries, pyrotechnie de l'armée, arsenal, etc... A la demande des Alliés, on mit le feu aux sondes, dépôts de pétrole et réservoirs de benzine. Enfin, on fit sauter les poudreries qu'on ne pouvait évacuer, détruisant les établissements industriels et les moulins, bombardant les silos.

L'accumulation des richesses et produits du travail de la Roumanie depuis près d'un siècle disparut ainsi en quelques jours, consommant le sacrifice fait par ce peuple allié fidèle à ses traditions et à son passé de luttes et de grandeur.

L'armée roumaine a mis hors de combat, tués, blessés et prisonniers, près de quatre cent mille ennemis, mais elle en perdit un nombre égal, et sa réorganisation en Moldavie dans de lamentables conditions devait durer près de six mois, sans autre appui que celui de la mission française commandée par le général Berthelot.

Le nombre des combattants de la première période était impossible à atteindre; mais, par contre, les Alliés réussirent cette fois à l'approvisionner en matériel de tous calibres, et en aviation. Dans la partie la plus pauvre de la Roumanie il fallut loger et nourrir, en outre de la population locale, un million et demi de réfugiés, l'armée en réorganisation, plus une douzaine de corps d'armée russes qui venaient d'arriver en Moldavie. La fatalité voulait que cet hiver de 1917 fût d'une rigueur exceptionnelle, et dura jusqu'à la fin du printemps, alors que le bois de chauffage manquait, et que toute cette agglomération devait être

logée dans des baraquements de fortune. De plus, aucun ravitaillement n'était possible, le gouvernement russe interdisant toutes exportations en dehors de l'Empire. Et ces malheureuses populations durent alors subir, avec le froid, et la faim, les épidémies, notamment le terrible typhus exanthématique qui les décima en grande partie, sans abattre cependant leur ardeur et leur désir de lutter encore pour la libération du territoire.

Vers le début de juillet 1917, Korniloff enfonçait le front ennemi de Galicie faisant environ quarante mille prisonniers, ce fut le moment choisi par les Alliés pour conseiller à l'armée roumaine d'entrer à nouveau en action. Le 24 juillet, l'armée roumaine attaquait et enfonçait le front de Mackensen dont les troupes fuyaient en déroute, mais la défaite russe en Galicie survenait, et l'offensive roumaine à peine commencée devait se stabiliser, le G. Q. G. russe ordonnant d'arrêter la poursuite de l'armée de Mackensen. Toutes les troupes roumaines recevaient alors l'ordre de remonter vers le nord pour conjurer le grave danger qui venait de Bucovine.

Mackensen profitait aussitôt de cette volte-face imposée aux Roumains, pour concentrer une puissante armée chargée de les attaquer vers le sud. Le plan de Mackensen était de conquérir rapidement la Moldavie, et de déboucher en Russie méridionale. Comme il fallait s'y attendre, les troupes russes du front roumain refusèrent absolument de combattre, et les armées roumaines durent combattre seules sur tout le front moldave. Pendant les trois premières semaines d'août, une bataille acharnée fut livrée, et l'ennemi épuisé dut s'arrêter après avoir perdu une grande partie des effectifs engagés dans cette lutte formidable à l'issue de laquelle l'héroïsme des Roumains avait sauvé la Moldavie et tout le front oriental. Ainsi se termine sur une victoire chèrement disputée, la deuxième période de la guerre roumaine, les Austro-Allemands étant restés sur

leurs positions jusqu'à la fin des hostilités, sans tenter de nouvelles attaques sur le front roumain.

La troisième période fut une période de luttes entre la Roumanie et ses anciens alliés russes. Les contingents russes restés en Moldavie s'étaient révoltés, on dut les désarmer et les reconduire à la frontière russe, mesures qui déterminèrent le gouvernement des Soviets à déclarer la guerre à la Roumanie. C'en était trop pour la Roumanie héroïque et mutilée, elle ne pouvait tenir tête à la fois à l'armée des Soviets et aux troupes austro-allemandes. En plein accord avec la mission alliée, elle dut se résigner et accepter la paix. Elle y mit cependant une condition : l'obligation pour les Allemands de laisser partir librement de Roumanie les missions alliées.

Toutefois, par une manœuvre bien digne de la perfidie germanique, les Allemands avaient envoyé des troupes en Bessarabie dans le but de capturer la mission française (comprenant cinq cents officiers, et cinq cents sous-officiers ou techniciens) qui rentraient en France.

La Roumanie, à la nouvelle de cette agression, et bien que dans l'impossibilité absolue de lutter efficacement, menaça l'Allemagne de rouvrir les hostilités, quelques risques qu'elle dût subir, et devant cette menace si belle dans sa générosité, les Allemands cédèrent, et laissèrent le passage libre aux missions alliées qui purent ainsi gagner la Russie méridionale sans être inquiétées.

L'armistice roumain fut signé le 5 décembre 1917.

Le cabinet national qui avait gouverné au cours des hostilités ayant démissionné, le roi appela au pouvoir le général Averesco, comptant sur le prestige militaire de celui-ci pour en imposer davantage à l'ennemi, et faire traîner les négociations, si possible jusqu'à la victoire des Alliés.

Les conditions imposées à la Roumanie avant toutes négociations furent les suivantes : rectification de la fron-

tière roumaine en faveur des Hongrois, abandon de la Dobroudja, conventions économiques assurant aux empires centraux la production agricole et celle des exploitations pétrolifères.

C'est là ce que les Allemands entendaient, suivant la formule russe, par paix sans annexion ni indemnités.

Aucune transaction ne fut possible, la Roumanie devait démobiliser huit divisions de suite, et permettre aux troupes austro-allemandes le libre transit à travers la Moldavie et la Bessarabie. Ce fut le traité de Bucarest du 7 mai 1918. C'est là un exemple du genre de paix que l'Allemagne voulait imposer à l'Europe.

Le général Averesco ne voulut pas signer un pareil traité, il démissionna, conservant l'estime et le respect de la grande majorité de la nation, et fit place à un cabinet à tendances germanophiles. Il y avait en effet avant l'intervention roumaine un petit clan de politiciens qui croyaient à la victoire allemande, et déconseillaient l'intervention de la Roumanie aux côtés de l'Entente. A leur tête, était M. Alexandre Marghiloman. Ce fut lui qui constitua le nouveau ministère, et signa le traité de Bucarest qui ne fut d'ailleurs jamais ratifié par le roi.

Pendant la période qui devait précéder l'échange des ratifications, le royaume était maintenu en état de guerre. Les commandants de l'armée d'occupation restaient les maîtres du pays, et ce régime, d'après le traité même, devait durer après le rétablissement définitif de la paix, jusqu'à une date indéterminée, restant malgré certaines circonlocutions, à la disposition seule de l'Allemagne. Celle-ci d'ailleurs s'était également assurée la mainmise sur le Danube.

Le traité n'a pas été appliqué, l'échange des ratifications n'ayant pas eu lieu, mais peu importait aux Germaniques, qui préféraient cette situation d'attente, afin de n'être pas gênés par les clauses d'un traité de paix, puis-

que ce régime prolongé d'occupation leur permettait une possession entière du territoire roumain, aussi longtemps qu'ils y auraient un intérêt pour la conduite générale des opérations militaires sur le front oriental.

Enfin, le traité de Bucarest mettait désormais la Roumanie dans l'impossibilité matérielle de barrer la route à l'expansion de l'Allemagne en Orient, en la plaçant dans la situation de colonie d'exploitation de la Mittel-Europa, dépouillée de tous moyens financiers et économiques, sans pouvoir, par la suite, avoir d'autre volonté que celle de la cause germanique.

Mais sur tous les fronts, les événements se précipitaient; après la demande d'armistice des Bulgares, lâchant leurs alliés de la veille dans le but d'obtenir de l'Entente des conditions moins désastreuses, les colonnes franco-britanniques faisaient leur apparition sur le Danube, et les Roumains qui, malgré tous leurs malheurs, n'avaient jamais désespéré de la victoire finale des armées alliées, reprirent avec un enthousiasme que l'on ne peut décrire, leur place aux côtés des soldats de l'Entente. Descendant la Moldavie, tandis que les Franco-Britanniques traversaient le Danube, ils obligèrent Mackensen à une fuite éperdue hors du territoire roumain.

J'ai dit que la ratification régulière du traité n'avait jamais eu lieu, le roi s'y étant refusé énergiquement; mais le cabinet Marghiloman ne pouvant compter sur l'assentiment des chambres issues des précédentes élections, fit élire une nouvelle assemblée destinée à ratifier la paix. Cette consultation électorale faite sous le régime sévère d'occupation, sans que les populations réfugiées en Moldavie aient été dans la possibilité de voter, fut une véritable parodie, ce vote était par avance entaché de nullité, et l'on peut dire que ni la nation ni le roi n'ont ratifié un texte qui aurait mis le pays à la discrétion de l'ennemi.

La période de mai à novembre 1918 doit donc histori-

quement être considérée comme une période de guerre, le traité étant inexistant et ayant de plus été frappé de nullité complète dans le texte même des conventions d'armistice signées entre l'Allemagne et les Alliés en novembre 1918.

Dès lors tous les frères de race pour lesquels la Roumanie avait combattu sont venus spontanément se grouper autour d'elle, ce que les Alliés ont consacré dans la paix de Versailles, Saint-Germain et Paris, à quelques exceptions près, car les Alliés devaient tenir compte de certains intérêts contradictoires, tels que, par exemple, ceux qui ont déterminé le partage du Banat dont certaines parties étaient revendiquées à la fois par les Serbes et les Roumains, et pour lesquelles non sans amertume passagère, les uns et les autres ont dû abandonner une partie de leurs revendications dans l'intérêt de la cause commune.

Si donc la Roumanie a lutté pour les grands Alliés avec l'héroïsme incomparable qui a pu arracher aux plus grands chefs militaires de l'Entente, et même à ses ennemis, les témoignages de la plus grande admiration, elle a reçu en échange l'inestimable bienfait d'être délivrée du terrible joug qu'aurait été l'odieux traité de mai 1918. De cela la Roumanie garde à ses grands Alliés une pieuse reconnaissance, et son attitude ultérieure l'a prouvé, alors même que ceux-ci n'ont pas toujours observé vis-à-vis d'elle une attitude digne du sacrifice qu'elle a librement consenti, et qui doit forcer l'estime de tous, car il comporte une belle leçon de loyalisme.

Les revendications territoriales roumaines au Congrès de la paix ont en effet été discutées âprement, mais de plus, la Conférence des Alliés prétendant appliquer la clause de protection des minorités, non seulement aux nouvelles provinces annexées, mais à l'ensemble du royaume, les plénipotentiaires roumains ne voulurent pas accepter, et ne signèrent pas la paix de Saint-Germain avec l'Autriche.



SINAIA. — **Les jardins du château de Peles.**

Enfin, la question des réquisitions faites par l'armée roumaine d'occupation en Hongrie, donna lieu à des échanges de notes assez vives entre Roumains et Alliés, ces derniers envisageant d'ailleurs toutes questions dans un but d'intérêt général et de paix stable, alors que le gouvernement roumain pensait avec raison que l'ère des sacrifices à la cause commune devait avoir une limite.

Au point de vue territorial, le point important des revendications roumaines à l'occasion du traité de Saint-Germain, était l'obtention des deux rives de la rivière Maresh jusqu'à son embouchure de Bekes-Ciaba et d'une ligne frontière à 2 kilomètres au delà du chemin de fer Sznatmar-Arad.

Comme toujours la Roumanie céda après avoir obtenu quelques menues compensations, et dans l'ensemble, les frontières de la Roumanie nouvelle donnent satisfaction, non pas certainement à toutes les aspirations nationales, mais cependant aux principales d'entre elles.

Il eût certes été souhaitable que l'Entente se rende un compte plus exact du rôle de la Roumanie dans l'Europe de demain, et ne lui marchande pas ce qu'elle réclamait pour se relever rapidement, et constituer aux portes de l'Orient un élément sain et fort de sauvegarde pour la paix future.

S'est-on bien rendu compte au milieu des problèmes complexes qui assaillaient chaque jour les représentants alliés au Congrès, que la Roumanie constitue aujourd'hui un état de dix-huit millions d'habitants, représentant un million et demi de soldats dont la vaillance est connue, et dont le territoire occupe la situation géographique sur laquelle j'ai insisté précédemment à dessein, alors que l'Allemagne ne paraît pas résignée, et que l'horizon européen est bien loin de s'éclaircir complètement.

Enfin, ce pays possède de très grandes richesses que je décrirai en détail, et qui peuvent très rapidement, si

l'Entente aide les Roumains, alimenter l'Europe en pétrole et en céréales.

En définitive, il faut espérer, de la part des grands Alliés, voir inaugurer une politique plus éclairée, plus bienveillante, qui aide la Roumanie à sortir de sa crise économique actuelle, dont j'exposerai plus loin les causes. L'heure est grave, et malgré le loyalisme de ce pays, malgré son affection particulière pour la France, une politique de méfiance et d'indifférence à l'égard des Roumains, les aculeraient à la nécessité d'une entente économique avec l'Allemagne. Voilà qui doit retenir toute notre attention, car tout nouveau retard à ce sujet peut avoir les conséquences les plus désastreuses.

Pour ceux qui en Europe occidentale ont pu conserver quelques regrets du démembrement de l'empire d'Autriche-Hongrie, et qui d'après leurs fausses conceptions d'équilibre persistent à penser qu'il eût été préférable que la domination politique de Vienne, tout en groupant un ensemble de minorités ethniques turbulentes, continue à retenir les quelques millions d'Allemands d'Autriche afin de les détacher de l'unité allemande, je crois utile de décrire ici les souffrances que le régime de la monarchie des Habsbourg fit endurer à ses diverses nationalités, surtout depuis la déclaration de la guerre mondiale.

On sait en effet que l'empire austro-hongrois était formé jusqu'en 1914 d'un groupement de peuples différents : Allemands, Tchèques, Roumains, Croates, Slovènes, Polonais, Magyars, Slovaques, Moraves, etc..., et deux seulement d'après la Constitution de 1867, se partageaient le pouvoir : les Allemands en Autriche, les Magyars en Hongrie. Les autres qui, numériquement, composaient la majorité, ne cessaient de protester contre l'oppression qui pesait sur eux. Le cens électoral était organisé pour que la représentation au Parlement puisse donner toujours la majorité aux deux nationalités allemande et magyare qui

opprimaient les autres de toutes les manières possibles, notamment en cultivant habilement leurs rivalités confessionnelles. La pression la plus énergique s'exerçait à l'église, à l'école, au foyer, avec le concours absolu de l'Administration et de la police. Le plus honteux espionnage était pratiqué dans tous les lieux publics, par un nombre considérable d'agents provocateurs, soutenus dans leur basse besogne par le fonctionnement continu du cabinet noir. Tous ces moyens ignobles pratiqués en temps de paix furent encore décuplés après l'ouverture des hostilités, et il me suffira de décrire ici ce que furent les souffrances des Roumains encore sujets austro-hongrois pendant la guerre, pour que le lecteur imagine le traitement réservé aux autres nationalités tchèques, slovaques, croates, slovènes, etc..., qui furent l'objet des mêmes sévices et de la même sanglante répression lors de toute velléité d'indépendance.

D'ailleurs, j'ai expliqué dans ce qui précède, que la guerre entreprise par les Germains et les Magyars n'aurait été d'aucune utilité, si elle n'avait eu pour but principal de soumettre les Serbo-Croates et les Roumains qui constituaient par leur attitude intransigeante à l'égard des plans germaniques, une entrave relativement puissante à l'expansion en Orient.

Dès le début de la guerre, tout fut donc mis en œuvre pour atteindre les nationalités de l'opposition dans toutes leurs forces vives. Suppression des associations, des hommes politiques, de la presse, interdiction absolue des langues nationales, ne laissant subsister que les langues allemande et magyare, confiscation arbitraire des fortunes. Toutes ces mesures imposées par un régime de terreur qui débuta par des arrestations en masse de tous les suspects c'est-à-dire de tous ceux que Vienne et Budapest considéraient comme les porte-paroles des peuples opprimés. Les beaux procès pour crimes de haute trahison se succédèrent

sans interruption, ils furent jugés à huis-clos, et les cours martiales multiplièrent les condamnations.

Mais dès que fut décidée l'intervention roumaine dans le camp des Alliés, les mesures de répression à l'égard des Roumains de l'Empire prirent des proportions effrayantes. On comptait les victimes par milliers. Rassemblés par centaines, les intellectuels roumains, condamnés sans jugement, étaient conduits à la potence, et les séances d'exécution commencées à neuf heures du matin, ne s'arrêtaient qu'à la nuit.

Pendant que ces massacres s'effectuaient, la monarchie des Habsbourg sentait le besoin d'éviter que son ignoble attitude reste ignorée du monde. Elle publia à cet effet un acte signé de quelques Roumains absolument terrorisés, et dont la plupart ne purent lire le texte signé, qui affirmait leur loyalisme à la couronne, et par lequel ils refusaient d'être arrachés à la domination austro-hongroise.

Ignoble et lugubre comédie! certains noms restent attachés à tous ces événements : Tisza et Apponyi entre autres.

Aussi, nombreux furent les volontaires et les prisonniers transylvains qui réussirent à venir grossir les rangs des armées roumaines, alors que d'autres, par milliers, préférèrent, malgré l'échange des prisonniers, rester dans les steppes russes et en Sibérie même, exposés à la faim et aux épidémies, plutôt que de vouloir rentrer en Autriche.

CHAPITRE IV

Les nouvelles provinces du royaume

TRANSYLVANIE — BUCOVINE — BANAT — BESSARABIE

Excursions en Transylvanie. — Brasso et ses environs. — Le Banat de Temesvar. — Les Ruthènes de Bucovine. — Les méthodes austro-hongroises pour éliminer la nationalité roumaine. — Le Staful Tzarei. — Echec des tentatives de russification. — La steppe bessarabienne. — Kichinev. — Les colonies allemandes et bulgares. — Les réquisitions de Mackensen et le loyalisme des colons allemands de Bessarabie. — Le codru, région moldave, rebelle à tout effort de russification.

Ainsi que je l'ai exposé, la Roumanie nouvelle se compose de deux parties essentielles : le royaume roumain tel qu'il était délimité en 1914, et les nouvelles provinces annexées par le traité de paix qui ont mis fin à la guerre mondiale.

Ces nouvelles provinces n'ont pu participer encore à la vie même de l'Etat roumain, pendant une période de temps suffisante, pour qu'il soit possible, en 1920, de les décrire en étudiant les rouages politiques, administratifs et économiques de la Roumanie.

D'ailleurs, les délimitations précises des nouvelles frontières ne sont pas encore complètement achevées, et de plus, les mouvements économiques des nouveaux territoires qui s'orientaient avant la guerre, vers Vienne ou Bu-

dapest ou vers la Russie, participeront nécessairement désormais à l'orientation générale du pays.

Il m'a donc paru plus rationnel de décrire à part l'état actuel des nouvelles acquisitions territoriales, afin d'étudier ensuite plus particulièrement le royaume roumain de 1914 qui constituait un Etat libre dont je tenterai d'analyser les caractéristiques, les tendances, et les rouages principaux.

En ce qui concerne les descriptions de mœurs et coutumes, elles ont également leur place dans les chapitres consacrés à l'Etat roumain, tous les frères de race ayant, à quelques détails près, conservé à travers les siècles leurs traditions, leurs coutumes, et surtout leurs dialectes.

D'une manière générale, le développement historique du peuple roumain s'est produit au nord du Danube, dans les territoires compris entre celui-ci, la mer Noire, le Dniester, les Carpathes et la Tisza.

A travers les siècles, les Roumains ont peuplé le plateau de Transylvanie entouré des massifs d'où descendent vers les plaines hongroises, valaques, moldaves et les steppes de Bessarabie, les grands cours d'eau qui sillonnent ces régions.

Malgré tous les bouleversements politiques, ils n'ont cessé de rester, quel que soit le joug qui les courbait, profondément attachés au passé de leur race, et lorsque après les campagnes de Napoléon et le développement des voies ferrées, l'idéal de liberté, pour lequel luttaient les populations d'Occident, eut franchi les portes de l'Orient, le réveil de la conscience nationale eut lieu tout d'abord d'une manière un peu confuse, puis on assista de part et d'autre du Danube à des luttes de plus en plus énergiques pour la réalisation des aspirations nationales, luttes qui ne devaient prendre fin qu'avec la guerre européenne.

En Transylvanie, considérée par les Roumains comme

le berceau de la race, la longue durée de la domination magyare a eu pour résultat d'incorporer peu à peu des masses relativement compactes de Hongrois dans les territoires roumains. C'est ainsi que dans la région de la ville de Debrecsen, à l'angle de la Tisza, les Magyars possèdent un centre politique important.

Dans l'ensemble cependant, les Hongrois sont disséminés entre les Roumains, ils constituent une population flottante composée surtout de fonctionnaires.

Le nombre d'habitants de Transylvanie est bien difficile à préciser, car suivant que l'on consulte les chiffres de l'administration hongroise, ou ceux qu'indiquent les statistiques roumaines, on constate des différences considérables, influençant non pas le chiffre total, mais le classement par nationalités.

En nous plaçant donc à un point de vue tout à fait impartial, on peut dire que sur un peu plus de 4 millions et demi d'habitants, il faut compter environ 60 p. 100 de Roumains, soit près de 3 millions, et 18 p. 100, c'est-à-dire 850 000 Hongrois.

En outre des Magyars, il y a aussi environ 400 000 Stekelers habitant les régions montagneuses de l'angle sud-est de la Transylvanie, à la frontière du royaume roumain d'avant-guerre. Ces Stekelers, quoique étant presque de même origine que les Magyars, vivent entourés de Roumains à la vie desquels ils sont très intimement liés, et n'ont pas de rapports sociaux ou économiques avec les Hongrois.

Les Allemands de Transylvanie, qu'on désigne généralement sous le nom de Saxons, habitent depuis longtemps ces régions, sans y former cependant une agglomération. Ils sont un peu partout mêlés aux Roumains, habitant plutôt à l'entour des villes, et nulle part ne constituant une majorité. Leur nombre est d'environ 300 000. Les Saxons de Transylvanie ont d'ailleurs adhéré en 1919 au pacte

d'union des Transylvaniens-Roumains à la Roumanie, qui leur donne toutes les garanties concernant leurs droits politiques, confessionnels et culturaux.

Jusqu'à la conclusion définitive de la paix, ce pacte d'union devait assurer la collaboration de la Transylvanie et du royaume concernant l'autonomie provisoire de la province. De fait, trois ministres transylvaniens firent partie du premier cabinet représentant le gouvernement roumain, lors des négociations de la Conférence de la Paix.

Au point de vue historique, la Transylvanie est une partie importante de l'ancienne Dacie supérieure, qui avait pour capitale : Sarmizagethuza. Après la chute de l'Empire romain, elle fut divisée en principautés indépendantes, jusqu'au moment où elle tomba au pouvoir des Hongrois. Redevenue indépendante en 1526, elle eut à nouveau ses princes indépendants, jusqu'au traité de Karlowitz, où elle passa sous la domination de l'Empire d'Autriche, qui, en 1867, la rattacha au royaume de Hongrie, dont elle fit partie jusqu'à la guerre mondiale.

La ligne de chemin de fer qui de Budapest traverse la Transylvanie pour aboutir à Brasso avant de pénétrer dans le territoire roumain d'avant-guerre, va nous permettre de faire faire au lecteur une première excursion en territoire roumain.

Le première ville importante rencontrée à 250 kilomètres de Budapest, dans les provinces nouvellement annexées est *Oradia Mare*, nommée Grosswardein en allemand, et Nagyvarad en hongrois. Belle et riante ville de 60 000 habitants, campée sur les deux rives de la Koros, cité essentiellement cultuelle et intellectuelle, dont le musée archéologique est surtout riche en objets religieux. C'est de l'église du Calvaire, vaste coupole à colonnades en hémycycle, située en éminence aux abords de la ville, que l'on aperçoit le mieux Oradia-Mare et la plaine environnante.

La vue est superbe et mérite un arrêt. Nous sommes encore dans le Banat de Crisiana.

Après avoir passé un très grand nombre de ponts et tunnels, sans rencontrer de villes importantes, la voie ferrée nous amène en pleine Transylvanie, à Cluj, ou Koslozvar en hongrois, un des foyers ardents du roumanisme. Ville de 60 000 habitants, centre intellectuel important, Cluj possède d'agréables promenades sur la rivière Samos, où il me souvient d'avoir écouté de forts beaux concerts de tziganes.

En quittant la large vallée du Samos, la ligne entre alors dans une région de collines sans forêts, mais très fertiles, qui s'étend au loin vers l'est. Puis c'est le point de jonction de la ligne d'Arad; la ligne tourne à l'est et traverse la rivière Maros, près de l'embouchure de la Tirnava dont elle traverse la vallée.

Ensuite la ligne traverse le fameux champ de bataille où se heurtèrent en 1849 les Hongrois et les Russes. A droite de la voie on aperçoit un lion de pierre, rappelant la mémoire du général russe Scariatine, tombé au cours de la bataille. Enfin, on quitte la vallée de la Tirnava, pour traverser la plaine et arriver à Brasso (Kronstadt), centre important dont les relations commerciales avec la Roumanie étaient très étendues avant la guerre. C'était d'ailleurs la ville la plus commerçante de toute la Transylvanie.

Dominée par un sommet important qui précède la ville au nord, et sur lequel est édifiée une citadelle construite au quinzième siècle, Brasso apparaît comme une cité industrieuse, pourtant riche en monuments mi-restaurés, vestiges de l'époque romane. Telle est l'église protestante, appelée là-bas église noire, à cause de ses murs noircis par un incendie. C'est là que prêcha le réformateur transylvain Jean Honterus, au seizième siècle; la ville conserve

d'ailleurs dans son musée, une bibliothèque fondée par Honterus quelques années avant sa mort.

Sur la grande place où se tient chaque semaine un marché important, et où l'on peut apercevoir la note gaie des costumes pittoresques des paysans transylvains, se dresse, flanqué d'une tour de 60 mètres de hauteur, un hôtel de ville, dont je n'ai pu définir le style, on m'a bien affirmé qu'il datait du quinzième siècle, mais les transformations et restaurations successives, rendent ses lignes primitives tout à fait méconnaissables.

Au point de vue touriste, je préfère de beaucoup les excursions intéressantes des environs de Brasso, soit à pied pour accéder à la station hydraulique et de là à un chemin pittoresque, en pleine forêt de hêtres, qui aboutit sur la droite à la grotte de Béthlen; soit pour aller visiter la ruelle des Lauriers, ainsi nommée peut-être parce qu'elle est formée de haies de lilas. Un tramway à vapeur nous emmène aussi à Honterus, dans une splendide forêt de hêtres, où les Saxons célèbrent chaque année, la fête du réformateur. Après avoir traversé toute une théorie de riantes villas, le tramway nous descend à Dirste, station d'été des habitants de Brasso d'où l'on peut faire une intéressante excursion dans les cols.

Une autre voie ferrée partant de Budapest nous amène à Arad, autre ville importante du Banat, centre industriel et commercial de soixante mille habitants. D'Arad, un embranchement conduit en Transylvanie méridionale, à Alba (Karlsbourg), l'Apulum des Romains, ancienne résidence des princes de Transylvanie au moyen âge, sur la rive droite du Maros, ville de vingt-cinq mille habitants, puis à Sibiu, le Cibinium des Romains, qui fut à plusieurs reprises, capitale de la Transylvanie.

Située en partie sur une colline qui domine le Cibiu, cette ville de 40 000 habitants, est un des plus ardents foyers du roumanisme, et un centre intellectuel important.

A signaler, au lycée protestant, une galerie de peinture remarquable, renfermant près de quinze mille tableaux, parmi lesquels quelques belles toiles de l'École hollandaise. Le Musée de la ville est plus utile à connaître pour étudier la faune et la flore de Transylvanie; on y voit notamment les splendides collections ethnographiques et géologiques de la société des Karpathes de Transylvanie.

Une autre ligne qui relie Budapest à Bucarest, nous permet de pénétrer dans la Roumanie nouvelle par le Banat de Temesvar, bien peu connu des Occidentaux, mais sur lequel les négociations du traité de paix avec la Hongrie, ont attiré l'attention du grand public.

La ligne ferrée, après avoir quitté Budapest, se dirige au sud-ouest, traversant une contrée plate jusqu'à Temesvar, qu'elle atteint après avoir passé par la ville hongroise de Szegedin, la plus importante de Hongrie après Budapest, cité commerciale de cent vingt mille habitants, située sur la rive droite de la Tisza. De tous côtés à l'entour de Szegedin, ce ne sont que vastes cultures de paprika (ou poivre de Hongrie), d'ailleurs cultivé aussi dans les pays balkaniques, et qui donne aux mets qu'il épice une saveur pimentée telle, qu'il faut être habitué à le consommer pour n'en pas éprouver tout d'abord une sensation fort désagréable.

Après Szegedin, la ligne franchit la Tisza, et entre dans les plaines fertiles du Banat, en s'infléchissant vers le sud, jusqu'à Nikinda-Mare, puis voici Temesvar, centre industriel et commercial de près de quatre-vingt mille habitants, situé dans une plaine sur le canal de la Béga. Un embranchement de Temesvar à Arad relie les deux Banat de Temisiana et de Crisiana, tandis qu'un autre embranchement sur Bazias, relie Temesvar au Danube.

La ligne traverse alors la Béga et entre dans la fertile vallée de la Temes, traversant d'importants vignobles, puis

la contrée prend une allure montagneuse, voici la petite ville de Caransebes, habitée exclusivement par des Roumains, située au confluent de la Sebes et de la Temes.

La vallée de la Temes se rétrécit alors, la voie monte et quitte la Temes pour descendre ensuite dans la vallée de la Mehadia qui conduit à travers une région pittoresque à la vallée de la Bela, puis à celle de la Cerna jusqu'à Orsova, ancienne ville frontière hongroise, à 5 kilomètres de Verciorova, qui encore en 1914, était la frontière roumaine. Nous sommes arrivés aux portes du royaume de Roumanie d'avant-guerre, nous aurons plus loin, l'occasion de conduire le lecteur de Verciorova à Bucarest, où l'on accède également par le prolongement de la ligne déjà décrite qui nous a conduit de Budapest à Brasso, aux portes de l'ancien royaume roumain. Enfin, pour se rendre à Bucarest, on peut emprunter également la voie du Danube depuis Bazias jusqu'à la voie ferrée qui relie la capitale au grand fleuve bleu.

La province de Bucovine est limitée par la Moldavie et la Transylvanie au sud-est et au sud, par la Galicie au nord-ouest, par la Bessarabie au nord-est. Sa superficie est d'environ 10 000 kilomètres carrés, elle compte à peu près huit cent cinquante mille habitants.

Cette belle provinoe faisait jadis partie de la principauté de Moldavie, avec Suceava comme capitale. En 1777, l'Autriche la sépara de la Moldavie, pour l'élever plus tard au rang de grand-duché.

La population y est en prande partie roumaine, mais il y a aussi un grand nombre de Ruthènes, d'Allemands et de Polonais. Les statistiques publiées par les services autrichiens attribuaient bien une petite majorité à l'élément ruthène, mais si l'on tient compte du fait que les Roumains parlent le ruthène, il est facile de comprendre que dans certains districts en apparence ruthènes, beaucoup de Rou-

mains se servent dans la vie courante, presque exclusivement de la langue ruthène, ce qui explique la confusion entretenue d'ailleurs avec le plus grand soin, par les statistiques autrichiennes.

L'appauvrissement et la décadence de la Bucovine sont dus à plusieurs causes. Séparée de la Moldavie où le prince moldave avait sa résidence ainsi que le Métropolite, les chemins du commerce qui passaient par Suceava, Seret et Czernovits, se dirigèrent alors vers Jassy, devenue capitale moldave; de plus, des guerres fréquentes notamment entre Turcs et Polonais, puis entre Turcs et Russes, eurent lieu sur le territoire de Bucovine. Enfin la guerre russo-turque en 1768, dura six ans, et à l'issue de cette guerre, la Bucovine subit en hommes et en richesses, des pertes considérables, si bien qu'à l'époque de l'annexion de l'Autriche, cette province se trouvait totalement dévastée.

Malgré tous ces fléaux, la Bucovine a conservé des souvenirs historiques précieux que la germanisation n'a pu faire disparaître.

Les réformes scolaires du gouvernement autrichien ont cependant été bien défavorables aux Roumains, car les écoles roumaines furent fermées et remplacées par des écoles allemandes, devenues institutions d'Etat. D'autre part, l'œuvre de destruction de l'élément roumain fut accomplie à l'avantage des Ruthènes. La soumission du diocèse de Bucovine au métropolite serbe de Carlovits, par le décret impérial de 1783, a largement ouvert les portes au slavisme dans le rite roumain de Bucovine. La langue ruthène fut introduite dans le service divin, on nomma par suite des prêtres ruthènes, et grâce aux protections impériales le ruthénisme fut renforcé sans cesse. Dès qu'un groupe compact de Ruthènes, ouvriers agricoles ou forestiers, faisait son apparition dans un district, l'administration ouvrait pour eux des écoles, de façon à former et à développer des villages ruthènes, là où précédemment, n'existaient que des

Roumains ce qui explique que dans plusieurs districts, des quantités de Roumains d'origine, ne parlent actuellement que le ruthène.

Que sont exactement ces Ruthènes de Bucovine? Ils descendent des exilés qui fuyaient les exactions des propriétaires polonais établis dans les villages moldaves, recueillis par l'église roumaine, et appelés à participer aux avantages accordés par les seigneurs roumains. Au début, ces émigrés reconnaissants aux Roumains, s'accordaient très bien avec ceux-ci, mais le gouvernement autrichien fidèle à sa devise : « Diviser pour régner », chercha sans cesse à troubler les bons rapports entre Roumains et Ruthènes. Cependant, chez les Roumains ruthénisés, un réveil de la conscience nationale devait aboutir à la fondation en 1911, d'écoles roumaines privées, qui se multiplièrent au fur et à mesure que les écoles publiques ruthènes se dépeuplaient.

La question était telle lorsqu'éclata la guerre mondiale.

La Bessarabie, virtuellement détachée de la principauté moldave en 1812, et rattachée complètement à l'Empire russe par les effets du traité de Berlin, 1878, est maintenant partie intégrante de la Roumanie nouvelle.

Malgré les efforts de russification poursuivis pendant un siècle, la Bessarabie est restée bien roumaine.

En 1827, le gouverneur russe de Bessarabie en convenait déjà dans un rapport qu'il adressait à l'autorité supérieure :

« La province de Bessarabie, disait-il, se compose de deux catégories d'habitants : les Moldaves indigènes et des vagabonds qui s'y sont introduits à différentes reprises, et dont la moralité n'a pas changé. »

En 1905, un célèbre savant russe, Nestorowsky, écrivait dans un ouvrage couronné par la Société de géographie impériale russe : « L'accroissement de la population rou-

maine en Bessarabie, aux dépens de la nationalité russe, n'a pas cessé jusqu'à nos jours. »

Enfin, en 1913, un ancien ministre de Nicolas II écrivait: « Les renseignements officiels publiés sur cette province éloignée ne sont pas toujours exacts. Par exemple, l'annuaire de Russie, édité par le ministère russe de l'Intérieur, énumérant les nationalités qui habitent la Bessarabie ne mentionne pas les Moldaves, bien que ceux-ci représentent plus de la moitié de toute la population de la province de Bessarabie. »

Ainsi les méthodes de russification de cette région, qui n'avaient pu réussir malgré des efforts considérables, se réduisaient en dernier lieu à truquer les statistiques d'une manière tellement invraisemblable, qu'un ministre de Nicolas était obligé de le reconnaître lui-même officiellement.

De tout ce qui précède, on doit donc conclure que dix siècles de joug hongrois en Transylvanie, près de cinq siècles de joug turc, en Moldavie et Valachie, et un siècle et demi d'oppression autrichienne en Bucovine, n'ont pu contraindre le Roumain à renoncer à son caractère national, pas plus d'ailleurs qu'une domination de cent six ans par les Russes en Bessarabie.

Plusieurs écrivains russes, civils ou militaires, ont d'ailleurs publiquement conseillé au gouvernement de rendre la Bessarabie à la Roumanie.

D'autre part, avant même l'issue de la guerre mondiale, exactement le 27 mars 1918, l'union de toutes les assemblées locales, ligues et autres groupements, union appelée *Staful Tzaréi*, proclamait la déclaration suivante :

« Au nom du peuple de Bessarabie, le Staful Tzaréi déclare que la Bessarabie, dans ses frontières entre le Pruth, le Dniester, le Danube, la mer Noire et les anciennes délimitations avec l'Autriche, et qui a été arrachée par la Russie en 1812, au tronc de l'ancienne Moldavie, en vertu

du droit historique et ethnique, et sur la base du principe en vertu desquels les peuples ont la faculté de décider librement de leur sort, sera à partir d'aujourd'hui et à jamais, rattachée à sa mère patrie la Roumanie. ».

Enfin, le 26 novembre 1918, c'est-à-dire après l'armistice consacrant la victoire des Alliés, le Staful Tzaréi confirmait cette proclamation en renonçant aux conditions posées pour son rattachement au royaume roumain, étant persuadé (dit le procès-verbal de la séance du 26 novembre) que dans la Roumanie formée de tous les Roumains, le régime purement démocratique est assuré à l'avenir.

Evidemment, ce rattachement de la Bessarabie à la nation roumaine n'a pas été sans soulever des polémiques intéressées de la part des représentants de l'élément étranger, et même de la part des grands propriétaires moldaves bessarabiens, dont l'annonce d'un régime purement démocratique, réalisant des réformes agraires importantes vient ruiner les espérances fondées sur une restauration du tsarisme. Ils ont donc tout tenté auprès de la Conférence de la Paix pour démontrer que le retour de cette province à la Roumanie n'était pas désiré par la majorité de ses habitants.

Rien n'est cependant plus exact, et M. de Martonne, professeur de l'Université de Paris, spécialiste des questions danubiennes et carpathiques, qui parle couramment la langue roumaine, s'est rendu en juin 1919, en Bessarabie à l'effet d'y étudier la question sur place en toute loyauté. Ses conclusions sont d'une netteté qui ne laisse aucun doute : sans dissimuler l'empreinte laissée sur cette région par un siècle d'efforts de russification, il conclut que la réunion de ce pays moldave à la Roumanie, est une chose toute naturelle, qui ne se peut discuter sérieusement. D'ailleurs, un plébiscite offrant toutes garanties de sincérité a été organisé en 1919. Les élections ont eu un caractère de fête

triomphale, et malgré les grands efforts des non-Roumains, la Bessarabie a manifesté sa ferme volonté d'être unie au royaume roumain. Une commission internationale a constaté d'ailleurs que les élections ont été effectuées en Bessarabie dans un large esprit de tolérance et de liberté.

Ainsi, cette province de trois millions d'habitants, rentre définitivement dans la Roumanie nouvelle, et quoique son statut d'annexion ne soit pas encore complètement défini par la Conférence de la Paix, pour de multiples raisons, nous la décrirons cependant comme une province constitutive de l'Etat roumain.

Sa population comprend actuellement 70 p. 100 de Roumains, et 30 p. 100 de non-Roumains. Parmi ces derniers sont surtout des Ruthènes, des Allemands et des Bulgares. Population presque entièrement occupée aux travaux agricoles et à l'élevage.

Une seule ville importante, Chisinau, ou Kichineff en russe, qui compte environ cent cinquante mille habitants, ville essentiellement cosmopolite, peuplée surtout de Juifs, de Russes, et de Roumains; c'est le centre industriel, commercial et administratif de la Bessarabie.

Kichineff se compose de deux parties distinctes : la ville haute, avec son aspect de ville russe aux larges avenues et boulevards, présentant quelques monuments et édifices dignes d'une grande cité, et la ville basse avec ses marchés et ses quartiers juifs, dont l'aspect général est celui d'un bourg de l'intérieur.

Kichineff est plus que jamais le centre de la vie politique et intellectuelle de la Bessarabie, les juifs, tout d'abord hostiles au régime roumain, s'y sont peu à peu ralliés, malgré le peu de sympathie qui se rencontre généralement entre juifs et Roumains.

Dans cette province de 40 000 kilomètres carrés, il n'existe cependant qu'une seule grande ville, Kichineff, les autres centres n'ont qu'un intérêt commercial, tel par

exemple Akerman, centre pour le commerce du poisson à quelques kilomètres de la mer Noire, Soroca centre pour le commerce des céréales et du tabac, et Balzti pour le commerce des bestiaux. Je signale cependant Bolgrad, qui a presque l'apparence d'une ville, et qui, de plus, est le centre principal de la région bulgare de Bessarabie.

Tout autour de Bolgrad, c'est la steppe entrecoupée de quelques villages campés surtout dans les vallées, et presque tous du même type de villages russes, comprenant une ou plusieurs rues très larges bordées de maisons de modèle uniforme, très basses. Tous ces villages bulgares, de même que ceux peuplés par les Allemands, dont le centre est Tarontino, se sont surtout créés et développés depuis 1812, c'est-à-dire depuis l'annexion russe de l'ancienne province moldave.

Bulgares ou Allemands cultivent la fameuse terre noire de la steppe avec une ardeur incomparable et ont la réputation de cultivateurs et éleveurs de tout premier ordre.

Il est à noter que les Allemands de Bessarabie ont voté pour le rattachement à la Roumanie, et ont adressé au roi Ferdinand, une délégation pour faire acte de fidélité.

Ceci est dû en grande partie à l'habileté du gouvernement roumain. Les colonies allemandes de Bessarabie furent en effet, désignées comme cantonnements pour les armées de Mackensen. Celles-ci, multipliant maladroitement les vexations, les réquisitions de grains et de bétail, allant même jusqu'à y lever des conscrits, surent se montrer tellement odieuses, qu'au lendemain de l'armistice, après la fuite éperdue des soldats de Mackensen, les députés allemands votèrent avec le bloc moldave, à la consultation nationale de novembre 1918.

Au nord de la steppe, c'est le commencement du véritable pays roumain, le codru, habité par des paysans moldaves, en masse compacte, que le régime russe n'a pu entamer; c'est la Bessarabie centrale, région très boisée, très

accidentée, et qui présente une succession de paysages à la fois pittoresques par la forme et le coloris, avec leurs villages à flanc de coteau ou à la lisière des bois. Ici, ce n'est plus l'uniformité des oasis de la steppe, nous retrouvons partout l'agencement des villages roumains, avec la petite maison à véranda au toit pointu, entourée de vergers.

Au nord de la province, dans la région de Baltzi, c'est à nouveau la steppe plus fertile encore peut-être que celle du sud; dans les vallées pâturent de nombreux bestiaux dont l'élevage constitue l'une des principales richesses de la région.

Sous le régime roumain, cette riche province à la terre noire si féconde apportera sa grande part de la production agricole du pays.

A titre indicatif, je puis cependant citer quelques chiffres relatifs à la situation économique de la Bessarabie avant la guerre.

Sous le régime russe, environ 2 500 000 hectares étaient régulièrement ensemencés. Parmi les céréales, la production de maïs était la plus abondante, venait ensuite le blé, l'orge, le seigle et l'avoine. Seule la production du blé représentait en 1913, 30 000 000 de quintaux.

L'excédent de céréales non utilisées pour l'ensemencement et l'approvisionnement de la population, était en partie exporté ou transformé en farine, ou encore employé dans les fabriques locales d'alcool et de bière. Cet excédent représentait 50 p. 100 de la production.

Comme, sous le régime roumain, les chiffres que je viens de citer seront très certainement augmentés dans de très notables proportions, il est facile de se rendre compte de l'importance de cette province au point de vue de l'exportation ultérieure de céréales.

La viticulture est également très développée en Bessara-

bie, elle produisait avant guerre 3 millions d'hectolitres de vin, dont 70 p. 100 pour l'exportation, et 1 million de quintaux de raisins de table.

Enfin, outre une production importante de l'arboriculture, la culture du tabac, très développée, rapportait à la population un revenu important. La pêche aussi, très mal organisée auparavant, peut donner sous le régime roumain des résultats très intéressants, puisque l'exportation sous le régime russe était de près de 5 millions de tonnes.

Au début du dix-neuvième siècle, l'élevage était très florissant dans cette province, mais le développement de l'agriculture et la disparition des herbages l'a rendu moins important. Cependant, il y avait encore, avant la guerre, en Bessarabie, près de trois millions de têtes de bétail, dont plus d'un demi-million de bêtes à cornes, et presque autant de chevaux. Enfin, il y avait également un million et demi de brebis, et un demi-million de porcs. Quant aux animaux de basse-cour, on les comptait par millions, et la Bessarabie exportait plusieurs centaines de millions d'œufs par an.

Là doivent se borner ces indications générales; tous chiffres relatifs au rendement probable sont impossibles à établir, il faut attendre les résultats du changement de régime tout fait prévoir qu'ils seront sensiblement meilleurs que sous la domination russe.

Ayant ainsi esquissé chacune des acquisitions territoriales de la Roumanie nouvelle, nous allons pénétrer dans le royaume roumain d'avant-guerre, où il nous sera permis de mieux étudier, de mieux apprécier les diverses caractéristiques de la nation roumaine.

CHAPITRE V

Organisation politique et administrative

Sur le Danube, vers Bucarest. — Bucarest, capitale du royaume. — A travers Bucarest. — L'État roumain. — La constitution. — Les rouages politiques et administratifs. — La justice. — Les partis politiques. — L'instruction publique. — L'armée nationale. — La marine militaire.

En descendant le Danube, la première grande ville qui précède le territoire roumain, est Belgrade, la capitale du royaume des Serbes, Croates et Slovènes, située au confluent de la Save et du Danube.

Si donc on continue à suivre le grand fleuve bleu, on a l'occasion de faire une excursion des plus intéressantes, car de tout le cours du Danube, la partie comprise entre Belgrade et Orsova est certes la plus belle et la plus imposante. En s'embarquant à Belgrade, on peut donc admirer le défilé de Kazan, un des spectacles les plus grandioses qui soient sur le Danube.

Laissant la capitale serbe, voici bientôt en aval Pancsova, village de vingt mille habitants, au confluent de la Têmes; puis Smédérévo, ville serbe située sur la rive droite du Danube. Autrefois, à l'époque des guerres turco-hongroises du quinzième siècle, Smédérévo (ou Semendria) était une importante place forte; on y voit encore, d'ailleurs, les murs de la forteresse assez bien conservés. Le bateau, tra-

versant de nouveau le fleuve, accoste à Kubin, station située juste en face de l'embouchure de la Morava, le plus grand cours d'eau serbe se jetant dans le Danube. Voici bientôt Ostrovo, grande île complètement abandonnée dont parle Maurice Jokai, le célèbre écrivain hongrois, dans son roman *l'Homme d'or.*

L'arrivée du bateau fait envoler des nuées d'oiseaux sauvages qui se réfugient au milieu d'un vacarme assourdissant sur les rivages d'Ostrovo, leur asile habituel. L'île passée, le fleuve s'élargit et atteint environ 2 kilomètres; on aperçoit alors les ruines du château de Palanka. La nappe d'eau s'étale de plus en plus, on arrive à Bazias.

On approche du défilé de Kazan, qui est peut-être la plus grande voie navigable de l'Europe. Le vapeur s'engage bientôt prudemment dans une passe étroite tandis que, le long de la rive gauche, commence, taillée dans le rocher, la route que les Hongrois appellent route de Szechenyi, due à l'initiative d'un comte hongrois de ce nom.

Le Danube se divise alors en deux bras. Après avoir passé Gradichté il s'infléchit vers le sud, son lit allant en se rétrécissant; à Coronini il n'a plus que 1 kilomètre de largeur. C'est à cet endroit qu'au milieu des eaux toujours agitées, se dresse, entourée de nombreux écueils et récifs, la roche légendaire Babakaj.

Derrière cette masse, on aperçoit l'ancienne forteresse de Galamboc avec, en face, celle de Laszlorav construite au quinzième siècle par le roi Sigismond. A cette forteresse se rattache une légende : le roi Sigismond, qui fut aussi empereur d'Allemagne se trouvait aux prises avec les Turcs et en danger de mort, à Galamboc, quand il fut sauvé par la courageuse Cécile, femme d'un chevalier hongrois, qui réussit à le transporter à Laszlorav et à le mettre ainsi à l'abri de leurs coups.

Près de Galamboc (en serbe Goloubats, gorge de pigeon), dans une grotte, sur la hauteur qui domine la rive du

fleuve, des mouches de Hesse ont leurs nids : ce sont des mouches très venimeuses; on m'a affirmé que, chaque année, un grand nombre d'animaux domestiques périssent victimes de leurs piqûres.

En aval du rocher de Babakaj, le Danube se rétrécit encore et n'a pas plus de 400 mètres de largeur; à mesure qu'on avance, de hauts rochers, absolument dénudés de toute végétation, se dressent de chaque côté du fleuve : on se croirait sur un lac fermé de montagnes élevées. Les rocs gigantesques vont-ils laisser passer le bateau? on en doute un instant, mais voici qu'un couloir s'ouvre le long duquel le bateau serpente à travers les énormes roches.

La passe franchie, aussitôt le coup d'œil change, le paysage est riant; de chaque côté de vertes prairies éclairées par des moissons blanches, et le Danube a repris une largeur d'au moins 1 000 mètres.

Il a fallu faire sauter plus de 7 000 mètres cubes de roches pour le percement d'un canal de 800 mètres de longueur qui a rendu la navigation possible sur cette partie du Danube; mais ce n'est pas tout, il faut franchir d'autres passes analogues avant d'atteindre le défilé de Kazan.

On arrive enfin au Sterbec, rocher abrupt de 700 mètres de hauteur, qui semble vouloir barrer la route; on pénètre cependant dans le défilé, que signale d'ailleurs une plaque commémorative rappelant le nom de l'homme d'Etat hongrois cité précédemment.

Le bateau avance prudemment; à droite et à gauche, les roches se dressent, grises et dénudées : le silence le plus profond règne; l'effet est impressionnant et indescriptible. Mais, voici le bruit d'un ruisseau qui serpente dans les rochers, les yeux aperçoivent du vert qui n'est plus le vert profond du Danube. Le bateau est sorti du défilé : voici la riante vallée de Dubova que surmonte la grotte Vétérani, énorme caverne dont l'intérieur très vaste forme un

dôme. A Dubova, le lit du fleuve n'a plus que 170 mètres de large, c'est la fin du défilé supérieur de Kazan.

On entre alors dans le défilé inférieur où se voient encore les traces du passage de l'empereur romain Trajan, des vestiges de ponts ayant permis aux armées romaines de franchir le Danube; une plaque commémorative est d'ailleurs scellée au rocher en l'honneur de Trajan, mais surtout pour nous rappeler que les Romains ne doutaient de rien, et que la turbulence du Danube ne fut pas pour les effrayer. Les soldats de Trajan ne soupçonnaient pas, d'ailleurs, en franchissant le grand fleuve, qu'ils allaient fonder la Roumanie.

L'histoire irréfutable le montre; en contemplant cette plaque, on ressent déjà l'impression d'être en terre roumaine.

Mais ici, changement complet du paysage, plus de hautes montagnes; le Danube traverse maintenant des contrées moins élevées, décrit une courbe, et voici Orsova, localité de cinq mille habitants, ancienne ville-frontière entre la Hongrie, la Roumanie et la Serbie. C'est à Orsova que se réfugia le célèbre Kossuth, héros de la résistance nationale hongroise. C'est aussi à Orsova que Szemere, son compagnon enfouit dans la terre la couronne royale hongroise et les insignes royaux, afin de ne pas les laisser tomber aux mains des Autrichiens. Mais un traître, du nom de Vargha révéla à ceux-ci l'endroit où était cachée la couronne de Saint-Etienne, et reçut 300 000 couronnes pour prix de sa félonie. L'empereur François-Joseph a fait élever une chapelle commémorative sur l'emplacement où furent retrouvés ces insignes royaux, et poser une plaque sur la maison où Kossuth se réfugia.

C'est aussi à Orsova que l'on s'embarque pour visiter la pittoresque île danubienne turque, Ada-Kaleh. On aperçoit, du côté de l'île regardant la Serbie, des quantités de

rosiers qui, autrefois, servaient à fabriquer une essence de rose fort renommée.

A Orsova, on rejoint la voie ferrée dont j'ai parlé précédemment et qui relie Budapest à Bucarest par le Banat. Mais, avant de quitter le Danube, je dois signaler la raison pour laquelle si peu de villes roumaines ont été édifiées au bord du Danube. C'est qu'en effet, au printemps, le Danube reçoit, après la fonte des neiges, une telle quantité d'eau de tous ses affluents, que son débit se trouve triplé presque subitement, d'où inondations qui font ressembler le cours danubien à une série de lacs temporaires dont la présence explique aisément l'impossibilité d'asseoir des villes sur les bords mêmes du fleuve.

D'Orsova, le chemin de fer va nous conduire à la capitale roumaine. Première station, Verciorova, ancienne ville-frontière roumaine sur cette ligne Budapest-Bucarest.

Après une vingtaine de kilomètres, on arrive à Tourn-Séverin, ville d'environ dix mille habitants, assez animée, avec un bien joli parc sur le bord du Danube. L'empereur romain Trajan y fit jadis construire un pont dont on peut encore apercevoir les restes pendant les basses eaux.

Plus loin, on passe à Filiosi, gare d'embranchement sur Tirgujiu, et nous voici à Craïova, ancienne capitale du Banat et de l'Olténie, ville historique importante, centre intellectuel et politique qui compte près de soixante mille habitants. C'est une très jolie cité animée, où l'on rencontre déjà d'élégantes toilettes, mais c'est aussi un centre commercial important, le district environnant étant très riche en céréales. Laissant sur notre chemin Slatina, nous voici à Pitesti, chef-lieu de district, ville d'environ vingt mille habitants, surtout commerciale, marché célèbre d'exportation de fromages et d'eau-de-vie de prunes.

C'est de Pitesti qu'un embranchement conduit à Curtea de Arges ville historique, ancienne résidence princière de Rodolphe le Noir, fondateur de la dynastie valaque. Mais

Curtea-de-Arges doit surtout sa célébrité au monastère de ce nom, véritable merveille d'art byzantin, datant de 1518, qui est situé vers le nord de la ville.

Nous arrivons ensuite à Titu, renommé pour ses marchés très importants de bestiaux, avec un embranchement vers Tergoviste, ancienne capitale valaque, où l'on peut admirer les restes imposants des splendeurs passées. Je noterai plus particulièrement comme assez bien conservées, les ruines du palais princier de Basavaba, de l'église Métropole, et de la tour de Chindia. Enfin, nous traversons la Dambovitsa, et voici bientôt la capitale, Bucarest.

Bucarest, capitale du royaume, est une ville de 5 000 hectares de superficie, dont la partie centrale a pris peu à peu le caractère des villes neuves d'Occident.

La légende raconte que la ville fut fondée par un berger du nom de Boucour, celui-là même qui construisit sur la rive droite de la Dambovitsa, une église qui existe encore aujourd'hui, et qui porte son nom. Toutefois, si elle fut au début habitée par une colonie pastorale vivant sur les bords de la Dambovitsa, à l'entour de l'église Boucour, on comprend que, par sa situation géographique, la ville primitive se trouvant sur la route de l'Occident vers l'Orient, devait acquérir au point de vue commercial une très grande importance.

Ceci bien posé, je passe sous silence tous les événements historiques ayant contribué à faire de cette bourgade de paisibles bergers, la ville florissante qu'est aujourd'hui Bucarest.

Il est à noter cependant que c'est sous le règne du prince Bibesco que, l'immigration des étrangers augmentant sans cesse, Bucarest perdit son caractère byzantin et oriental, sous l'influence de la culture occidentale. Dès lors on s'occupa d'assainir la ville à l'exemple de l'Occident; on com-

mença à tracer des rues; le prince Stirbey fit créer le parc public de Cismegiu à l'endroit précis où s'étendaient quelques années auparavant des terrains marécageux.

Enfin un incendie considérable ayant détruit en 1847 le quartier commercial bucarestois sur la rive gauche de la Dambovitsa, anéantissant plus d'un millier de maisons et plusieurs églises; grâce au prince Stirbey, on vit surgir des cendres tout un quartier moderne bien construit, avec des rues presque droites, et qui constituent le noyau de la Bucarest moderne. A l'heure actuelle, ce quartier qui existe toujours, est devenu par opposition aux quartiers plus modernes de la rive droite, la vieille ville, c'est le quartier commercial de l'actuelle Bucarest.

Toutefois, c'est réellement de l'avènement du roi Charles que date l'essor véritable de la capitale. Les premiers monuments importants et les grandes voies datent de son règne. Le boulevard Elisabeth (du nom de la reine, épouse du roi Charles), le boulevard de l'Académie et le boulevard Ferdinand constituent aujourd'hui les artères principales d'un réseau de rues importantes.

D'autre part, on a effectué également de considérables travaux d'édilité, et l'on trouve déjà dans la Bucarest de 1914 le confort et l'hygiène des grandes villes.

La circulation y est aisée, les boulevards sont desservis par des tramways électriques, alors que les autres rues moins larges, sont sillonnées de tramways à traction animale.

Mais ce qu'il est intéressant de signaler, à cause de leur célébrité, ce sont les cochers de Bucarest : les Muscali, quoiqu'ils aient presque disparu, depuis la guerre, par suite de la réquisition des chevaux. Il est de fait que, dans nulle autre capitale, les véhicules à la disposition du public, ne donnaient l'impression de luxe et de confortable que l'on admirait dans ceux de Bucarest.

La voiture seule, victoria ou coupé suivant la saison,

était elle-même luxueuse et confortable, mais elle était rehaussée par la présence d'énormes cochers russes, de la secte des Skopzy, habillés d'un long cafetan de velours bleu, serré à la taille d'une large ceinture de satin rouge ou bleu.

Aimant leur métier, ils cherchaient tous à avoir les plus beaux chevaux et les plus belles voitures, et ils entretenaient leurs équipages dans un éternel état de neuf, pour le grand bien de l'esthétique bucarestoise.

A Bucarest, pas de tracasseries religieuses, seulement des querelles politiques qui font beaucoup de bruit grâce à la liberté de réunion, mais qui restent presque toujours pacifiques. Les mœurs sont douces et tolérantes, tant pour les relations extérieures qu'au sein des foyers; on compte beaucoup de cas de divorces, qui sont presque toujours des divorces amiables. On me racontait avant la guerre, que dans une petite ville roumaine de trois ou quatre mille habitants, à la rentrée des vacances judiciaires, quarante-cinq divorces étaient inscrits au rôle. C'est un record. Il est cependant vraisemblable que la proportion déjà si élevée, s'est encore accentuée depuis la guerre.

Ce qui étonnait surtout l'étranger de passage à Bucarest, avant la guerre mondiale, c'était le déploiement de luxe féminin que l'on pouvait remarquer même dans la population ouvrière. Ceci n'est certes pas spécial à Bucarest, mais son atmosphère de tolérance et de franchise ouvre de suite les yeux les moins observateurs. J'ai vu à huit heures du matin des apprenties de quatorze à quinze ans se rendre à leurs ateliers en jupes courtes laissant voir de splendides bas de soie.

Toutes les femmes que l'on rencontre à l'heure de la promenade à la caléa Victoriei (rue de la Victoire) qui est la plus fréquentée, toutes sont élégantes, et mises avec une recherche que l'on ne trouve que dans les grandes capitales.

Ce qui flatte le Français de passage à Bucarest, c'est de constater qu'on y parle partout sa langue. Dans toute la bonne société, on parle français. On le parle entre soi au restaurant, au théâtre, et dans certains restaurants, chez Capsa, à l'hôtel du boulevard, chez Enescu, vous n'entendez souvent des couples de dîneurs parler roumain que pour interpeller le garçon. D'ailleurs, toute la population aisée et instruite parle simultanément le roumain, le français et l'allemand; mais le français est la langue de famille, l'allemand étant surtout la langue commerciale.

Lorsqu'un artiste français connu se trouve de passage à Bucarest, il est généralement l'objet de manifestations enthousiastes qui démontrent mieux qu'on ne saurait le dire l'affinité des deux races. Le poète Jean Richepin, de passage en Roumanie avant la guerre avec Mme Jean Richepin, y reçut une telle hospitalité, que lui-même, dans un discours à l'Athénée roumain, à l'issue d'un banquet donné en son honneur, déclarait ne plus savoir au juste s'il était français ou roumain, alors que les orateurs roumains qui l'avaient précédé affirmaient que si leur cœur était roumain, leur âme était française.

Si vous vous arrêtez à la vitrine des libraires du centre de Bucarest, vous y voyez une bonne moitié de livres français; le roman parisien qui vient de paraître y est en évidence, les marchands de journaux vendent presque tous les journaux français, quotidiens et illustrés; enfin de grands quotidiens roumains sont imprimés en français.

L'influence française ne se constate pas seulement en littérature écrite; que croyez-vous par exemple qu'on joue au grand Théâtre National? Approchez-vous de l'affiche, vous y verrez : tournée Sylvain de la Comédie-Française, tournée Blanche Toutain, ou encore représentation de *l'Œuvre* avec Suzanne Després. Cette dernière plus populaire encore à Bucarest qu'à Paris. Par contre les troupes de théâtre essentiellement roumaines, sont souvent boy-

cottées au Théâtre National, elles font les autres théâtres ou la province.

Pour être tout à fait moderne, le Bucarestois fuit la capitale à l'approche des beaux jours; la société qui préfère la mer, allait avant la guerre à Marnaïa-Constantza, plage à la mode; d'autres préféraient villégiaturer à Sinaïa, admirable site dominant la vallée de Prahova, non loin de Bucarest. La cour royale s'y transporte en été au grand complet, ainsi que le corps diplomatique. Le château royal de Peles, véritable merveille d'art, bâti dans le style de la renaissance allemande, aménagé sous la direction des précédents souverains, se trouve dans la forêt, à un quart d'heure de Sinaïa, jouissant d'une vue admirable sur la vallée de Prahova.

En ces dernières années, Sinaïa s'est considérablement développée et organisée; villas de plaisance luxueuses, hôtels modernes, grands établissements d'hydrothérapie, tout concourt à faire de cet endroit enchanteur le rendez-vous d'été du Tout-Bucarest élégant.

Bucarest comptait, avant la guerre, environ 300 000 habitants, parmi lesquels près de 30 000 Juifs, et des représentants des nombreuses nationalités d'Orient : Grecs, Serbes, Bulgares, Albanais; on y trouvait encore 30 000 Allemands ou Austro-Hongrois, des Russes, des Italiens, des Belges, et tout au plus 1 millier de Français.

Actuellement la population peut être difficilement évaluée, faute de recensement, toutefois le chiffre de 500 000 me paraît très voisin de la réalité. C'est qu'en effet, avant la guerre, Bucarest était la capitale d'un royaume de 7 millions d'habitants, dont le nombre est aujourd'hui plus que doublé.

Dès que les difficultés de transports auront pu être aplanies, il est hors de doute que les matériaux de construction afflueront vers Bucarest, qui manque d'habitations,

mais dont la superficie est considérable. Par suite, dès qu'ils pourront trouver à s'y loger, de nombreux Roumains des provinces annexées viendront se fixer dans la capitale, qui, vraisemblablement dans une dizaine d'années, sera bien près de compter un million d'habitants.

Le quartier commerçant, sur la rive gauche de la Dambovitsa, est surtout le quartier des étrangers, qui détiennent la plus grande partie du commerce de la ville; là on trouve les quartiers russes et juifs, celui des Grecs, ces derniers presque tous épiciers. L'épicerie en Roumanie constitue un luxe spécial; dans le centre des grandes villes, la société y déguste, tout comme chez le pâtissier, spécialement le sandwich de caviar, ce qui n'empêche nullement les pâtissiers ou les confiseurs à la mode d'être assiégés aux heures de promenade, spécialement à Bucarest, cependant que les somptueux équipages défilent vers la Chaussée (avenue analogue à l'avenue du Bois-de-Boulogne, à Paris) après avoir traversé la rue de la Victoire, promenade de prédilection.

Bucarest a de tout temps cherché à englober les localités voisines, ce qui en fait une ville beaucoup trop étendue pour son nombre d'habitants. Ceux-ci n'ont jamais voulu se résoudre, en effet, à habiter en étages; il en résulte que chacun tenant à avoir sa cour et son jardin, Bucarest, avant de devenir une cité moderne, se composait d'une grande quantité de rues sans alignement, peuplées de maisons éparses, sans aucune méthode d'ensemble.

L'édilité a donc rencontré de grandes difficultés pour imposer des idées générales de construction. On m'a affirmé tout dernièrement en haut lieu que les nouveaux règlements sur les autorisations de bâtir allaient être très sévèrement appliqués, et ce sera tant mieux pour l'esthétique de la ville, où de très jolies constructions presque

toujours mal entourées, manquent totalement de perspective.

Comme tous les peuples nouveaux venus à la prospérité, les Roumains ont fait des folies de construction, mais ces beaux palais, ces riches monuments publics pêchent presque tous par l'insuffisance de leurs dégagements, ce qui nuit à leur allure.

Parmi les monuments, je citerai, en prenant comme point de départ la gare du Nord par laquelle on accède à Bucarest lorsqu'on pénètre en Roumanie par la voie ferrée Budapest-Bucarest : l'Ecole des Ponts et Chaussées, construction en briques apparentes avec ornementation en majolique, due à l'architecte Cassien Bernard. Cette école, tout à fait organisée aujourd'hui, forme de bons ingénieurs, alors qu'autrefois les jeunes Roumains venaient pour la plupart étudier à Paris l'art de l'ingénieur à notre Ecole des Ponts et Chaussées; puis l'Eglise Voivozi, restaurée récemment, et qui rappelle de loin Curtea de Arges; je citerai aussi la Cour des comptes, et le Palais des banques agricoles.

Dans la calea Victoriei, la rue principale de Bucarest, l'Athénée roumain, palais destiné aux expositions artistiques permanentes ou temporaires. A signaler à l'intérieur de ce palais des salles de peinture et sculpture où domine la jeune école roumaine, dont le chef fut le peintre Grigoresco, mort en 1904. On y voit de lui deux belles toiles : *Retour de la foire* et *Parmi les vallées* ainsi que la *Tente de tziganes*. De Mirea, élève de Carolus Duran, et l'un des meilleurs peintres roumains, on remarque : *La tête d'Andrea Batori devant Michel le Brave*, grand tableau historique, qui est certainement la meilleure œuvre de ce vigoureux talent.

Parmi les noms étrangers, j'ai relevé ceux de Henner, Cabanel, Benjamin Constant et Carolus Duran.

Voici la place Carol I[er], que borde du côté droit le Palais



BUCAREST. — **La Strada Carol.**

royal avec sa grande cour d'honneur. Je ne dirai rien du Palais, tout à fait quelconque et comme situation, et comme architecture; toutefois le goût éclairé des souverains a su y réunir des objets d'art inestimables, dont le cadre extérieur n'est certainement pas digne.

En face du Palais royal se trouve la fondation Carol, constituée par un don du roi Charles, et qui possède la plus importante bibliothèque de Roumanie, surtout en ce qui concerne les ouvrages étrangers.

Toujours dans la calea Victoriei, je citerai l'église et l'Aphorie Kretzulesco, fondées par les boyards Kretzulesco, une des plus anciennes familles de Roumanie. C'est ensuite la place du Théâtre National où stationnaient les fiacres élégants et caractéristiques conduits par les Muscali dont j'ai déjà parlé. Quant au théâtre lui-même, son aspect n'est pas d'une élégance à signaler, non pas qu'il soit très disgracieux, mais il date de 1845, et à cette époque les Roumains n'avaient pas encore le moyen d'étaler leur munificence; cependant la salle est très réussie comme décoration, et beaucoup plus digne de Bucarest que le monument lui-même; de plus, l'acoustique du Théâtre National passe pour être des meilleurs, et nombre de grands théâtres ou d'Opéras de grandes capitales peuvent le lui envier.

En face du Théâtre National, se trouve la confiserie Riegler un des rendez-vous de la société élégante.

Plus loin, après avoir dépassé les grands boulevards, c'est le Palais des Postes et Télégraphes, imposant bâtiment en briques et pierre qui n'a pas coûté moins de 7 millions. Derrière ce Palais on aperçoit la charmante église Stavropoléos, de style byzantin, restaurée récemment, et qui fait face à la Caisse des dépôts et consignations, superbe édifice d'architecture moderne, richement décoré.

De là, la calea Victoriei descend en pente assez rapide pour se terminer aux quais de la Dambovitsa, en passant

devant le pavillon où a lieu chaque année, le 6 janvier, suivant le rite orthodoxe et en pompe solennelle, la bénédiction des eaux.

En quoi consiste cette coutume : Suivant un pieux usage, d'innombrables croix sont partout jetées dans les eaux des rivières, et les fidèles, malgré le froid, plongent et les ramènent. C'est une coutume douloureuse et inhumaine, car cette fête tombe à l'époque la plus froide de l'année. Il est un dicton populaire qui veut que le jour de la bénédiction des eaux, il gèle à pierre fendre. On expose ainsi beaucoup de gens à contracter des fluxions de poitrine, pneumonies et autres maladies.

Il existe d'ailleurs un grand nombre de croyances populaires, pittoresques se rapportant au baptême des eaux. Dans les campagnes, les paysans affirment que ce jour-là, lorsque la croix a été jetée dans la rivière, l'eau la plus sale, la plus trouble se purifie instantanément et devient claire et limpide comme de l'eau de roche; cet état de pureté dure seulement jusqu'au soir, après quoi l'eau reprend son aspect habituel.

Une autre légende dit que le jour de la bénédiction des eaux tous les poissons de la rivière viennent à la surface; on peut les voir, agitant leurs nageoires au-dessus de l'eau, cependant que les paysans en profitent pour faire des pêches miraculeuses.

A Bucarest, le baptême des eaux revêt un caractère de grande solennité.

Le Métropolitain Primat préside à cette cérémonie en présence de la famille royale et des autorités; à l'issue d'un service religieux, le Métropolitain jette la croix dans l'eau et cinq hommes se précipitent aussitôt pour l'en retirer. Après quoi les troupes de la garnison défilent et la foule se disperse.

Celui qui a réussi à retirer la croix de l'eau reçoit à cette occasion plusieurs centaines de francs de prix donnés en

partie par le Ministre, le Métropolitain et la Municipalité.

Pendant de longues années, un marchand de fruits, populaire à Bucarest, qui siégeait sur le trottoir de la calea Victoriei, ramenait invariablement, chaque hiver du fond des eaux la croix que le Métropolitain jetait dans la Dambovitsa. Floraro, tel était le nom de ce marchand ambulant, avait organisé avec de fidèles acolytes tout un service de repêchage, dans le seul but d'éloigner les intrus et de s'assurer ainsi à lui seul les prix décernés à cette occasion. Hélas, Floraro est mort! Je ne crois pas qu'il ait désigné officiellement un successeur.

Je citerai ensuite, en reprenant la calea Victoriei, à l'angle de la rue Grivitei, et en remontant vers le nord, le ministère des Finances, puis l'hôtel Monteoro, et l'ancienne maison roumaine Cantacuzène, l'hôtel de la Légation d'Allemagne, face au ministère de la Justice, et à l'Académie roumaine.

En général, ce qui frappe le visiteur, c'est le contraste des façades : tous les édifices riches, somptueux même, que l'on rencontre, alternent avec des bicoques qui paraissent stupides, accolées à ces palais; elles enlèvent toute esthétique à cet ensemble qui serait splendide sans elles. Presque partout à Bucarest on ressent la même impression.

De la place Victoriei, où l'on arrive après avoir dépassé le superbe palais Cantacuzène de style Louis XVI, commence la belle promenade appelée « La Chaussée » qui fait l'orgueil des Bucarestois; elle est due au général Kieseleff, gouverneur de la Roumanie au moment de l'occupation russe en 1832. On y voit défiler chaque après-midi de luxueux équipages, des cavaliers élégants, et des milliers de piétons.

Bucarest est traversée du sud au nord par la rivière Dambovitsa, bordée de quais qui s'étendent sur plus de 8 kilomètres.

Une visite aux Halles s'impose pour se rendre compte des divers prix qui constituent à Bucarest comme partout ailleurs actuellement, un des plus importants éléments de la vie chère. On a l'occasion de découvrir, au sud de la halle aux légumes, la colline de la Métropole. Du haut de cette colline, on domine la ville qui apparaît comme noyée dans un décor de verdure d'où émergent de nombreux dômes et clochers scintillants. Le panorama est splendide : c'est que Bucarest, riche en monuments élevés, richement couronnée, et surtout tellement parsemée de clochers de tous styles, s'étale alors aux yeux, débarrassée de ces affreuses bicoques dont j'ai plusieurs fois parlé; on ne voit alors que ce qui a de l'allure, et c'est vraiment magnifique.

Au pied de la colline, au point où se croisent le boulevard Maria et la rue qui conduit à la gare Filaret, resplendit la belle église Saint-Nicolas, en style byzantin, et un peu plus loin, à gauche s'étend le parc Carol Ier où peuvent encore se voir les vestiges de l'Exposition de 1906.

Le centre commercial de la ville se trouve dans la rue Franklin-Bouillon, adjacente à la calea Victoria; cette rue ainsi nommée depuis la guerre, s'appelait autrefois rue Lipscani, à cause du grand trafic que les négociants roumains faisaient jadis avec la ville de Leipzig (en roumain Lipsca). C'est là que sont groupées toutes les banques, parmi lesquelles la Banque Nationale, et la Bank of Roumania limited, autrefois Banque de Roumanie, et la plus ancienne du pays. Le long de cette rue se succèdent les plus grands magasins et les plus luxueux étalages.

Les autres quartiers, et d'ailleurs les plus considérables de la ville de Bucarest, aux rues tranquilles, bordées de vastes cours et de grands jardins cachant des maisons toutes blanches qui semblent vouloir conserver leur caractère de vraie vie roumaine d'antan, offrent plus d'intérêt pour ceux qui cherchent à entendre la voix du passé. C'est la partie de la ville qui ne ressemble pas aux capitales mo-

dernes. On n'y voit que des maisons à un étage, ou hôtels particuliers, entourés de jardins; c'est le Bucarest d'autrefois qui disparaîtra un jour pour faire place aux constructions modernes, emportant tout l'ancien charme de la cité de Boucour.

Les deux points caractéristiques que l'on dégage après une longue promenade à travers Bucarest, sont les suivants : le nombre important d'églises, et celui non moins élevé d'hôpitaux.

Il ne faudrait cependant pas croire qu'on y soit plus religieux ou plus malade qu'ailleurs! Cet aspect spécial est le legs du passé. Tous les titulaires de grosses fortunes laissaient à la postérité une église ou un hôpital. On ne les compte pas en Roumanie les jolies églises, et beaucoup sont des merveilles artistiques uniques.

J'ajoute enfin que Bucarest s'est offert un luxe qu'aucune autre capitale récente ne possède : une ceinture de 200 millions. Tel est le prix fabuleux qu'ont coûté ses fortifications à une époque où l'on ne pouvait prévoir l'ampleur du matériel de guerre moderne.

Vu son énorme superficie (5 000 hectares), sa situation centrale de concentration pratique pour la région industrielle et pétrolifère, Bucarest est appelée à voir la densité de sa population s'accroître rapidement, et dans de grandes proportions.

Le prix de la vie dans la capitale roumaine est actuellement très élevé, mais il correspond évidemment à une époque exceptionnelle, et ne peut pas servir de base d'observation. Avant la guerre, l'existence y était facile, le Roumain y vivait à bon compte, car les denrées étaient d'un prix très peu élevé. Une visite aux trois halles : viande, poissons, légumes, le montrait surabondamment; et si le voyageur payait assez cher dans les grands hôtels, c'est qu'il y payait le luxe de la grande ville; les voitures mêmes, malgré leur splendeur, étaient jusqu'en ces derniers temps

à des prix abordables, meilleur marché que dans la plupart des autres grandes capitales.

Il y a certainement beaucoup à faire encore pour moderniser complètement la ville, mais très sincèrement les Bucarestois peuvent se permettre, sans trop d'orgueil d'appeler leur capitale : le petit Paris.

J'ai dit plus haut que l'élite de la société bucarestoise se rendait en été à Sinaïa, qui d'années en années reçoit de plus en plus de visiteurs. C'est qu'en effet Sinaïa est un des plus beaux sites des Carpathes. Située au pied de la montagne Furnica, sur le plateau qui descend de la vallée de la Prahova, bornée d'un côté par la rivière du Pelesh, et de l'autre par la plaine d'Isvoare, Sinaïa attire et ravit la vue du voyageur.

Le roi Charles, en visitant pour la première fois en 1866 cette localité, fut charmé de la beauté des sites, et décida d'y fixer sa résidence d'été. L'air, le climat, la grandeur majestueuse des montagnes, font de Sinaïa, la ville la plus élevée du royaume, un coin véritablement merveilleux.

Reliée aujourd'hui à la capitale par voie ferrée, éclairée à l'électricité, alimentée d'eau douce, Sinaïa est également sillonnée de routes et sentiers pittoresques.

Après un trajet de 125 kilomètres, quand le voyageur venant de Bucarest arrive en gare de Sinaïa, gravit la côte et parvient au sommet de la montagne, à 1 500 mètres au-dessus du monastère de Sinaïa, qui est lui-même à 850 mètres au-dessus de la mer, il découvre la ville toute parsemée de villas au milieu des montagnes qui l'abritent et c'est un spectacle véritablement enchanteur.

Parmi les excursions les plus faciles autour de Sinaïa, il faut citer surtout celle du « nid », de la reine Marie, sorte de pavillon en bois, suspendu à cinq sapins élevés. Cette petite construction qui était la retraite de prédilection de la reine Marie alors princesse, comprend trois

chambres exiguës, garnies d'œuvres d'art, tapissées de peaux d'ours et de lion.

On prend aussi pour but de promenade le sommet Piscul Canelui; le chemin part du pont en bois sur la Prahova dans l'enceinte de la gare, et continue en serpentant jusqu'au pavillon. Parmi les excursions plus importantes je nommerai le mont Compatul et Stana Mare, la pêcherie Cantacuzène, la cascade Urlatoarea, et les montagnes Caraïman et Omul.

Sinaïa grâce au grand développement des sports d'hiver, devient presque aussi animée en janvier et février que pendant la belle saison; le ski, notamment, commence à faire fureur en Roumanie, et, chaque hiver, de grands concours internationaux ont lieu à Sinaïa.

Enfin, Sinaïa possède, et possédera surtout dans l'avenir, un attrait de plus, le jeu. A cet effet, s'était constituée avant la guerre, la Société des grands établissements de Sinaïa, de Marçay et Cie.

Ce sera la ville d'été, la ville d'hiver, le Monaco de Bucarest : on achèterait donc volontiers des terrains à Sinaïa, si les prix n'étaient déjà plus abordables.

La Roumanie contemporaine est une monarchie constitutionnelle : la première Assemblée constituante (1866) édicta une Constitution qui fut amendée par de nouvelles Constituantes en 1879 et 1884.

La Constitution subit en effet, comme on le verra plus loin, des modifications réglant la situation des étrangers résidant en Roumanie. D'autre part, la question se posait à cette époque de savoir qui succéderait au roi, si celui-ci n'avait pas de fils. La Constitution donnait le trône au frère du roi. Celui-ci y renonçant en faveur de ses fils, le corps législatif déclara héritier présomptif le prince Ferdinand de Hohenzollern, deuxième fils du prince Léopold, frère du roi Charles.

Le prince Ferdinand né en 1865, est monté sur le trône pendant la guerre mondiale, sous le nom de Ferdinand Ier. Il avait épousé en 1893 la princesse Marie d'Edimbourg. De cette union sont nés cinq enfants : les princes Charles et Nicolas, et les princesses Elisabeth, Marie et Hélène.

Ce qui caractérise la Constitution roumaine, c'est le souci d'asseoir la nouvelle dynastie sur des bases solides et, d'autre part, d'accorder les libertés les plus étendues aux habitants du pays. Sur ce dernier point, cependant, on verra plus loin que certaines catégories d'habitants ont été volontairement oubliées par le législateur qui édicta la Constitution, sur le modèle de la Constitution belge de 1831.

Depuis plus de cinquante ans qu'elle est en vigueur, elle n'a été modifiée que deux fois, et très légèrement; une première fois en 1879, après le Congrès de Berlin relativement à la situation des étrangers; la deuxième fois, en 1884, en ce qui concerne la loi électorale.

Les traits caractéristiques de la Constitution sont les suivants :

Le territoire national est déclaré indivisible et inaliénable; les limites ne peuvent en être rectifiées qu'en vertu d'une loi.

La colonisation du pays au moyen de populations de race étrangère est interdite.

Les Roumains jouissent tous des mêmes droits. Les citoyens sont égaux devant la loi et tous sont tenus à participer aux charges de l'Etat. Il ne subsiste plus aucune différence de classe, aucun privilège, aucune exemption de quelque nature qu'elle soit.

La liberté individuelle est garantie : personne ne peut être poursuivi ou arrêté qu'en vertu d'un mandat judiciaire motivé qui doit être communiqué à l'inculpé immédiatement ou au plus tard dans les vingt-quatre heures. L'inviolabilité du domicile est assurée.

La propriété, quelle qu'en soit la nature, est déclarée sacrée et inviolable. Pour les cas d'utilité publique, salubrité, défense nationale, établissement de voies de communications, l'expropriation est admise, à la condition que le propriétaire reçoive une juste indemnité préalable.

La constitution assure la liberté de conscience, ainsi que la libre pratique de tous les cultes qui ne troublent pas l'ordre public. Elle garantit également la liberté de la parole et de la presse à tous les habitants, chacun demeurant responsable de l'abus qu'il pourrait faire de cette liberté.

Le libre échange des idées ne peut être empêché : aucune loi exceptionnelle ne pourra être élaborée à cet égard; la censure ou toute autre mesure préventive contre l'apparition, la vente et la distribution d'une publication quelle qu'elle soit ne pourra être établie.

De même il n'est besoin d'aucune autorisation préalable pour faire paraître une publication de quelque nature qu'elle soit. Aucun journal, aucune publication ne peuvent être suspendus ou interdits. Cependant tout journal doit avoir un gérant responsable, jouissant de tous ses droits civils et politiques.

Les délits de presse (diffamation, etc...) sont jugés par la cour d'assises, sauf cependant les délits contre les souverains du pays ou autres, qui sont jugés par les tribunaux ordinaires. Quoi qu'il en soit, l'arrestation préventive pour délits de presse est formellement interdite.

Tout citoyen roumain peut poursuivre un fonctionnaire public sans autorisation préalable, et le droit d'adresser des pétitions aux autorités ne comporte aucune limite.

Le secret des lettres et télégrammes est garanti. Il est permis, sans aucune restriction, aux citoyens paisibles et non armés de s'assembler dans des salles fermées sans qu'ils aient besoin d'aucune autorisation préalable.

L'instruction primaire est obligatoire et gratuite et toute

espèce d'enseignement est libre, en tant qu'il ne nuit pas aux intérêts de l'État.

Les étrangers, sans distinction de religion, peuvent acquérir les droits civils et politiques en Roumanie. Il appartient au pouvoir législatif seul d'accorder ces droits et la concession ne peut en être faite qu'individuellement. Pour les obtenir, l'étranger doit prouver qu'il a renoncé à sa nationalité et qu'il possède une propriété ou exerce une profession pouvant le rendre utile au pays. A ce propos, remarquons que seuls les Roumains peuvent posséder des propriétés rurales immobilières en Roumanie.

Ces dernières dispositions relatives à la naturalisation visent spécialement les Israélites, comme je l'expliquerai plus loin en parlant de la question juive en Roumanie; elles sont d'ailleurs actuellement abrogées.

Enfin, d'après la Constitution, la personne du roi jouit de l'inviolabilité et les ministres sont responsables devant le pays.

La peine de mort est abolie (sauf pourtant dans le Code pénal militaire) et l'extradition des réfugiés politiques n'est pas accordée.

Le principe de la séparation des pouvoirs est nettement établi. Le pouvoir législatif prime les autres : il est exercé par le souverain et les deux Chambres collectivement. Pour qu'une loi puisse être exécutive, il faut l'accord des deux Chambres et la sanction du roi. Celui-ci possède donc le droit de veto. Il a également celui de proroger les sessions ordinaires du corps législatif ou de convoquer des assemblées extraordinaires, ainsi que le droit de dissoudre l'une ou l'autre des assemblées ou les deux simultanément en ordonnant de nouvelles élections parlementaires.

Le corps législatif se compose de la Chambre des députés, élue pour quatre ans et qui comprend cent quatre-vingt-trois membres; et du Sénat, élu pour huit ans et

comprenant cent vingt membres rééligibles par moitié tous les quatre ans.

Appartiennent de droit au Sénat, le prince héritier à partir de dix-huit ans, avec voix délibérative s'il a vingt-cinq ans accomplis; les deux archevêques, les six évêques et les recteurs des Universités de Bucarest et de Jassy.

Pour être sénateur, il faut être citoyen roumain, âgé de quarante ans et justifier d'un certain revenu.

Pour être député, il suffit d'être citoyen roumain et âgé de vingt-cinq ans révolus.

Sénateurs ou députés recevaient chacun avant la guerre 24 francs par jeton de présence.

Est électeur tout citoyen roumain payant un impôt si faible qu'il soit, et âgé de vingt et un ans; toutefois, pour les élections à la Chambre, il y a trois collèges dans lesquels les citoyens sont classés par rang de fortune, et de même deux collèges pour les élections sénatoriales. (Dispositions abolies, les dernières élections législatives ayant eu lieu au suffrage universel, direct, égal et secret.)

Le pouvoir exécutif appartient entièrement au roi : il est héréditaire en ligne de descendance directe et légitime, de mâle en mâle par ordre de primogéniture et à l'exclusion perpétuelle des femmes et de leurs descendants.

A défaut d'héritier direct, le trône revient de droit au plus âgé des frères du roi ou à ses descendants. Si aucun n'est en vie ou si l'héritier déclare d'avance ne pas accepter le trône, le roi peut alors choisir son successeur dans une famille régnante d'Europe. Au cas où aucune de ces dispositions ne pourrait être prise, le trône est déclaré vacant : les Chambres sont alors réunies pour choisir un roi pris dans une dynastie régnante d'Europe.

Comme seul détenteur du pouvoir exécutif, le roi a le droit de nommer et de révoquer les fonctionnaires d'Etat, y compris les ministres. Tous les rouages administratifs

fonctionnent sous sa surveillance continuelle. Il ne peut cependant créer aucune fonction non prévue par la loi.

Chef de l'armée en temps de paix et en temps de guerre, il confère les grades militaires conformément à la loi d'avancement. Lui seul a, en outre, le droit de conférer des décorations. Mais, pour conclure des traités de commerce avec les Etats étrangers, l'approbation des Chambres est nécessaire.

Il a également le droit de frapper la monnaie d'après une loi spéciale votée par les Chambres.

Le roi confie la direction générale des affaires à un Conseil des ministres nommé par lui dans ce but. Les ministres sont responsables envers le roi et devant les Chambres; en cas de mise en accusation, ils sont jugés par la Haute-Cour de cassation et de justice; ils peuvent être passibles de la détention et le roi ne peut les grâcier, même partiellement, sans l'assentiment de la Chambre qui les a mis en accusation.

La Constitution de 1866 s'est efforcée de séparer autant que possible le pouvoir judiciaire du pouvoir exécutif; cependant, seuls, les membres de la Cour de cassation étaient inamovibles; une loi de 1890 étendit l'inamovibilité aux juges des cours d'appel et aux présidents des tribunaux de première instance. J'ajoute qu'une loi récente a étendu à toute la magistrature roumaine cette garantie d'indépendance.

Au point de vue administratif, la Roumanie, dans ses frontières de 1914 était divisée en trente-deux districts, administrés chacun par un préfet. Le préfet était nommé par le pouvoir central mais était assisté d'un conseil départemental élu par le peuple. Chaque district se divisait à son tour en arrondissements, administrés par un sous-préfet dépendant directement du préfet. Il est probable

que ce mode de hiérarchie administrative sera étendu à l'administration des provinces annexées.

Les communes, urbaines ou rurales, sont administrées par un conseil communal élu par le peuple. Le maire et les adjoints sont pris au sein du conseil, mais l'élection du maire doit être approuvée par décret royal. Enfin le roi a le droit de dissoudre le conseil communal.

La Justice comprend les justices de paix et les tribunaux. Pour juger les crimes, des cours d'assises siègent dans chaque district. La plus haute instance judiciaire est la Haute-Cour de cassation, divisée en chambre civile et chambre criminelle. La législation roumaine est d'ailleurs basée sur le Code Napoléon transformé successivement suivant les besoins locaux.

On a vu précédemment que les ministres sont responsables; ce mécanisme politique réaliserait donc la perfection si les élections étaient bien régulières. Or, en examinant de près ce qui se passait en Roumanie avant la guerre, on apercevait deux grands partis politiques : les conservateurs et les libéraux qui se disputaient tour à tour le pouvoir. Lorsque l'un des deux partis siégeait au gouvernement, ce n'étaient jamais les Chambres qui le renversaient puisqu'elles appartenaient en grande majorité au parti au pouvoir; mais l'opposition guettait l'occasion favorable, et, quand le gouvernement avait commis une faute, elle s'en emparait, organisait des réunions publiques et des échauffourées : c'était alors que le roi intervenait, et le ministère démissionnait.

Ce système avait donc des avantages et des inconvénients. Le parti au pouvoir cherchait à remplir sa mission au mieux des intérêts du pays, pour ne pas donner prise à l'opposition; c'est un avantage commun à tous les systèmes parlementaires, mais ici l'inconvénient est flagrant, car à chaque chute de ministère, le nouveau parti, en prenant

possession des portefeuilles, commençait par installer partout ses créatures en vue des élections, pour s'assurer la majorité dans les Chambres. Je veux bien admettre que ce soit là un mal commun à beaucoup de régimes parlementaires; toutefois, en Roumanie, il se produisait dans le personnel des fonctionnaires un changement trop radical et trop profond à chaque crise ministérielle. « Mais, me faisait observer un spirituel homme d'Etat roumain, comme nous n'avons réellement que deux grands partis politiques, le changement n'était pas si radical que vous le prétendez : somme toute nous n'avions ainsi que deux équipes de fonctionnaires qui se remplaçaient et se reposaient à tour de rôle. »

Malgré cette spirituelle boutade, il n'en reste pas moins vrai que si le gouvernement était maître des élections, le roi était le maître du gouvernement : par suite, malgré l'apparence démocratique de la Constitution, c'était le roi le maître absolu du régime, puisqu'il pouvait maintenir ou renverser les ministères de par sa seule volonté.

Je me souviens d'avoir entendu dire en Roumanie avant 1914, que le souverain avait su s'élever au-dessus des partis. Mais c'était la Constitution qui l'y plaçait. La prudence, l'habileté du roi Charles et de son successeur a fait qu'ils ont gouverné en maîtres, tout en paraissant rester les scrupuleux observateurs de la Constitution. Il est cependant permis de se demander ce qu'il serait arrivé s'ils avaient été des ambitieux, ou seulement des inhabiles. Toute la question constitutionnelle est là.

Mais la guerre a changé tout cela, ici comme d'ailleurs dans bien d'autres pays, et les tendances actuelles imposées par le nouvel état de choses conduisent à la réalisation de modifications profondes qu'il est cependant prématuré d'indiquer avec précision.

La réforme électorale qui vient d'être accomplie a un

caractère largement démocratique, sur la base du suffrage universel, égal, direct et secret, avec représentation proportionnelle. Il est donc vraisemblable que la réforme électorale entraînera *ipso facto* une réforme constitutionnelle importante. Et d'ailleurs les éléments avancés des nouvelles provinces, malgré leur loyalisme, exerceront une influence très nette sur les événements politiques intérieurs, ce que le roi Ferdinand qui fait montre d'un esprit largement ouvert aux idées modernes, tant qu'elles ne lui paraissent pas subversives, accueillera sans contrainte, comme il a su accueillir la réforme agraire ayant pour objet d'abandonner la propriété du sol à ceux qui le cultivent.

La Roumanie nouvelle semble donc s'orienter vers un idéal démocratique nettement affirmé, et constitue dès maintenant un véritable Etat moderne.

Une des premières préoccupations du roi Charles lorsqu'il prit les rênes du pouvoir, fut d'apporter tous ses soins au développement de l'instruction publique. J'ai dit précédemment que son principal objectif avait été de doter la Roumanie d'une civilisation occidentale : le point capital était la diffusion de l'instruction.

Les Roumains comme les peuples balkaniques sous la domination des Turcs, étaient restés dans l'ignorance la plus complète. C'est le propre des monarques absolus de tout faire pour empêcher la diffusion de l'instruction populaire : le paysan qui sait lire, lit le journal. Quand le sultan, pour la honte du siècle passé, faisait ou laissait massacrer des milliers de chrétiens, seule l'élite de la nation pouvait le savoir, le paysan ignorait les pires excès. Dans le même ordre d'idées, les sultans se montraient rebelles à tout progrès, opposés à la création des modes de communication et de transports rapides. C'est seulement grâce à ce maintien prolongé de l'ignorance des peuples, ne pouvant se déplacer ni correspondre rapidement entre

eux, que les sultans ont pu retarder si longtemps la libération des provinces non turques, mais vassales.

En ce qui concerne la Roumanie, il arriva que les jeunes générations, prenaient peu à peu l'habitude, dès que les moyens de locomotion l'eurent permis, de venir étudier dans les Universités de Vienne, Berlin ou Paris; ces jeunes gens de retour dans leur pays, se firent les meilleurs propagateurs de la liberté. Une fois le noyau d'adeptes un peu étendu, aidés par les grandes puissances, ils firent tant et si bien, que la délivrance ne fut plus seulement un rêve.

Quoi qu'il en soit, en Roumanie, à l'avènement du roi Charles, tout était à faire au sujet de l'instruction des masses. Certes déjà le prince Couza, en 1865, avait rendu l'instruction obligatoire pour tous. La Constitution de 1866 précisa la loi de 1865; on construisit des écoles où l'enfant reçut un enseignement gratuit. Mais il fallut lutter contre la routine d'une part, et surtout contre une difficulté commune à tous les peuples agricoles. Le laboureur utilise, surtout dans la belle saison, tous ses enfants pour le travail des champs; d'autre part, à la campagne, la densité plus faible de la population ne permet pas de rapprocher suffisamment les écoles, et l'hiver qui est très rude rend trop pénible pour les enfants le trajet de l'école. Ces raisons empêchent l'administration de se montrer sévère pour l'application des peines édictées par la loi; d'où une tolérance dont le paysan abuse trop.

Il en résulte que, malgré les sacrifices énormes supportés par l'Etat qui assume seul depuis 1896 tous les frais de l'instruction publique (budget annuel plus de 25 millions, dont 6 millions pour l'enseignement primaire dans l'ancien royaume, avec trois mille huit cents écoles populaires), l'instruction n'a pu encore pénétrer dans la masse. Et cependant les efforts des divers gouvernements sont infatigables, ainsi que le dévouement et la volonté du personnel enseignant à tous les degrés. Les écoles sont saines, bien



Le centre de Bucarest.

aérées, bien bâties, plutôt trop bien. J'ajoute toutefois qu'en Roumanie, quoique les résultats soient encore minimes, ils sont sensiblement meilleurs que ceux obtenus à l'heure actuelle par les Etats balkaniques voisins.

L'enseignement secondaire en Roumanie, comme il fallait s'y attendre, a donné plus vite satisfaction au gouvernement; la population scolaire qui fréquente les établissements d'enseignement secondaire augmente chaque année et très rapidement.

L'enseignement supérieur compte deux universités, l'une à Bucarest, l'autre à Jassy.

La première comprend cinq facultés : théologie, droit, lettres, sciences et médecine. La seconde seulement quatre facultés : lettres, sciences, droit et médecine.

Bucarest et Jassy ont en outre chacune une Ecole des beaux-arts et un Conservatoire de musique. Enfin Bucarest possède une Ecole des ponts et chaussées, une Ecole de pharmacie et une Ecole vétérinaire.

Il y a, en outre, à Bucarest et à Jassy des Ecoles d'agriculture et d'arts et métiers, une Ecole forestière dans le district d'Illfow et douze Ecoles de commerce.

La Roumanie, se trouvant à l'avant-garde du progrès et de la civilisation en Orient, je n'ai pas été surpris de relever parmi les noms des étudiants de l'Université de Bucarest, une certaine quantité d'étrangers, tels que Polonais, Serbes, Bulgares, Arméniens, Grecs et même quelques noms russes. C'est un fait digne de remarque et tout à l'honneur de Bucarest qui forme ainsi à l'entrée de l'Orient un véritable foyer de civilisation. C'est un encouragement et une juste récompense de si grands efforts.

L'autre grande préoccupation du roi Charles fut la réorganisation de l'armée; on a vu qu'en 1877, lors de la guerre russo-turque d'où sortit l'indépendance du pays, l'armée roumaine avait joué son premier rôle comme ar-

mée moderne. Le succès de Plevna a certes encouragé le monarque à continuer son œuvre de réorganisation.

En 1866, quand le prince Charles monta sur le trône, l'armée était une vraie milice : les soldats ne possédaient pas chacun un fusil, mais, qui un fusil, qui une lance, et qui un sabre; ils n'avaient pas d'uniformes, mais portaient de vieilles défroques militaires, achetées un peu partout en solde; certains soldats gardaient même leurs vêtements civils, faute d'uniformes pour tous; enfin les munitions manquaient, les officiers fréquentaient les cabarets ou les salons, suivant leurs origines. Bref, l'armée n'existait pas.

Comme le prince Charles s'était immédiatement avisé que l'avenir du pays confié à sa direction ne reposait que sur l'armée, on comprend aisément sa sollicitude spéciale pour sa réorganisation immédiate. Inspiré des idées militaires allemandes, il se mit aussitôt à cette tâche, et en 1877, quand a éclaté le conflit russo-turc, il avait la satisfaction de pouvoir compter sur une armée de cinquante mille hommes, bien équipés, exercés avec discipline au maniement des armes; on sait comment ses efforts furent couronnés de succès. Ce n'était pas assez; après cette guerre, le travail de réorganisation se poursuivit en s'amplifiant, et une loi militaire spéciale, en 1891 consacrait l'organisation plus moderne de l'armée roumaine. Le service militaire fut déclaré obligatoire pour tous : armée active et ses réserves, de vingt et un à trente ans; armée territoriale se composant des hommes au-dessus de trente ans et de ceux qui avant cet âge n'auraient pas été enrôlés dans l'armée active.

Mais cette organisation ne réalisait pas encore l'idéal du roi Carol. C'est seulement en 1908 qu'une loi militaire a consacré définitivement le service obligatoire personnel pour tout Roumain, même en temps de paix, entre vingt et-un et quarante ans. Sous l'empire de cette nouvelle loi, les cadres furent réorganisés, l'armée roumaine, dont l'ef-

fectif en temps de paix avait ainsi pu être doublé de 1877 à 1912, a pu accomplir pendant la guerre européenne les prodiges de valeur et d'endurance que j'ai précédemment décrits.

Par sa situation géographique et politique, la Roumanie était également tenue de posséder une flotte militaire.

La marine militaire roumaine comprenait avant guerre deux divisions :

1° Une division de mer qui comprenait les bâtiments suivants : un croiseur, un brick (école), deux canonnières et quatre torpilleurs;

2° Une division du Danube, qui comptait deux torpilleurs, huit torpilleurs vedettes, un aviso, quatre canonnières, un porte-torpille, quatre moniteurs cuirassés, quatre chaloupes-vedettes, cinq chaloupes de police, trois chaloupes canonnières, et vingt pontons et péniches.

Le service dans la marine était permanent, et d'une durée de cinq années, après lesquelles les hommes passaient directement dans la réserve. Les effectifs étaient d'environ deux mille soldats de bord, et une centaine d'officiers.

Il existait à Constantza une Ecole de marine, ainsi qu'une Ecole d'application de la marine pour les sous-lieutenants de cette arme; la durée des études était de deux ans.

Je donne ici ces chiffres à titre de renseignements rétrospectifs, car la Roumanie nouvelle se doit d'accroître dans de fortes proportions ses effectifs et son matériel, tant pour sa flotte de marine marchande, que pour sa marine militaire.

CHAPITRE VI

Démographie — Religion — Mœurs et Usages

La race roumaine. — Habitations et mœurs villageoises. — Caractères ethnographiques. — Les Roumains de Serbie : les Arroumains. — Les tziganes. — Les religions et la question juive. — Anciennes coutumes roumaines. — La langue et la littérature. — Carmen Sylva.

La population de la Roumanie nouvelle atteint près de 18 millions d'habitants, dont 14 millions de pure race roumaine.

Les Roumains de l'ancien royaume de 1914, peuvent se classer nettement en propriétaires et paysans, classification habituelle à tous les pays agricoles. L'élément industriel et commercial, qui se développera très certainement dans l'avenir ainsi que je l'exposerai dans les chapitres consacrés à l'industrie et au commerce roumains, est encore trop restreint pour prendre une place à part dans la classification.

En effet, la partie de la population qui ne s'adonne pas exclusivement à l'agriculture ne s'est pas encore lancée résolument dans les voies industrielles et commerciales, et comme cela a lieu dans bien d'autres pays, les jeunes gens instruits aspirent surtout, en Roumanie, à devenir fonctionnaires. Aussi le nombre de ceux-ci ne cesse-t-il de s'accroître au détriment de l'industrie. On m'a cité souvent



La Foire annuelle à Bucarest.

à Bucarest, la boutade suivante : le Roumain naît boursier, vit fonctionnaire et meurt pensionnaire! J'ai constaté qu'elle était exacte, et que les bienfaits de l'instruction profitaient dans des proportions vraiment trop élevées aux administrations du royaume; j'ai cependant constaté chez le jeune Roumain, une tendance nouvelle de plus en plus accusée au cours de ces dernières années à s'initier à l'industrie et au commerce; il possède toutes les qualités requises pour l'un et l'autre; je gage qu'il y réussira parfaitement dans un avenir prochain.

Tout le reste de la population s'occupe exclusivement de la terre. Le paysan roumain est agriculteur ou berger; propre, laborieux, et de sens pratique très développé, il se nourrit de peu et ne se départit de sa sobriété que les grands jours de fête.

En ces occasions-là, il endosse ses habits de gala et tous jusqu'au plus humble, rivalisent d'une élégance évidemment simple, mais qui n'est pas sans grandeur; en un mot, il porte beau. Son costume, de couleurs voyantes, forme un ensemble harmonieux; la chemise est toujours apparente entièrement l'été, du col à la ceinture, l'hiver, recouverte d'une veste toute brodée, sans manches. S'il fait très froid, le paysan endosse le *cojoc*, veste taillée dans une toison de brebis ou la *sarica,* grand manteau de laine tombant très bas. La ceinture très large, comme celle des Turcs, sert au paysan à loger tous les menus objets, tels que couteau, pipe, tabac, etc. La chaussure est l'opanque (opinca), qu'on rencontre d'ailleurs chez tous les paysans d'Orient : elle se compose d'une semelle de cuir repliée et recourbée à l'avant en proue, et que le paysan attache au pied, à l'aide de courroies ou simplement de ficelles. Enfin le bonnet (cacuila), toque de laine brute, complète le costume : il est remplacé dans certains districts par un petit chapeau de feutre rond, un peu analogue

à la coiffure des Croates ou même au petit chapeau des paysans bretons.

Le costume féminin présente un coup d'œil beaucoup plus original, tout y est brodé; les habits de fêtes sont souvent même brodés ou incrustés d'or, et les chemises, des merveilles de broderies multicolores, aux tons toujours heureux. Je n'ai jamais vu de broderies plus harmonieuses dans les combinaisons, que les broderies des paysannes roumaines, exécutées par elles-mêmes, et dont certaines pièces demandent souvent des années entières de travail. Certes dans tout l'Orient, les femmes excellent dans l'art de la broderie, mais c'est incontestablement en Roumanie que l'habileté de la brodeuse se joint au goût le plus pur et le plus artistique, même chez d'humbles villageoises.

J'ai eu l'occasion de voir chez Mme la princesse Stirbey, grande protectrice des artistes brodeuses, des spécimens vraiment remarquables.

Au musée ethnographique de Bucarest on peut aussi admirer une collection de broderies unique au monde, entièrement faites par des paysannes roumaines.

Mais aux jours de fêtes, les paysannes sont aussi constellées de bracelets, de colliers de pièces d'or et d'argent, et cet assemblage de vêtements brodés et de bijoux amoncelés est du plus bel effet.

La coiffure varie beaucoup d'un district à l'autre, et parfois même d'un village à l'autre dans le même district; c'est tantôt deux nattes tressées qui pendent dans le dos comme chez les Bulgares, tantôt un simple foulard de couleur, tantôt une sorte de diadème en fer, ou simplement en bois, en cheveux ou étoffes quelconques, le tout recouvert d'un marama, voile toujours de couleur qui pend dans le dos, comme en ont les paysannes serbes.

Enfin, dans la montagne, la femme porte aussi le cha-

peau de feutre rond comme celui des hommes et agrémenté d'ornements divers ou de fleurs des champs.

La vie au village roumain est calme, paisible, comme chez tous les peuples agricoles. On se réunit le soir autour de grands feux, les femmes filent, les hommes chantent ou racontent des légendes ou poèmes populaires. Le dimanche on va à l'église et au cabaret, l'on chante et l'on danse.

Les danses roumaines, surtout la ronde ou *hora* sont très en honneur; ce sont des danses un peu analogues aux danses slaves, mais présentant plus d'entrain et exécutées avec plus d'agilité et moins de langueur.

Les habitations sont très primitives et très rustiques : elles sont en bois ou en terre, suivant que l'on se trouve en montagne ou en plaine. La maison s'élève généralement à l'intérieur d'une cour, entourée d'une palissade faite de branches tressées ou de planches plus ou moins bien ajustées. Les tziganes ou même les paysans parmi les plus miséreux, habitent plus primitivement encore; c'est un trou creusé dans le sol, comme une cave, à laquelle on accède par un couloir recouvert d'un toit en pente fait le plus souvent de branches tressées. Les règlements de police sanitaire interdisent énergiquement ces huttes, vestiges des anciens temps, qui ne servent plus guère qu'aux pêcheurs, et qui d'ailleurs tendent à disparaître complètement grâce à la vigilance de l'administration sanitaire.

Les anciennes demeures de boyards étaient de véritables forteresses, un Etat dans l'Etat; ni la police ni la justice princière n'osaient en franchir le seuil. Au besoin, le boyard pouvait fermer ses portes et vivre des mois entiers avec ses gens sans communication avec l'extérieur.

La maison se composait de deux parties principales :

Une première partie donnait sur le grand escalier, avec chambres seigneuriales ornées de tapis, rideaux brodés et sofas; d'autres chambres plus petites pour le valet de chambre et l'homme chargé de faire le café.

Dans l'autre partie de la maison, se trouvaient les offices donnant sur les escaliers descendant au jardin; cette seconde partie était destinée à la femme du boyard et à ses filles ainsi qu'aux jeunes filles de la maison, couturières, etc.. Les fils du boyard habitaient le sous-sol, ainsi que le prêtre, les chantres, l'intendant, les domestiques de confiance et le sommelier.

Au fond de la cour, écuries et remises pour vingt à trente chevaux et dix à quinze voitures. A l'angle des chambres réservées aux cochers et palefreniers, étaient toute une série de pièces habitées par les ciocoi, hommes de confiance du boyard, qui, lorsque celui-ci était nommé à une haute fonction, entraient à sa suite dans l'administration, pour revenir, dès que le boyard quittait son poste, réintégrer leurs chambres spéciales. Derrière ces logis se trouvaient la boulangerie, le bûcher et le jardin fruitier et potager; plus loin, le quartier tzigane où habitaient sept ou huit familles de tziganes, travaillant comme maréchaux-ferrants, corroyeurs, tailleurs, blanchisseurs, etc. Enfin, pour tout le monde, il y avait une cuisine énorme, avec une cheminée de dimensions fantastiques, pouvant recevoir des arbres entiers tels qu'ils arrivaient de la forêt et où on eût pu cuire un bœuf.

Actuellement, au village, les maisons de type ordinaire sont basses, aérées par de petites fenêtres étroites, avec un intérieur propre cependant, presque luxueux pour des paysans, décelant souvent le goût des couleurs, mais des couleurs éclatantes. On célèbre les jours de cérémonie en grande pompe : fiançailles, baptêmes, mariages ou enterrements, sont toujours prétextes à des manifestations symboliques. Les enterrements surtout donnent lieu à de magnifiques cérémonies, où chaque famille déploie un luxe souvent supérieur à ses ressources.

Les Roumains ont en effet, conservé de leurs ancêtres

Romains, ce goût de la parade, du faste, de la grande pompe, avec le maximum de luxe déployé. Dans les classes aisées, ce trait se manifeste encore davantage; une heure de promenade dans le centre de Bucarest, le prouve surabondamment; le goût de la parure que j'ai déjà signalé chez les paysans, est encore plus développé à la ville; en particulier l'amour inconsidéré des bijoux : on le constate même chez les hommes, auxquels vous pouvez souvent apercevoir des bracelets et tout un étalage de ces joyaux de prix, dont les Américains du Sud aiment tant à se parer.

Toutefois cet amour de la splendeur n'est pas le seul héritage qu'ils tiennent des Romains; comme eux, ils ont l'esprit d'organisation, l'amour des grandes choses, des vastes entreprises; en un mot, ils voient grand. Très intelligents et très actifs, malgré leur apparence indolente qu'ils tiennent des Slaves, surtout en Moldavie et en Bessarabie, ils se distinguent par un goût très sûr, très affiné, qui très certainement doit leur venir des Grecs.

Ethniquement, le Roumain est en effet, très complexe. Son origine latine étant incontestable et d'ailleurs aujourd'hui incontestée, il est à peu près certain qu'à l'époque des premières invasions barbares qui dévastèrent tout sur leur passage, anéantissant les villes romaines, ses ancêtres se sont réfugiés dans leurs montagnes, dans leurs forêts, qu'ils ne quittèrent que lors de l'arrivée des Slaves. En effet, les envahisseurs slaves ne furent pas des conquérants, mais très vraisemblablement des peuples trop à l'étroit chez eux, venus là après tant d'autres, attirés par la fertilité du sol que les hordes barbares n'avaient fait que traverser et que les Roumains avaient quitté pour leurs montagnes. Les Slaves s'étaient donc installés presque sans lutte et quand les anciens possesseurs revinrent, au lieu de combattre, on vécut ensemble. Le Slave a donc exercé au point de vue ethnique, une influence très importante sur

le Roumain; il en est de même pour la langue, ainsi que le prouve nettement la terminologie géographique roumaine. Toutefois, et d'une manière indiscutable, l'influence slave n'a pas touché à l'ossature latine du Roumain.

L'influence ethnique des Turcs est restée nulle : il ne pouvait en être autrement, puisque, en somme, il n'y a jamais eu réellement contact prolongé. Lors de la domination turque, ce sont en effet, comme on l'a vu précédemment, les Phanariotes grecs qui administrèrent les provinces roumaines et qui, dans les dernières années surtout, se sont alliés aux grandes familles du pays. Gens habiles, d'esprit pratique et supérieur, leur influence n'est pas discutable.

Ce n'était d'ailleurs pas là le premier contact de la race roumaine avec les Grecs, les Byzantins avaient jadis exercé sur eux une influence ethnique très considérable.

Au point de vue physique, la race roumaine est belle et saine : le vrai type roumain se rapproche beaucoup de l'Italien, comme aussi du Grec, en y joignant l'attitude indolente et rêveuse du Slave. Je répète à dessein que cette indolence n'est qu'apparente, car le Roumain est actif et fier. Regardez en face un paysan, il paraît dormir; mais votre regard semble le réveiller, il se redresse alors, il vous toise fièrement et franchement, les yeux dans les yeux.

Tels sont, très sommairement exposés, les traits caractéristiques du Roumain.

Je dirai aussi quelques mots des tziganes. Ce sont des étrangers venus on ne sait exactement d'où, probablement des Indes; ce ne sont pas des animaux, car ils parlent, mais on hésite à les appeler des hommes; ils ne participent d'ailleurs presque pas à la vie nationale, bien qu'il s'en trouve près de deux cent mille en Roumanie. Les besognes les plus repoussantes sont leur lot, ils vont à demi

nus pour la plupart, ou vêtus de haillons, la femme en jupes-culottes.

Une certaine catégorie de tziganes témoigne cependant d'un goût assez développé pour la musique et, depuis quelques années, certains d'entre eux, venus dans les villes sont devenus d'assez bons musiciens; ceux-là s'habillent à l'européenne et forment les orchestres de ménétriers, dont quelques-uns sont devenus presque célèbres. Ce sont, il faut le dire, quelques exceptions, la masse des tziganes ressemblant assez à des esclaves à peine libérés, loqueteux et misérables.

La religion d'Etat est celle de l'église orthodoxe grecque, qui, jusqu'en 1864, fut soumise au patriarcat de Constantinople. A cette date, la Roumanie déclara son église indépendante et nationale, après s'être convaincue que le patriarche secondait les vues politiques ambitieuses de la Grèce. La Bulgarie a d'ailleurs suivi cet exemple, de même que les Serbes orthodoxes habitant les provinces turques.

Il n'y a que les Grecs dans les Carpathes et dans les Balkans qui reconnaissent l'autorité ecclésiatique du patriarche de Constantinople; ceci se conçoit d'ailleurs aisément, si l'on songe que tous les fonctionnaires ecclésiastiques du patriarcat sont grecs. En Macédoine, également, ce clergé s'était fait l'agent politique du gouvernement.

L'importance spirituelle du patriarcat a donc beaucoup diminué au fur et à mesure que les provinces turques s'émancipaient politiquement : Serbie, Bulgarie et Roumanie, possèdent leurs églises nationales depuis qu'elles ont acquis leur autonomie politique. De même l'église russe est depuis longtemps autocéphale.

Les Roumains de Macédoine, que l'on nomme Koutzo-Valaques, ou plutôt Arroumains, ont conservé leurs traditions,mais n'avaient pas jusqu'ici réussi à s'affranchir au point de vue religieux. Ils reconnaissaient volontiers l'au-

torité du patriarche de Constantinople, mais voulaient que les offices soient célébrés dans leur langue maternelle, et non en langue grecque, ce que le patriarche leur a toujours refusé jusqu'ici. Le clergé arroumain a donc été terrorisé jusqu'en ces dernières années, et l'ensemble de ces colons roumains qui représente plusieurs centaines de mille frères de race de la grande famille roumaine, a dû subir de multiples vexations.

A l'heure actuelle, les Arroumains n'ont plus à souffrir puisqu'ils se trouvent protégés par les traités qui ont imposé aux gouvernements des régions qu'ils habitent, des règles précises concernant les minorités.

Les colonies roumaines les plus intéressantes en Macédoine, se trouvent actuellement sous le régime serbe, elles sont essaimées notamment dans la région de Kossovo et de Monastir, où elles forment un premier groupement, alors qu'un autre groupe habite plus au nord, entre le Timok et la Morava, dans les limites du royaume serbe d'avant-guerre.

La question des Arroumains sera certainement envisagée d'une manière satisfaisante et durable entre les gouvernements roumain et serbe, sous la protection des traités qui ont établi le statut des minorités.

En Roumanie, au point de vue religieux, aucun fanatisme, le Roumain étant très tolérant; dans toute l'histoire roumaine on ne trouve aucune trace de guerre de religion. Pour le paysan, le vrai Dieu c'est la terre et l'amour du pays, mais surtout et avant tout, la terre.

Lorsqu'en 1864, la Roumanie s'affranchit du patriarche et déclara son église nationale (ceci sous le règne du prince Couza), la confiscation des biens conventuels fut effectuée au profit de l'Etat, ce qui arracha aux moines grecs et russes une grande partie de la propriété foncière qu'ils détenaient. Cette mesure ramenait dans les caisses de l'Etat



Type de maison paysanne

des biens qui lui permirent de faire face aux dépenses énormes qui nécessitait l'émancipation récente de la jeune nation; elle fournit en outre, au prince Couza, le moyen de faire répartir des terres aux paysans, environ 3 millions d'hectares distribués à quatre cent cinquante mille paysans.

Le chef de l'Eglise roumaine est le Métropolitain Primat, qui réside à Bucarest; il est élu par le corps législatif, avec la sanction du roi. En dehors des orthodoxes roumains, dans l'ancien royaume, on doit compter environ 200 000 catholiques roumains ou étrangers, 25 000 protestants tous étrangers, 50 000 mahométans, et enfin 300 000 israélites.

On parle beaucoup en Europe de la question juive en Roumanie. En réalité, c'est surtout dans les grandes villes que se rencontrent les antisémites les plus farouches. La question n'a jamais été purement religieuse; tous les cultes sont libres en Rouamnie; il ne s'agit même pas à proprement parler, d'une question de races, mais plutôt d'une lutte économique. Le Roumain n'attache en effet, aucune importance à la religion du juif, pas plus qu'à sa race, il ne voit qu'une chose : c'est un étranger venu pauvre en Roumanie, et qui, riche aujourd'hui, détient une grande partie des sources économiques du pays.

Le Roumain est avant tout nationaliste, il trouve que chez lui les juifs forment un Etat dans l'Etat, et il se demande comment empêcher l'empiétement chaque jour plus considérable de ce petit Etat sur le grand. Si le juif au lieu de prospérer dans l'Etat roumain, était resté pauvre et miséreux, comme lors de son arrivée dans le pays, on ne songerait pas à la question juive qui est, je le répète, purement économique, et qui est d'ailleurs restée jusqu'ici, sur le terrain pacifique, malgré le ton élevé des polémiques.

Les juifs de Roumanie viennent d'Autriche, ou plus exac-

tement, de la Galicie polonaise; avant la guerre, ils étaient donc Autrichiens, et cependant, quoique leurs coutumes et leurs noms soient autrichiens, le gouvernement impérial leur refusait la qualité de citoyen; c'est pourquoi la Roumanie leur refusait à son tour la qualité de Roumain. Au moment du traité de Berlin, la question fut agitée; on ne peut donner tout à fait tort aux nationalistes roumains qui voulaient d'abord voir clair dans leur pays devenu libre et indépendant, avant de trancher cette question importante. Or, qu'arriva-t-il au début de l'émancipation du jeune royaume? Le pays, après avoir subi des guerres sans fin, n'était pas préparé à un essor économique immédiat, le gouvernement s'occupait de réorganiser l'armée, l'administration, et de créer des chemins de fer.

Pendant ce temps, ces juifs de Galicie, auxquels l'Autriche refusait la qualité d'Autrichiens, se disaient : les Roumains s'organisent, or, ils ne s'entendent pas aux affaires; le commerce, l'industrie, n'est pas encore leur fait, voilà un merveilleux champ d'action pour notre activité et notre habileté commerciale. C'est donc pendant cette période que le juif autrichien émigra en masse en Roumanie, où il fit de bonnes affaires, et détient en grande partie, la haute banque, la finance et le crédit.

Il n'existe donc pas ici de haine du judaïsme, mais plutôt un instinct national du peuple roumain qui voit dans l'élément sémite un danger économique qu'il essayait de conjurer. J'examine maintenant quels sont les efforts du gouvernement et du peuple dans ce but.

Le traité de Berlin, qui reconnaissait l'indépendance de la Roumanie, stipulait comme condition *sine qua non*, que la liberté et la pratique de tous les cultes seraient assurés chez elle à l'avenir, il fallait en passer par là; les plénipotentiaires visaient principalement la question juive. Les diplomates roumains trouvèrent une solution habile de la question : tous les Roumains, et les seuls Roumains, ré-

pondirent-ils à l'exclusion des étrangers, jouiront désormais de tous les droits civils et politiques, quelle que soit leur religion. Légalement, le traité de Berlin était respecté, et, d'autre part, par la suite, les juifs étaient considérés comme des étrangers, ne jouirent pas de leurs droits civils et politiques.

Cependant on revisa la Constitution en 1879 et l'étranger, quelle que soit sa religion, put obtenir la naturalisation; de cette façon, le gouvernement se réservait le droit de pouvoir naturaliser les juifs qui s'étaient montrés de bons citoyens.

Il ne faut pas oublier que si certains juifs tenaient tant à acquérir la qualité de citoyen, c'est que cette même loi de 1879 dit, art. 7, que *seuls* les Roumains ou naturalisés roumains, peuvent acquérir des immeubles ruraux en Roumanie.

C'est ainsi que le législateur roumain s'est prémuni contre ce qu'il appelait l'envahissement des juifs. Mais comme on le voit, tout ceci est relativement pacifique, c'est une lutte d'intérêts qui ont jusqu'ici combattu âprement, mais sans effusion de sang.

Il convient de noter que, venant de Galicie, c'est surtout en Moldavie que résident les juifs où ils paraissent vivre en assez bonne intelligence avec le paysan. Les grands propriétaires de terres, qui sont d'instinct antisémites, afferment pour la plupart leurs propriétés aux juifs, le fait se passe de commentaires.

D'autre part, les Roumains furent aussi effrayés par le nombre croissant des juifs qui venaient s'établir en Roumanie; vite, une loi décréta que, quoique non-citoyens, ils seraient assujettis au service militaire. Comme il n'y avait guère plus de cinq ou six mille juifs ayant obtenu leur naturalisation, tout le reste de la population juive se trouvait ainsi, avant la guerre, dans cette situation spéciale d'habitants non citoyens, mais cependant soumis au ser-

vice militaire. De cette manière, le gouvernement roumain espérait arrêter, ou tout au moins diminuer, dans une très notable proportion, l'immigration juive.

Ainsi apparaissait la question juive, envisagée d'une façon toute impartiale. La question des minorités de race et de religion discutée à la Conférence de la Paix, à l'issue de la guerre européenne, a amené le gouvernement roumain à accepter une solution définitive de la question juive.

Un décret-loi du 22 mai 1919, ratifié par le corps législatif, met un terme à la série des malentendus qui troublaient auparavant les relations entre les juifs et l'Etat. Ceux-ci ont désormais des droits égaux à ceux de tous les Roumains, et participent par conséquent, au suffrage universel.

Beaucoup de coutumes roumaines se sont conservées, mais la plupart cependant sont atténuées, car leur naïveté même qui était toute leur poésie, fait qu'aujourd'hui elles doivent peu à peu disparaître, tout au moins dans les villes. En effet, le fond de toutes ces coutumes repose sur la confiance réciproque, leur célébration actuelle n'est plus possible : elles favorisent trop l'audace des malfaiteurs qui croît avec le progrès.

C'est ainsi que les Juifs fêtent chaque année le Purim. A l'occasion de cette solennité, qui a lieu vers la fin du carnaval chrétien, les juifs vont, masqués, de demeure en demeure, et doivent trouver le couvert mis. L'habitude veut que chaque israélite accorde, le soir de Purim, l'hospitalité la plus large à tout visiteur qui se présente chez lui, sans savoir qui il est. Autrefois l'hôte était tenu de boire et de manger avec tous les convives qui se présentaient pendant toute la nuit du Purim, et c'étaient de folles agapes qui duraient jusqu'à l'aube. On conçoit bien qu'actuellement, la coutume soit impossible à respecter dans son intégrité, car



Un étameur ambulant.

les malfaiteurs en profiteraient pour s'introduire dans toutes les maisons israélites.

Malgré tout, les juifs fêtent toujours le Purim, et chaque année ramène dans les quartiers israélites, une animation inaccoutumée, célébrant cette fête par une série de réjouissances qui varient avec les localités, mais qui toutes concilient la coutume avec les possibilités modernes.

Cette fête du Purim est célébrée à la gloire d'Esther, femme d'Assuérus, en souvenir du triomphe de celle-ci sur le ministre Aman qui, d'après l'histoire ancienne, avait juré d'exterminer complètement la race des juifs.

Parmi les coutumes plus spécialement roumaines et qu'on célèbre encore, du moins dans les villages, je citerai celles de Noël et du jour de l'an.

A la Noël, malgré le froid qui sévit et qui atteint parfois 30° au-dessous de zéro, des groupes d'enfants parcourent les bourgs et les villages, ayant à leur tête un chef qui porte au bout d'une longue perche une étoile d'environ 1 mètre de diamètre. Au centre de l'étoile, on aperçoit une image de dessin primitif, qui représente l'Adoration des Mages, et qui, le soir venu est éclairée par une lanterne.

Les enfants suivent l'étoile portée par leur chef de file en chantant des psaumes et en agitant de nombreuses clochettes. Ils entrent ainsi dans chaque habitation en chantant toujours et en souhaitant la bonne année aux habitants.

La veille du jour de l'an, le soir, une autre coutume veut que les jeunes gens à marier fassent grand tapage et parcourent le village en tirant des pétards ou des coups de fusil. Un instrument spécial que possède chaque villageois imite à s'y méprendre le mugissement du taureau; d'autres agitent des clochettes ou jouent du chalumeau. Enfin, tous récitent avec animation, la légende de la *Petite Char-*

rue, qui glorifie aussi l'empereur Trajan. Puis les jeunes garçons se travestissent en filles et tous dansent la danse villageoise, la *hora* qui termine toujours toutes ces fêtes.

Dans les villes, chaque année voit réapparaître les *Colindarii;* ce sont des groupes de chanteurs improvisés qui vont aussi de maison en maison, en chantant le traditionnel *Mosh Ajun*, ce qui dure environ une semaine. Dans le centre de la ville, on ne célèbre plus beaucoup cette vieille coutume, car trop souvent des malfaiteurs en profitent pour faire main basse sur ce qu'ils peuvent prendre. Dans les faubourgs, au contraire, les jeunes chanteurs reçoivent chaque jour des fruits, des friandises et même de la menue monnaie.

Le carnaval est aussi très en honneur en Roumanie; et dans les grandes villes, les bals masqués et parés, se succèdent sans interruption. On se dépêche pour en profiter le plus possible, car, après les joies du Carnaval, commence le carême de Pâques. Pendant ce temps, les fidèles s'abstiennent de toute nourriture d'origine animale. L'huile même est repoussée comme impure, car autrefois, on l'importait en Roumanie dans des outres en peaux de bêtes; à l'heure actuelle et depuis longtemps, ce mode de transport rudimentaire n'est plus employé, mais la croyance qui en est résultée est restée tenace encore. Le Carême dure sept semaines, et pendant la première et la dernière semaines, l'Eglise interdit toute fête, toute réjouissance publique, les spectacles aussi pendant quelques jours. Mais il est avec l'Eglise roumaine des accommodements et ces interdictions deviennent de moins en moins rigoureuses, ou plutôt, elles sont moins rigoureusement observées.

Je citerai, à l'occasion du Carême, l'apparition d'une friandise populaire l'*alvitsa*, sorte de nougat confectionné avec du sucre et des noisettes. A chaque coin de rue, dans les villes, vous pouvez apercevoir les marchands ambulants

qui débitent ces friandises pour la plus grande joie des enfants et même des grandes personnes.

Le premier jour du grand Carême voyait aussi naguère reparaître des coutumes plus barbares; c'est ainsi que les jeunes gens poursuivaient les chiens à grands coups de bâton, et leur attachaient à la queue des casseroles et autres objets de ce genre. C'est la *darea in tàrbacà;* je m'empresse de dire que les autorités empêchent actuellement cette vieille coutume, que je cite pour mémoire ainsi que le jeu des *crei* qui se produisait aussi autrefois le premier jour du Carême et qui consistait pour les jeunes gens à se déguiser de la manière la plus incohérente, à se rendre dans les rues, armés de gourdins et à rosser les passants pour leur prendre leur bourse.

Comme on le voit, toutes ces coutumes ont plus ou moins disparu; seules, les plus naïves ont pu subsister, car elles ne choquent pas les sens modernes, et rappellent agréablement le passé. Quant aux coutumes plus barbares elles sont désuètes et les autorités font tout pour les détruire à jamais.

Qui ne s'est promené dans la campagne roumaine ne peut se douter de l'accueil que font les villageois aux étrangers; tout d'abord, ils ne pensent pas que vous n'êtes pas Roumain, vous portez un costume de ville, donc vous êtes citadin, ce n'est qu'en causant avec vous, qu'ils s'aperçoivent qu'ils n'ont pas affaire à quelqu'un de leur race; mais si vous parlez tant soit peu la langue, ils n'y pensent plus et vous traitent en compatriote. Le paysan est communicatif, peu timide, et même fier s'il est noble, car il y a des nobles dans la campagne roumaine : on les appelle *moshéni,* ce sont les rares paysans qui ont réussi à échapper au servage et que les boyards n'ont jamais pu complètement réduire.

Lorsque vous suivez une route en voiture, il est assez

difficile de conduire, car vous croisez des théories interminables de chariots traînés par des bœufs, je pourrais même dire conduits par des bœufs, car ce sont eux qui vont où ils veulent, s'arrêtent pour se reposer et repartent, cependant que les paysans, couchés dans les chariots parmi le fourrage, le bois ou les pierres qu'ils transportent, dorment confiants sous le soleil de plomb l'après-midi, ou bien dans la nuit noire.

Si l'attelage du premier chariot s'arrête brusquement, tous les autres s'arrêtent aussitôt; ils repartent quand le premier repart. Où vont-ils? A la ville prochaine, où ils arriveront quand ils arriveront; le paysan s'en soucie peu.

Il en résulte pour votre voiture, surtout s'il fait nuit, des chances très réelles de verser dans une ornière; il faut beaucoup de prudence. Pendant le jour, il est certainement plus facile de conduire; mais ne songez jamais à faire de la vitesse, surtout ne pensez pas à circuler en automobile. L'été, sur les champs qui bordent la route, vous surprenez de la gaieté sur tous ces visages de travailleurs qui suent et peinent sous ce terrible soleil; les filles solides, qui travaillent dans les labours, sont joyeuses; la mine éveillée, forte en couleur, elles rient à votre passage; je me souviens d'une bande de jeunes villageoises qui rentraient au logis à la tombée de la nuit, portant des paniers de cerises : en m'apercevant, acompagné de deux jeunes gens de la ville, l'un avocat, l'autre futur docteur, elles nous accueillirent en nous lançant des poignées de cerises au visage, comme les demoiselles de la ville l'auraient fait avec des confettis, cependant que leurs rires fusaient et qu'elles s'enfuyaient à toutes jambes.

Le retour des champs est toujours particulièrement gai malgré la fatigue, tous chantent des chœurs, tout le long de la route ou des raccourcis qui les ramènent à la maison. Le dimanche, quand il fait beau, les chemins paraissent moins encombrés qu'on ne le croirait, car on reste

volontiers au village à moins qu'il n'y ait fête dans une localité voisine; c'est alors que l'on jouit d'un joli coup d'œil, car les rues s'animent d'un bariolage de couleurs chatoyantes et l'on danse avec un entrain tel, qu'il semble que cette jeunesse solide et saine ne puisse se fatiguer.

Voici maintenant la note triste : j'ai déjà dit de quel luxe on entoure les cérémonies roumaines, même au village; mais il faut voir des funérailles pour se rendre un compte exact du faste et de la pompe déployés en cette occasion. Ce qui choque le plus l'Occidental, c'est d'apercevoir le visage du mort, c'est cependant une coutume générale dans tout l'Orient. Dans les rues ou sur les routes, on accompagne le défunt à l'église où au cimetière en chantant des litanies religieuses impressionnantes.

Mais le charme de la plaine, comme celui de la montagne, c'est le costume, c'est le triomphe du chatoiement des étoffes sous les rayons du soleil, l'opposition de la note dominante rouge au vert de la nature, et l'on se prend à regretter les jolis costumes de nos anciennes provinces françaises. Ce pittoresque, la civilisation nous l'a fait perdre, car nous possédions cette beauté villageoise, cette réjouissance des yeux, que nous avons sacrifiée au progrès, chère rançon que la Roumanie payera à son tour, trop tôt au gré des poètes et des artistes qui voient avec effroi la machine au village. Rassurons-nous pourtant, nous y verrons longtemps encore les jolis costumes et les beaux contrastes de couleurs : le Roumain est artiste, il les disputera chèrement au progrès, qui dévore les coutumes les plus anciennes et les plus vivaces.

Le roumain est la langue romane, d'origine incontestablement latine, malgré la présence dans le vocabulaire de mots slaves, turcs et grecs qui s'explique par le contact prolongé des Roumains avec les nations voisines. L'esprit populaire roumain, toujours affiné par sa tendance vers la

civilisation française, et aussi par l'influence des Roumains transylvains élevés à Rome, a conservé au milieu de toutes les vicissitudes politiques, un cachet latin qui le caractérise. La tradition orale s'est perpétuée à travers les siècles en langue essentiellement romane et les vieux proverbes latins ont tous leur analogue en roumain pittoresque.

Comme dans tous les pays, le premier mouvement de littérature écrite, fut la littérature sacrée; les premiers textes roumains ont donc tous un caractère religieux : ils se présentent en caractères cyrilliques, puisque c'était l'époque du slavon officiel.

Parmi les représentants de la littérature roumaine moderne, je citerai Nicolas Balcesco, mort il y a un demi-siècle, un des grands historiens roumains; Jean Ghika, mort en 1897, un des meilleurs prosateurs de ce pays; Alex Odobesco, Alexandre Xénopol, gloires de la littérature; Demètre et Sturdza; Théodore Vacaresco, etc., parmi les historiens. Pour le roman et le théâtre, je citerai Jean Héliade Radulesco et Georges Asaky dont Jassy possède une fort belle statue; Uréchia et enfin Jean Caragiale, surnommé le Labiche roumain, dont les pièces font toujours fureur.

Pour la poésie, le premier vrai poète roumain est Jean Vacaresco; le grand poète transylvain, André Muresiano, doit sa célébrité à son ode au peuple roumain : « Réveille-toi, Roumain, de ton sommeil de mort! » Cette poésie exerça une grande influence sur le développement du pays; mise en musique, elle joua le rôle d'une véritable Marseillaise roumaine.

Le plus grand poète valaque fut Grégoire Alexandresco; du côté moldave, ils sont plus nombreux, je citerai particulièrement Basile Alexandri qui eut une véritable inspiration et Michel Eminesco, aussi célèbre comme poète que comme prosateur.

Je ne puis parler de littérature roumaine sans mention-

ner la reine Élisabeth, bien connue en Occident sous le nom gracieux de Carmen Sylva.

Protectrice des lettres et des arts, elle a traduit presque toutes les grandes œuvres littéraires roumaines en allemand, et ses poésies, ses contes, ont été traduits en plusieurs langues. Carmen Sylva a également abordé le théâtre, et son drame *Manuel, le maçon*, a connu le succès. Mais elle a surtout bien compris l'âme roumaine qu'elle évoque d'une manière saisissante dans ses contes et légendes populaires qui exaltent la fierté indomptable du guerrier roumain.

Je ne prétends pas que la littérature roumaine soit appelée à évoluer dans le sens social si particulier à la prose et à la poésie russes. Elle perdra cependant son allure rigide et guerrière, qui a eu jusqu'ici pour principal but d'exalter le sentiment national en vue de la conquête de l'indépendance.

Les Roumains de la Roumanie nouvelle voudront trouver dans la littérature moderne une véritable source de distractions intellectuelles qui ne sont pas incompatibles avec certains principes de la littérature d'avant-guerre, tels que le respect de la foi jurée et le sentiment inébranlable de l'honneur national.

CHAPITRE VII

Les Finances roumaines

Système monétaire. — État des finances roumaines avant la guerre européenne. — La dette publique et le crédit. — Les banques. — Le budget. — Les monopoles. — Visites aux manufactures de l'Etat. — Les salines de Roumanie. — Slanic, mine de sel et station balnéaire. — Domaines de l'Etat. — Quelques détails sur les impôts directs et indirects. — Le programme financier actuel du gouvernement roumain.

Pour mieux faire comprendre la capacité financière de la Roumanie, il me paraît indispensable de présenter tout d'abord au lecteur une étude détaillée de l'état des finances roumaines avant la guerre européenne.

C'est en appréciant les résultats d'une politique financière habile, poursuivie pendant près d'un demi siècle de paix, qu'il sera possible de se rendre mieux compte de ce que peuvent faire demain les Roumains pour rétablir leur équilibre budgétaire, et stabiliser leur change.

J'indiquerai à la fin de cette étude des finances roumaines le programme de réformes financières que le gouvernement roumain paraît vouloir suivre désormais pour faire face aux difficultés nées de la guerre, aggravées encore par les conditions désavantageuses du traité de paix, et l'apathie incompréhensible des Alliés à l'égard de la Roumanie.

La Roumanie a adopté toutes les prescriptions de la Con-

vention d'union latine. En 1861, le bimétallisme fut introduit : l'unité monétaire est le franc ou lei qui vaut 100 centimes ou bani. En 1878 on adopta au Congrès de Berlin le monométallisme or, et enfin 1894 dota le pays de l'étalon d'or. On frappe des pièces d'argent de 5 francs, de 2 francs, 1 franc, et 50 centimes, suivant les prescriptions de rigueur de la Convention d'Union latine, mais il fut décidé que les impôts et les droits de douane seraient payés en or. Toutefois, il fut peu frappé de pièces d'or, ce qui explique qu'on employait couramment en Roumanie avant la guerre la pièce de 20 francs française qui dominait les impériaux russes, la lire turque, et la pièce de 20 marks qui toutes avaient cours officiellement.

Des billets de 20, 100, 1 000 lei ont été émis, mais la Banque nationale était en mesure de les payer en or à présentation.

Actuellement (et jusqu'à l'établissement d'une unité monétaire), il circule en Roumanie quatre sortes de monnaie-papier.

1° La monnaie de papier de la Banque Nationale d'émission de la Roumanie;

2° La monnaie de papier de la Banque générale, émise pendant l'occupation par les Allemands;

3° La monnaie de papier en couronnes de la Banque austro-hongroise;

4° Les roubles-papier.

Au début des hostilités, les finances roumaines se trouvaient donc dans le meilleur état possible pour un pays dont la stabilité succédait à tant de secousses. La grande solidité de la Roumanie n'était d'ailleurs que le reflet de sa fortune publique. Grâce au progrès de la production agricole, les capitaux s'étaient amassés, abondants. Comme, d'autre part, à l'encontre des vieux peuples d'Occident,

dont le budget de la guerre grève les ressources, la Roumanie n'avait pas à liquider les erreurs du passé, ni à faire de coûteux essais de régimes économiques; l'état de ses finances s'en ressentait, et se trouvait florissant malgré quelques crises passagères impossibles à éviter, et qui étaient le plus souvent les conséquences de mauvaises récoltes, calamités auxquelles un peuple agricole ne peut échapper.

La Roumanie donnait l'impression d'un industriel qui s'établirait avec un fort capital (en l'espèce l'incomparable fertilité de son sous-sol), lui permettant de se payer un outillage moderne. Si le chef d'industrie est intelligent et sérieux, s'il sait recruter de bons ouvriers, acquérir à bon compte la matière première, son entreprise doit nécessairement prospérer.

Ainsi en était-il de la Roumanie : son patron, le roi Charles, avait su grouper des hommes d'élite pour diriger son entreprise : elle prospérait, le budget se soldait presque toujours par des bénéfices, malgré les amortissements du passé, et les dépenses considérables nécessitées par la transformation d'une nation, aussi rapide que l'a été celle de la Roumanie.

On objectera que la dette publique dépassait le milliard, mais les chemins de fer de l'Etat et les domaines, qui en étaient la contre-valeur, s'estimaient à près de 2 milliards, et il suffisait de considérer les fluctuations du Crédit national pour apprécier l'état des finances. En effet, en 1865, la Roumanie empruntait à 9 p. 100; l'élection du prince Charles en 1866, amenait le crédit à 8 p. 100; quarante-cinq ans plus tard, les emprunts roumains trouvaient preneurs à 4 p. 100. Il est à remarquer en effet, pour expliquer le montant si élevé de la dette publique, que les emprunts successifs n'ont pas été exclusivement employés à la réorganisation de l'armée (qui a coûté depuis l'avènement du prince jusqu'en 1914, environ un demi-milliard), mais

aussi à racheter les chemins de fer, à créer de nouvelles voies ferrées, à organiser les ponts et chaussées, et à encourager l'industrie.

C'est ainsi qu'en 1864 le premier emprunt, s'élevant à 22 millions, fut consacré à la ligne Bucarest-Giurgiu qui relie la Roumanie à la Bulgarie. Plus tard, en 1880, l'emprunt fut affecté au rachat des chemins de fer. Je passe sous silence toutes les émissions partielles de bons du Trésor, correspondantes à diverses crises agricoles. En 1899 fut conclu un emprunt de 175 millions moyennant une émission de bons du Trésor, l'opération fut un peu difficile, mais en l'effectuant, le crédit était revenu, et les affaires reprirent leur cours normal.

En résumé, la Roumanie voyait son crédit s'affirmer et s'accroître pour plusieurs raisons. Tout d'abord, ses payements étaient ponctuels, sans tentatives de retards dans l'amortissement de la dette. De plus, la contre-valeur de la dette publique était certaine et s'estimait double. D'autre part, l'intensité agricole de la Roumanie était loin d'avoir atteint son maximum, enfin le développement considérable de l'industrie du pétrole faisait concevoir les plus avantageux résultats dans un avenir relativement peu éloigné.

Ces différentes considérations, et principalement les deux dernières, expliquaient surabondamment la faveur dont commençait à jouir le crédit national. J'ajoute que, depuis longtemps déjà, le commerce intérieur roumain se réglait en or, les céréales étaient vendues en or à l'étranger : la Roumanie pouvait donc emprunter en or et en payer les intérêts.

Indépendamment des sociétés d'assurances et des caisses d'épargne, on compte en Roumanie de nombreuses institutions de crédit :

La Banque nationale, au capital-action de 30 millions;

La Banque de Roumanie, au capital-action de 25 millions;

La Banque agricole, le Crédit agricole, la Banque d'escompte, la Banque générale de Roumanie, le Crédit foncier rural, le Crédit urbain de Bucarest, le Crédit urbain de Jassy, la Caisse des dépôts et consignations, la Banque des prêts hypothécaires, les Banques populaires, fondées en 1902. Enfin, en 1908, s'est formée une nouvelle banque sous le nom de Banque commerciale roumaine, au capital de 10 millions, avec le concours de notables banquiers et industriels de Roumanie; cette Banque a repris, paraît-il, la suite des affaires du Crédit belgo-roumain.

De plus, un grand nombre de banques privées plus ou moins importantes se sont fondées peu de temps avant la guerre, et contribuaient puissamment au développement industriel et commercial. Les fonds d'Etat avaient une bonne tenue dans les différentes Bourses de l'Occident, telles que Berlin et Bruxelles notamment, car la Belgique possédait pour plus de 100 millions de valeurs roumaines. A Paris les 4 p. 100 roumains, 1890 et 1898 étaient considérés comme valeurs de tout repos.

La fortune nationale d'avant-guerre était évaluée à 19 milliards, le budget de la Roumanie dépassait 500 millions de francs, dont un tiers environ consacré à l'amortissement de la dette. Les recettess se composaient surtout d'impôts indirects rendant 60 p. 100 des recettes totales, alors qu'en France les impôts indirects donnent environ 35 p. 100. Ces impôts indirects, comme déjà d'ailleurs dans la Roumanie ancienne, pesaient très lourdement, surtout sur la classe populaire, aussi plusieurs années avant la guerre existait-il un fort courant d'opinion tendant à obtenir une répartition plus équitable des charges, de manière à frapper davantage la fortune acquise.

D'ailleurs, actuellement, la réforme financière projetée dont j'exposerai plus loin les principales grandes lignes,

est inspirée des mêmes tendances, et prévoit même une revision des fortunes réalisées par suite de la guerre.

Parmi les impôts indirects, je citerai tout spécialement l'impôt sur la bière qui était fantastique, 30 centimes par litre. C'est ainsi qu'une grande fabrique de bière de Bucarest (la brasserie Marinesco-Bragadiro), payait avant la guerre près de 3 millions d'impôts.

L'Etat trouvait aussi des ressources importantes dans l'exploitation des monopoles. Ceux-ci produisaient environ 25 p. 100 des revenus publics. Le plus important est le monopole du tabac qui fut introduit en 1872, et affermé jusqu'en 1879 aux Anglais. Depuis, la Roumanie exploite elle-même ce monopole qui figure au budget pour plus de 40 millions, et possède actuellement deux manufactures, l'une à Bucarest, l'autre à Jassy.

J'eus l'occasion avant la guerre de visiter celle de Bucarest qui est installée et outillée d'une façon toute moderne. Le directeur de la manufacture m'en fit les honneurs avec le charme exquis qui caractérise les Roumains des classes élevées. Sans entrer ici dans le détail de la fabrication, qu'il me suffise de dire que l'importante installation de Bucarest jouit de tous les perfectionnements modernes, et que l'outillage y est parfaitement aménagé. On manufacture par jour 15 000 kilos de tabac appartenant aux différentes qualités de tabac roumain et de tabac turc. Les machines-outils que j'y ai vu fonctionner viennent de France, d'Allemagne, d'Autriche et de Russie. Le papier à cigarettes vient de France et d'Allemagne, surtout de France, car un contrat lie la Roumanie avec la maison Abadie (papier Job).

Le personnel se compose d'environ douze cents femmes, et de trois cents hommes; à titre indicatif, les salaires étaient avant la guerre de 3 fr. 20 pour les trieuses, et environ 5 francs pour les autres. Tous les prix sont nota-

ment augmentés à l'heure actuelle, et sont soumis à de continuelles variations.

La sollicitude de l'Etat-patron mérite d'être signalée.

En hiver, les ateliers sont chauffés par chauffage central; les locaux sont vastes et aérés; tout le jour il est fourni au personnel de l'eau bouillie. Le médecin de la manufacture vient chaque jour et tous les ouvriers et ouvrières peuvent également le faire appeler gratuitement à domicile; les médicaments sont gratuits et, après cinq ans de service, le personnel touche demi-salaire pendant la maladie.

Des salles spéciales, spacieuses et pratiques, servent de réfectoires pour le personnel qui y reçoit un très bon déjeuner moyennant un prix très modique (6 francs par mois, avant la guerre); le personnel spécial des gardes, mécaniciens, etc... est évidemment nourri le soir. Enfin, détail charmant, dans l'enceinte même de la manufacture a été aménagée une pouponnière où moyennant 10 centimes par jour, l'Administration se charge de veiller sur les bambins des ouvrières, qui ont ainsi leurs enfants à quelques mètres d'elles, sous la surveillance de femmes dévouées et expérimentées; le poupon grandit-il, il est gardé également là et reçoit ses premières notions d'instruction; on le dorlote et on l'instruit. Je visitai cette crèche modèle et mon arrivée fut saluée par une ronde enfantine, chantée sous la direction d'une aimable surveillante qui témoignait vraiment de la plus maternelle sollicitude pour tous ces marmots. Bien entendu chaque jour aussi le médecin visite la crèche qui comprend également une installation très soignée pour le bain des enfants.

Mais les petits ne sont pas seuls à recevoir ces bienfaits de l'hygiène; mettant à profit le château d'eau qui domine la manufacture, l'Administration a fait installer sous le fond de ce réservoir situé à 24 mètres au-dessus du sol, des salles de bains et de douches réservées aux ouvriers et

ouvrières qui, une fois par semaine et chacun à tour de rôle, peuvent venir prendre leur bain et leur douche.

Enfin un autre bâtiment abrite un magasin coopératif où les ouvriers peuvent s'approvisionner à très bon compte de tout ce qui est nécessaire à la vie.

Comme je quittais l'aimable directeur en le remerciant de son si cordial accueil, il me pria de visiter aussi ses bureaux et, là, me fit l'agréable surprise de m'offrir un choix de boîtes de cigarettes de luxe, exquise attention, d'autant plus appréciable que les cigarettes roumaines sont excellentes.

Lorsque je confiai cette impression à M. Eugène Stéfanesco, directeur du personnel au Ministère, qui m'avait accompagné dans cette visite, il me fit remarquer que c'était là une habitude roumaine de politesse envers les visiteurs étrangers. J'ai en effet toujours reçu à chaque visite ultérieure dans des usines ou manufactures des échantillons de la fabrication, fort aimablement offerts. Je dois à la vérité d'ajouter ici que je n'ai pas visité la Monnaie, j'eusse été trop confus de recevoir en sortant le cadeau d'usage.

A la fabrique d'allumettes, autre monopole d'Etat, je fus accueilli avec la même bonne grâce par le directeur; là aussi, il me fut donné d'apprécier une usine très bien aménagée et ordonnée. L'outillage des plus récents systèmes voisine cependant avec le vieux système d'immersion à la main; c'est que, me dit le directeur, l'Administration ne veut, à cause de la question ouvrière, renouveler le matériel que petit à petit. La fabrique occupe cinq cents ouvriers et usine environ trente millions d'allumettes par jour; le bois provient du pays : il s'en consomme environ soixante wagons par mois, tant pour les allumettes elles-mêmes que pour les boîtes; les déchets de bois sont transformés en gaz pauvre utilisé pour la force motrice.

Le monopole du sel rapporte actuellement au budget de 7 à 8 millions.

Le sel a été longtemps un monopole des princes régnants. C'est seulement depuis 1831 que les revenus des salines passèrent à l'Etat qui en afferma l'extraction. Mais ce n'est qu'en 1862 que celui-ci en a commencé l'exploitation en régie.

Anciennement, elle s'effectuait sous forme de cloches, c'est-à-dire que le puits d'extraction s'élargissait en descendant, à partir d'une certaine profondeur en forme conique jusqu'à ce que le diamètre de la base du cône fût de 50 à 60 mètres. Ce diamètre obtenu, on taillait les parois verticales. Certaines de ces cloches ont atteint plus de 180 mètres de hauteur. Depuis 1846 on exploite par galeries. La section d'une galerie montre en haut un toit incliné de 30 à 45° et dont la base est de 50 mètres. Des parois verticales d'une hauteur variable suivant les besoins se poursuivent vers le bas. La longueur variable des galeries est en général de 209 mètres. Entre quatre galeries qui s'entrecoupent à angle droit, se trouve un pillier de support. On laisse généralement une couche de sel d'environ 50 mètres comme toit protecteur de l'exploitation.

La taille du sel se fait en gradins au moyen de pics à manche de bois flexible. Plusieurs ouvriers sapent en mesure un gradin, en séparent des blocs rectangulaires de 30 centimètres à 1 mètre de hauteur ayant 1 mètre de largeur et environ 3 à 4 mètres de longueur. Des gaz hydrocarbures se trouvent dans le sel de tous les gisements; leur formation est liée à la présence de matières organiques dans les solutions fortement salines. L'abondance en gaz diffère d'un gisement à l'autre et dans le même gisement d'un point à l'autre. On a parfois rencontré de véritables poches à grisou dont l'explosion a produit des accidents de personnes.

L'exploitation du sel en Roumanie se fait dans trois



Le centre de Bucarest. — **Caisse d'épargne — Hôtel de France — Hôtel des Postes.**

mines, à Slanic, dans le district de Prahova, à Ocnele Mari en Olténie et à Targu Ocna en Moldavie. On vend le sel en blocs, moulu ou dénaturé pour l'industrie ou le bétail. Le prix dans le pays du sel en blocs était, en 1914, de 90 francs la tonne, et du sel moulu, 100 francs. Ce sel est exporté dans les pays voisins où l'on n'exploite pas le sel, comme la Bulgarie et la Serbie, puis en Russie et dans les colonies françaises où il est exporté taillé en briquettes. L'exportation totale atteint presque 50 millions de kilos.

J'ai eu l'occasion de visiter la mine de Slanic, guidé par M. Alexandresco, ingénieur de l'Etat. Slanic est actuellement la mine la plus importante des exploitations roumaines, grâce à la présence d'un beau sel cristallin blanc ou incolore, et dont la production est réservée pour l'exportation. C'est d'ailleurs celle que l'on fait le plus volontiers visiter aux étrangers, car elle emploie des ouvriers libres, alors que les deux autres salines emploient presque exclusivement des forçats. On travaille à Slanic dans trois galeries d'exploitation, entièrement éclairées à la lumière électrique, dont la hauteur atteint environ 60 mètres et dont le toit est à 100 mètres au-dessous du sol. Le gaz hydrocarbure dominant ici dans le sel blanc crépitant est le méthane. L'extraction se fait par un ascenseur et des wagonnets qui, remontés à la surface, descendent par un plan incliné jusqu'aux magasins d'où le sel est chargé en wagons.

Il y a une dizaine d'années, quand vint à Bucarest la croisière de la *Revue des sciences* de Paris, l'administration fit aménager un train spécial pour les cent cinquante Français qui la composaient, en vue de la visite collective de la mine de Slanic; un banquet de cent cinquante couverts leur fut offert dans la mine avec la cordialité réellement exquise des Roumains envers tous les Français.

Slanic, très fréquentée comme station balnéaire, est une petite ville ou plutôt un grand bourg qui s'étend sur plus

de 3 kilomètres dans la vallée étroite du ruisseau de Slanic. On emploie pour les bains les étangs salés qui se sont formés dans les entonnoirs résultant de l'inondation d'anciennes exploitations; on utilise aussi des sources salées ferrugineuses. Mais il ne faut pas confondre Slanic (district de Prahova) et Slanic (district de Bacau).

Slanic (Bacau) est surtout une station d'eaux minérales. Admirablement située dans une étroite vallée, tout près de l'ancienne frontière de Transylvanie, entourée de tous côtés de montagnes élevées, couvertes de vastes forêts de sapins, Slanic (Bacau) qui se trouve à plus de 500 mètres au-dessus du niveau de la mer Noire est en même temps une station climatérique de tout premier ordre. La source la plus fréquentée contient des eaux alcalines bicarbonatées sodiques, employées avec beaucoup de succès contre les affections du tube digestif. Cette eau se trouve dans le commerce. Slanic (Bacau) possède aussi des eaux ferrugineuses excellentes contre l'anémie.

Bref lorsqu'on parle de Slanic, station balnéaire, c'est de Slanic (Bacau) qu'il s'agit. On dit plus communément Slanic en Moldavie. Quoique Slanic (Prahova) soit aussi une petite station balnéaire, elle est surtout connue par son exploitation de sel. En résumé, disons Slanic-salines pour la Slanic de Prahova et Slanic-station balnéaire pour la Slanic de Moldavie.

Enfin les domaines de l'Etat constituent une des six grandes sources de recettes du budget.

Sous le règne du roi Charles, on a vendu 800 000 hectares aux paysans, ce qui valut plus de cent millions au Trésor. Le reste produit environ 20 millions de revenus.

Le domaine forestier de l'Etat est de 1 million d'hectares dont 600 000 exploités.

Les impôts directs rapportaient en Roumanie moitié moins que les impôts indirects; ils se composaient des

impôts sur les terrains bâtis et non bâtis, les péages, les licences et les patentes.

Sont temporairement exonérés de l'impôt :

1° Les terrains artificiellement desséchés (pendant dix ans);

2° Les jardins nouvellement plantés (pendant cinq ans);

3° Les constructions nouvelles (pendant trois ans).

Enfin, le revenu des douanes qui complète cette revue des ressources du budget roumain varie suivant les années dans de très grandes proportions. La Roumanie importait beaucoup moins depuis l'élévation des tarifs et surtout grâce à l'encouragement réel donné à l'industrie locale au cours des dernières années qui ont précédé la guerre.

Examinons maintenant les impôts indirects et leur fonctionnement :

Douanes. — Les taxes prélevées sur les marchandises à leur entrée dans le pays ont toujours constitué un revenu important. Au début, ces taxes furent de 3 p. 100 de la valeur de l'objet, puis montèrent à 5 p. 100 et en 1866 atteignaient 7 1/2 p. 100.

En 1875, à l'occasion d'un premier traité de commerce conclu avec l'Autriche-Hongrie, fut élaboré le premier *tarif douanier* où les différentes marchandises ne furent plus taxées à un prix uniforme, mais rangées par catégories suivant leur genre et leur qualité. Ce premier tarif devait évidemment subir des modifications profondes, puisqu'à ce moment l'industrie s'ouvrait seulement à l'exportation. On a modifié ce tarif en 1891 et en 1904. Le tarif général voté en 1904 n'est entré en vigueur qu'en 1906; il était basé sur le principe protectionniste dans le but de favoriser les industries existantes et la création de nouveaux établissements industriels.

En second lieu, parmi les impôts indirects, venaient les

taxes de timbre et d'enregistrement, établies en 1873 et qui furent jusqu'en 1900 applicables aux successions et donations, à l'exception des successions en ligne directe qui étaient exemptes de la taxe d'enregistrement. Depuis 1900 les donations et successions en ligne directe payaient pour leur mutation un droit d'enregistrement de 2 p. 100 de leur valeur. Par contre, les petites successions ne dépassant pas 5 hectares de terrain ou 2 000 lei de capital mobilier étaient exemptes de la taxe d'enregistrement, c'est-à-dire que dans les campagnes presque toutes les successions étaient dipensées de tout payement.

Venait ensuite l'impôt sur les boissons spiritueuses. — Il avait été établi en 1881 et consistait en une taxe de 10 francs par décalitre sur l'alcool absolu, avec décroissance de 10 centimes par décalitre pour chaque degré en moins. Les liqueurs payaient 12 francs par décalitre. Outre ces taxes fixes les boissons spiritueuses acquittaient encore certains droits au profit des communes.

Pour le vin la taxe instaurée en 1905 fut de 3 francs par décalitre livré à la consommation, mais cette taxe a été abaissée à 2 francs en 1907. Nous avons vu celle qui obère le commerce de la bière.

Il y avait également une taxe de consommation sur le sucre. L'Etat ayant en effet accordé aux fabriques de sucre une prime de fabrication de 16 centimes par kilo, devait pour pouvoir payer ces primes, frapper le consommateur. Par suite depuis 1898 une taxe fut perçue qui, d'abord fixée à 15 centimes par kilo livré à la consommation, fut porter l'année suivante à 30 centimes.

Enfin en 1900 on a créé une taxe sur le pétrole consistant en un droit de 7 centimes par kilo au profit de l'Etat et de 5 centimes au profit des fonds communaux, soit 12 centimes au total par kilo.

J'examine en dernier lieu, après avoir passé en revue les

ressources de l'Etat, comment s'équilibraient les finances départementales et municipales.

Tout d'abord les finances départementales.

Les revenus dont disposaient les districts pour l'exécution et l'entretien des travaux à leurs charges tels que : routes, hôpitaux, écoles, etc... se décomposaient ainsi :

3 décimes sur les quatre impôts directs : cote personnelle, impôt foncier, patentes et licences. Certains districts en vue de travaux spéciaux d'importance exceptionnelle pouvaient être autorisés à prélever plus de 3 décimes, mais il fallait pour obtenir cette autorisation un vote des deux Chambres. Outre cette ressource, qui est la principale, le budget des districts était encore alimenté par des cotisations rurales pour certains services assurés dans certaines communes par les districts, souvent aussi par les revenus de propriétés immobilières appartenant au district. Toutes ces recettes combinées devaient alimenter quatre budgets : celui de l'administration générale du district, celui des voies de communication, celui des pensions et enfin le budget des hôpitaux.

Chaque budget dressé par le préfet était discuté et voté par le conseil général, mais devait recevoir l'approbation du ministre de l'Intérieur. En outre, celui des voies de communication après vote du conseil général devait être déféré à l'approbation préalable du ministre des Travaux publics.

Quant aux finances municipales : les recettes dont disposaient les communes pour faire face à leurs dépenses, comprenaient :

1° Les décimes sur les quatre contributions directes, savoir : 4 décimes pour les communes urbaines et 2 pour les communes rurales, ces chiffres étant des maximum;

2° Un impôt de 4 p. 100 sur le revenu net des propriétés bâties ainsi que sur les terrains vagues. Pour les locaux

publics tels que hôtels, restaurants, etc..., cet impôt variait de 5 à 8 p. 100.

Il va sans dire que cet impôt s'appliquait *exclusivement* aux *communes urbaines;*

3° Des impôts et des taxes dont le quantum variait d'une commune à l'autre, sur les véhicules de transport, commerce ambulant, enseignes, etc... Ces impôts et taxes n'étaient perçus que dans les communes urbaines;

4° La prestation ou impôt payé par chaque habitant pour le percement ou l'entretien des rues ou des chemins à l'intérieur de la commune. Dans les communes rurales, cet impôt était acquitté en nature sous la forme de journées de travail consacrées à la construction et à l'entretien des routes et des ponts;

5° Impôts sur le luxe. — Les communes étaient également autorisées pour boucler leur budget à imposer les chevaux ou voitures de luxe; les divertissements tels que bals, spectacles, concerts, etc.;

6° Fonds communal. — Ce revenu correspond aux anciens droits d'octroi; ces droits étaient perçus par l'Etat à l'entrée des marchandises dans le pays ou à leur lieu de fabrication, pour celles qui étaient fabriquées dans le pays, ainsi que je l'ai indiqué pour les boissons spiritueuses. Le revenu de ces taxes pour toute la Roumanie formait le fonds communal, qui était ensuite réparti entre les diverses communes au prorata de leurs besoins et de leur importance. Les articles de consommation sur lesquels étaient prélevées les taxes qui concourent au fonds communal étaient les suivants : alcool, bière, vin, eau-de-vie de prunes, pétrole rectifié, sucre, farine et divers tels que bougies, eaux minérales.

En dehors de ces taxes, le fonds communal était encore alimenté par 1 décime et demi perçu sur les quatre contributions directes, et qui était également partagé entre les communes.

Enfin venaient en dernier lieu parmi les ressources communales le produit des services communaux : distribution d'eau, éclairage, enlèvement des détritus, actes de l'état civil, etc.; puis les revenus des propriétés communales et enfin les subventions, dons ou legs.

Il est bien évident que les communes urbaines seules disposaient des ressources que je viens d'énumérer; les communes rurales n'avaient que les décimes, la prestation, le fonds communal et les droits de pacage.

Le budget des communes dressé par le maire, était discuté et voté par le conseil municipal.

Celui des communes rurales devait recevoir l'approbation de la commission départementale; celui des communes urbaines était déféré à l'approbation du roi par l'intermédiaire du ministre de l'Intérieur.

Rien de spécial à dire au sujet des modes de perception des différents impôts directs ou indirects. qui sont absolument analogues à ceux usités en France.

Terminons cette revue par un détail des principaux impôts directs. Impôt personnel. C'est l'ancien impôt de capitation, qui après avoir atteint jusqu'à 18 francs par an et par contribuable, fut réduit à 12 et même à 6 francs.

Cet ancien impôt de capitation ne légitime plus son appellation puisque capitation veut dire par tête; or il est payé par le chef de famille pour toute sa famille quel que soit le nombre de ses membres. Cet impôt a subi de nombreuses transformations jusqu'en 1905. On a abaissé alors la taxe fixe à 4 francs par an dus par tous les chefs de famille du pays, et à ce chiffre fixe on a ajouté une part proportionnelle à la valeur locative de chaque contribuable payant la cote fixe.

Ceux dont les logements avaient une valeur locative inférieure à 350 francs dans les communes rurales, à 500 francs dans les communes urbaines et à 750 francs dans la capitale, étaient exemptés de la part proportionnelle et

ne payaient que le droit fixe de 4 francs. Jouissent de l'immunité : le clergé, les militaires en activité, et les vieillards sans moyens d'existence.

2° Impôt foncier. — Il ne date que de 1859, car auparavant les propriétaires ne payaient aucun impôt foncier.

Au début, l'impôt fut de 4 p. 100, puis de 6 p. 100 et il n'y avait aucune différence entre la propriété urbaine et la propriété rurale. En 1914, l'impôt était de 4 1/2 p. 100 du revenu pour les propriétés rurales de moins de 10 hectares; de 5 1/2 p. 100 du revenu pour les propriétés rurales de plus de 10 hectares et exploitées par leurs propriétaires eux-mêmes; de 6 1/2 p. 100 pour les mêmes propriétés, mais affermées.

Pour les propriétés urbaines, l'impôt foncier était de 6 1/2 p. 100 du revenu pour les propriétés bâties et 13 p. 100 du revenu pour celles dont les propriétaires habitaient l'étranger.

3° Impôt sur les prunelaies. — Depuis 1881 les prunelaies sont astreintes à un impôt de 20 francs par hectare en plaine et 15 francs sur les côtes. On compte comme mesurant 1 hectare une étendue renfermant six cents arbres.

En réalité, ce devrait être une contribution indirecte puisque ces plantations sont faites en vue d'extraire l'eau-de-vie de prunes appelée *tznica*, qui devrait payer l'impôt frappant les boissons spiritueuses. Mais par suite de la grande difficulté de perception qu'entraîne la taxation de l'alcool de prunes suivant le degré, on a remplacé la taxe au degré par un impôt direct fixe sur chaque hectare de terrain planté.

4° L'impôt des patentes, exigé seulement des commerçants et industriels. Il se compose d'un droit fixe basé sur l'importance de la ville et de l'entreprise, et d'un droit proportionnel basé sur la valeur locative des locaux industriels;

5° L'impôt sur les débits de boissons spiritueuses,

assis d'une façon analogue aux patentes avec partie fixe et proportionnelle.

En résumé, sur les cinq impôts directs que je viens de signaler quatre seulement sont de véritables impôts directs, celui des prunelaies étant un impôt théoriquement indirect perçu directement.

Sur ces quatre impôts directs, l'Etat perçoit 1 décime et demi pour les fonds communaux.

Parmi les autres impôts directs, je signale la taxe de 3 p. 100 sur les traitements et pensions au-dessus de 200 francs par mois puis l'impôt sur le revenu des capitaux mobiliers, plus récent dans cette catégorie. L'impôt était en 1914 de 5 p. 100 : sa perception s'opérait très facilement en même temps que l'acquittement des coupons, pour les obligations et toutes les valeurs à revenu fixe. Quant aux dividendes distribués par les sociétés, ils étaient imposés d'après le chiffre du bilan; les valeurs émises par l'Etat étaient exemptes d'impôt.

Ayant ainsi exposé dans le détail les ressources dont disposait le budget roumain d'avant-guerre, ainsi que le mode de répartition des impôts, il me reste à exposer les grandes lignes du plan financier qui doit permettre au gouvernement de ce pays de rétablir son équilibre budgétaire, si les circonstances politiques extérieures lui permettent de travailler en paix à la restauration de ses finances.

La situation actuelle est lamentable, les Germaniques ont démonté pendant leur occupation la plus grande partie du matériel des établissements industriels du pays, dont une grosse part a été expédiée en Bulgarie. C'est ainsi que toutes les fabriques de tissus, les fabriques d'huiles, les usines métallurgiques, les moulins, sont presque entièrement dépourvus de matériel, cependant que la Valachie est presque entièrement privée des moteurs industriels qui l'alimentaient.

Il s'ensuit que tous les produits manufacturés doivent venir de l'extérieur, et que par suite, le change roumain baisse chaque jour davantage, précipité d'ailleurs par la spéculation de financiers qui connaissent cependant les formidables ressources de ce pays.

Pour rétablir l'équilibre budgétaire et réglementer le change, le gouvernement roumain s'efforce d'accomplir au plus tôt les réformes suivantes :

1° Suppression des impôts sur les articles de première nécessité, dont j'ai exposé précédemment les effets désastreux, et augmentation des taxes sur les articles de luxe;

2° Introduction de l'impôt progressif sur le revenu;

3° Etablissement d'un impôt progressif sur la fortune acquise;

4° Revision des fortunes réalisées par suite de la guerre, poursuite et confiscation des fortunes faites par fraude ou pillage des deniers publics;

5° Participation de l'Etat aux bénéfices réalisés par l'importation et par l'exportation;

6° Augmentation de l'impôt sur les successions, basé désormais sur le principe progressif. Restriction du droit d'héritage au profit de l'Etat;

7° Réforme de la Banque nationale et de la législation relative aux banques;

8° Réorganisation de la comptabilité publique.

Tel est le programme que le gouvernement d'accord avec l'opinion, compte pouvoir réaliser rapidement pour rétablir l'ordre dans la maison dévastée et pillée par l'ennemi.

Pour cette réalisation les Roumains sont persuadés qu'ils ne doivent compter que sur leur seul courage, leurs meilleurs Alliés ayant aussi à panser leurs blessures, cependant que les autres moins touchés par la guerre ne pensent nullement dans leur égoïsme à aider ce peuple admirable.

Je montrerai dans les pages qui vont suivre quels sont les moyens d'action dont disposent les Roumains pour effectuer par l'effet de leur seule volonté, un rétablissement qui étonnera l'Europe si la paix peut être maintenue dans cette région.

CHAPITRE VIII

Voies de communication — Transports — Le Commerce roumain

Les chemins de fer. — Le pont de Cernavoda. — Navigation fluviale. — Les portes de fer. — La commission européenne du Danube. — Les lignes maritimes roumaines. — La flotte de la marine marchande. — La Roumanie tend de plus en plus à prendre rang parmi les nations commerçantes. — Le protectionnisme roumain. — Situation commerciale. — Braïla, Galatz, principaux ports sur le Danube. — Commerce extérieur. — Le commerce franco-roumain. — Chambres de commerce. — Bourses de commerce. — Le musée commercial français.

Comme dans tout l'Orient, les moyens de transport furent autrefois très rudimentaires en Roumanie : ils étaient constitués uniquement par des chariots à bœufs, roulant sur d'assez mauvaises routes. Les Turcs et tous ces peuples qui se déchirent entre eux depuis de longs siècles ont toujours été réfractaires à tous les progrès et spécialement à ceux qui concernent le développement des voies de communications, les grandes routes étant trop propices à la marche des armées ennemies.

Les premiers chemins de fer furent très mal accueillis des populations, à cette époque tout à fait ignorantes et attachées à leur terre avant tout.

La première ligne créée relia Bucarest à Giurgevo en

1869, sur une longueur de 70 kilomètres, c'est celle qui relie aujourd'hui encore Bucarest à Sofia. On traverse en effet, le Danube à Giurgevo et en face se trouve Roustchouk, ville bulgare, point de départ de la ligne qui conduit à Sofia.

Giurgevo, sur le Danube, est donc la première ville roumaine que l'on traverse en venant de Constantinople par Sofia. Fondé autrefois par les Gênois, ce centre commercial important compte environ vingt mille habitants; on y voit encore actuellement, au bord du Danube, les ruines des murs de l'ancienne forteresse gênoise.

En 1872, on ouvrait la ligne Itzkani-Roman, longue de 100 kilomètres et depuis cette époque, sans interruption, les voies ferrées furent rationnellement développées. Enfin l'on sait que depuis 1888 tous les chemins de fer appartiennent à l'Etat, tant les lignes rachetées que les lignes nouvellement créées. Leur longueur dépassait en 1914, 4 000 kilomètres représentant une valeur d'environ 1 milliard de francs. Le prix du kilomètre était à cette époque, pour voyageurs, de 0 fr. 25 à 0 fr. 60 jusqu'à 27 kilomètres; tout kilomètre au-dessus se payait 0 fr. 05. Avec l'Autriche et la Belgique, les chemins de fer roumains étaient donc, en Europe, ceux sur lesquels le trafic était le moins cher. On s'est efforcé en Roumanie, d'assurer la continuité des lignes nationales avec les divers grands express européens; la tendance avant la guerre était celle d'une liaison plus intime avec Berlin.

Outre cela, en vue du développement rapide de Constantza, on a jeté un pont gigantesque sur le Danube entre Cernavoda et Fetesci, reliant ainsi la Dobroudja, située sur la rive droite, à la Roumanie principale, située entièrement sur la rive gauche. Cet important ouvrage d'art, un des plus grands d'Europe, mesure 28 kilomètres; il est situé à 280 kilomètres des bouches du Danube, sa hauteur

au-dessus du niveau normal des eaux est de 30 mètres, permettant ainsi le libre service de la navigation.

Ce pont, dû à un ingénieur roumain, M. Saligny, a été construit par la Société française Fives-Lille. La partie principale, entièrement métallique, qui a 750 mètres de longueur, se compose de cinq arcs de 140 mètres d'ouverture (celui du milieu ayant 190 mètres); elle correspond au bras le plus large. A l'autre bras du Danube correspond un autre pont, également métallique, de 420 mètres.

Ces deux ponts sont reliés ensemble par deux viaducs, l'un de 900 mètres, l'autre de 650 mètres, et une digue de pierre qui traverse tout le souterrain marécageux.

La construction de ce mastodonte a duré dix ans et coûté 34 millions. Il sert uniquement au passage de la voie ferrée et supprime ainsi les transbordements inévitables auparavant. Mais, quand les glaces de l'hiver interceptent la navigation fluviale, on comprend encore mieux les services immenses rendus par le pont de Cernavoda : Constantza lui doit en grande partie son développement, car sa construction a réduit le trajet du grand port à Bucarest à six ou sept heures; d'autre part, tout le commerce maritime de la Roumanie était auparavant paralysé par l'arrêt de la navigation en hiver.

Le parti que la Roumanie pouvait tirer de la Dobroudja, qui, comme on l'a vu précédemment, lui fut donnée par le traité de Berlin, consistait spécialement dans la possibilité d'utiliser ses ports sur la mer Noire; mais pour pouvoir s'en servir, il fallait dépenser près de 150 millions. A l'heure actuelle, le plus fort de ce travail est fait, et l'on peut dire aujourd'hui que les puissances réunies au Congrès de Berlin, en enlevant à la Roumanie la riche province de la Bessarabie, virtuellement perdue pour elle auparavant, lui a donné une belle compensation. Sur le moment, les Roumains furent indignés. Eh! quoi, disaient-ils, on nous prend une des plus belles provinces de notre

territoire qu'on nous remplace par une province turque, marécageuse et malsaine! Mais les millions dépensés à assainir la Dobroudja, à construire le pont de Cernavoda, et à équiper le port de Constantza, feront dans l'avenir, de cette annexion forcée, une des sources de richesses et de fierté pour ce pays.

Mais pénétrons en Dobroudja, bien peu connue des Occidentaux.

C'est une sorte de presqu'île, bornée par le Danube et la mer Noire, et qui domine à l'ouest le Baragan et la vallée de la basse Jalomitza. Elle est limitée au nord par le delta du Danube et les grands lacs de Bessarabie.

La Dobroudja du Nord est une région de collines parfois très enchevêtrées, et boisées d'épaisses forêts de chênes; plus à l'est, c'est la région des lagunes qui communiquent par endroits avec la mer, dont elles ne sont d'ailleurs séparées que par d'étroites languettes de terre. Là se trouvent les pittoresques colonies de pêcheurs lipovans qui approvisionnent le royaume en poissons divers, notamment le caviar. Les Lipovans sont des grands Russiens, schismatiques de l'église orthodoxe, qui portent la barbe et les cheveux d'une longueur certaine, mais d'une senteur douteuse, qui rappelle l'huile de poisson.

La Dobroudja du Sud est un plateau dont la couche de loess, d'une faible épaisseur balayée par le vent, est peu favorable à l'agriculture, d'autant plus que cette contrée est presque entièrement dépourvue d'eau. Cependant sous l'effort roumain, une grande partie de la Dobroudja méridionale est devenue terrain de culture, où l'on récolte, notamment du maïs, du blé, et aussi du lin.

Ce qui fait le charme de cette province pour le visiteur occidental à la recherche de pittoresque, c'est cette diversité de races que l'on y rencontre : Turcs, Tartares, Kurdes, Arméniens, Russes, Serbes et Bulgares vivent ainsi en ter-

ritoire roumain, ayant pour la plupart conservé leurs coutumes et leurs mœurs.

De Bucarest, le rail peut nous mener en Dobroudja; après avoir traversé la vaste plaine de Baragan et dépassé Fetesci, on arrive au Danube. Le terrain est très disloqué, et l'on se rend nettement compte de la séparation naturelle de la Valachie et de la Dobroudja.

Pour pénétrer en Dobroudja, avant que le chemin de fer ne la traverse, il fallait avoir recours au chariot primitif des paysans d'Orient, sans aucuns ressorts, et qu'on appelle dans les Balkans : *taliga;* en Roumanie,*carroutza.* Comme les routes sont sans cesse défoncées par ces véhicules rudimentaires, et que d'ailleurs elles sont toujours édifiées sans plate-forme, on y rencontre des ornières d'une profondeur et d'une largeur dont on ne peut avoir idée si on ne les a vues. De plus, en automne et au printemps, c'est la boue perpétuelle dans laquelle les roues s'enlizent à tous instants; en été, la poussière est tellement aveuglante qu'il faut une habitude spéciale pour pouvoir s'y diriger.

Une excursion intéressante après avoir visité Constantza, consiste à se rendre à Babadag par Medgidia; on y traverse les colonies bulgares qui ont conservé leur langue, leurs coutumes et leurs traditions, car les Roumains ne les ont jamais inquiétées. Très travailleurs, très tenaces dans leur volonté de se procurer de l'eau, ces colons bulgares arrivent à cultiver des terres qui resteraient pobablement stériles en d'autres mains.

Babadag, ville essentiellement turque, est devenue cosmopolite. Les Turcs ont été remplacés par des Roumains, des Lipovans, des Arméniens, et surtout des Juifs. Toutefois, bien que ce soit très nettement un centre juif, la ville a conservé jusqu'ici son caractère de turquerie avec ses maisons pudiques à moucharabieh.

De Babadag la ligne conduit à Tulcea, ancienne ville

turque également très pittoresque, où des quartiers nouveaux se sont édifiés entre le lac et le Danube. Du bord du lac au sommet des rochers qui dominent le delta danubien des maisons harmonieusement étagées au milieu de la verdure forment un ensemble véritablement attrayant.

Si au contraire nous considérons la région qui après Cernavoda s'oriente vers Constantza, nous rencontrons alors la vallée de Karaskou, épaisse végétation de roseaux, vaste marécage peuplé d'oiseaux aquatiques, et surtout de moustiques qui constituent un véritable fléau. Puis ce sont les lamentables demeures des Tartares, parfois enfouies dans le sol, construites généralement en terre et paille, recouvertes de roseaux, et toujours dépourvues de jardins, si minimes soient-ils.

Les hommes sont agriculteurs ou éleveurs de chevaux; les femmes ne travaillent pas aux champs comme dans les pays balkaniques, elles s'occupent seulement de la maison et de la basse-cour; mais, quoique musulmanes, elles gardent le visage découvert.

La Dobroudja du Sud, notablement augmentée depuis le traité de Bucarest de 1913, est une région vallonnée, où l'on s'occupe d'agriculture et d'élevage comme dans les autres parties du royaume roumain.

C'est là qu'est située la jolie ville blanche de Mangalia, campée aussi entre un lac et la mer. On y trouve quatre quartiers bien différents : un quartier roumain, un quartier turc, un quartier tartare et un quartier tzigane, et cet assemblage hétéroclite donne à cette riante cité un aspect des plus pittoresques qu'ils soient.

Enfin en Dobroudja méridionale on rencontre une colonie de Skoptzy dont j'ai déjà eu l'occasion de parler à propos des cochers de Bucarest, et qui est concentrée au sud de Mangalia.

La navigation sur le Danube offre avant tout l'intérêt

d'être moins coûteuse que les transports terrestres, mais comme depuis la frontière serbe jusqu'à Braïla et Galatz, le Danube est roumain, il fallait tout d'abord s'affranchir de l'ingérence des puissances étrangères qui, sous le prétexte de travaux de régularisation du grand fleuve, tendaient à empiéter de plus en plus sur les droits des riverains.

Une commission européenne du Danube s'est en effet créée en 1856 en vue de régulariser par de grands travaux les parties du fleuve inaccessibles ou dangereuses pour la navigation, et la Roumanie à cette époque, vassale de la Turquie, avait été exclue de cette commission; cette injuste décision fut réparée en 1883, et l'Etat roumain, depuis lors, fait partie de la Commission au même titre que les autres puissances danubiennes.

Le Danube, qui est comme on le sait, le plus grand fleuve d'Europe après le Volga, devient véritablement imposant dès qu'il passe en territoire roumain. J'ai signalé précédemment le spectacle grandiose du défilé de Kazan que l'on rencontre en descendant le célébre fleuve en aval de Belgrade; après son passage en Roumanie, à l'endroit où se rencontrent les Carpathes et les Balkans, près d'Orsova, le fleuve s'élance entre deux énormes murailles qui le forcent à onduler en tous sens à travers d'immenses récifs : ce sont les célèbres Portes de Fer, régularisées par les soins du gouvernement hongrois.

Avant l'achèvement des grands travaux de régularisation, terminés en 1898, qui durèrent huit ans, et coûtèrent plus de 20 millions de francs, le Danube n'était navigable en ces passes que pour des bateaux de très faible tonnage, et encore étaient-ils exposés à se briser sur les nombreux rochers et bancs qui sillonnaient ces parages. Toutefois le gouvernement hongrois fut autorisé à prélever des péages, mais il avait la main trop lourde, et cet événement, tant attendu de tous les intéressés à la régularisation des Portes

de Fer, n'a pas donné, du fait de ce péage exagéré, les résultats qu'on en espérait. La Hongrie voulait amortir plus rapidement ses dépenses, mais ce système paralysait l'exportation roumaine, de même qu'il gênait également beaucoup l'expansion de l'Allemagne vers l'Orient.

La Commission européenne du Danube a eu pour but principal la régularisation de son cours depuis le port de Galatz jusqu'au delta, l'Autriche-Hongrie avait donc pensé pouvoir obtenir que les pouvoirs de la Commission s'étendissent également entre Galatz et les Portes de Fer, mais le gouvernement roumain ne le permit pas; certes il désirait le maintien de cette Commission européenne qui rendait de grands services à la cause roumaine, mais son esprit d'indépendance lui faisait un devoir de ne pas laisser grandir davantage cet Etat dans l'Etat.

Le siège de la Commission européenne est à Galatz, où elle occupait un immeuble qui a été entièrement détruit par les bombardements au cours des opérations militaires de la guerre mondiale. Sous la direction de cette Commission, plus de vingt détours que faisait le bras de Sulina ont été supprimés et remplacés par un canal rectiligne qui réduit d'environ 20 kilomètres l'ancien cours du fleuve. Ces travaux ont coûté environ 80 millions couverts par des péages.

Par analogie, en ce qui concerne le Pruth, principal affluent du Danube, les Etats riverains, Russie, Roumanie et Autriche, s'étaient associés en 1866 à l'effet d'instituer une commission mixte pour la régularisation du Pruth par la préservation de ses rives contre l'érosion et l'enlèvement des nombreux troncs d'arbres tombés. Pour couvrir les frais, la Commission a été autorisée à percevoir un droit sur les bateaux d'un tonnage maximum de 300 tonnes, circulant sur le Pruth.

Je dirai quelques mots du service maritime roumain, qui depuis les nouvelles annexions est appelé à se développer

au fur et à mesure des possibilités, dans de très grandes proportions. Avant la guerre, les trois lignes les plus anciennes du service maritime roumain étaient :

1° *Constantza-Constantinople*, reliée à la ligne d'Ostende et Berlin;

2° *Constantza-Constantinople-Archipel;*

3° *Braïla-Galatz-Sulina-Constantza-Rotterdam.*

La Roumanie possédait pour la navigation sur le Danube, la mer Noire, la correspondance avec l'Egypte et Rotterdam, des bateaux affectés au service des passagers, tels que *Le Roi-Carol*, jaugeant 2 750 tonnes, et *La Princesse-Marie* de 1 600 tonnes.

Le service maritime roumain ne date que d'une vingtaine d'années, mais outre les trois lignes citées précédemment, il avaït été institué successivement :

La ligne Constantza-Constantinople-Smyrne et la ligne Constantza-Alexandrie. Les vapeurs qui desservaient ces lignes, *Dacia, Impératul-Trajan* et *Romania*, ont été construits en France, aux chantiers de la Loire, à Saint-Nazaire.

Je crois savoir qu'avant la guerre, le service maritime roumain n'était pas encore très productif; toutefois il convient de noter l'effort tenté pour organiser la marine marchande; il coïncide avec les efforts parallèles en vue du développement du commerce extérieur. Cette création d'un service de navigation entre Constantza et l'Egypte, mérite surtout de retenir l'attention. Les Roumains ont considéré avec juste raison que le marché égyptien pouvait devenir avantageux pour l'exportation de leurs produits : céréales, pétrole, bois, etc...

Il était naturel de se préoccuper activement de l'exportation du pétrole, dont la production était, et est encore loin d'atteindre son apogée; toutefois sur le marché égyptien, le pétrole russe, arrivait à des prix excessivement bas, la lutte commerciale s'annonçait donc très vive entre la

Roumanie et sa grande voisine. La création d'un service maritime direct permettant d'abaisser à son minimum le fret du pétrole dirigé sur l'Egypte était le meilleur moyen de lutter avantageusement contre les prix du pétrole russe, les Roumains l'ont bien compris, et se sont ainsi posés en concurrents sérieux. Toutefois, à l'heure actuelle, les circonstances extérieures vont certainement faire prendre aux exportations de pétrole roumain, des directions toutes différentes.

C'est cependant surtout pour le pétrole que la Roumanie peut prétendre réussir sur le marché égyptien. Il est en effet certain que l'Egypte, depuis les ravages de la peste bovine, devient un grand consommateur de pétrole. Dans les immenses domaines (daïrahs) d'Egypte, de très nombreux manèges étaient autrefois mûs par des bœufs; depuis la peste, on les a remplacés par des moteurs à pétrole. Enfin l'Egypte s'organise, s'outille, et sa consommation augmente chaque jour.

En résumé, la Roumanie, avec les efforts sérieux qu'elle tente de toutes parts pour assurer les débouchés de sa production sans cesse grandissante, devait posséder une marine marchande en rapport avec le trafic à effectuer. Il faut bien avouer qu'avant la guerre elle n'y était pas encore parvenue; le mouvement du trafic roumain profitait surtout aux compagnies étrangères qui assuraient 80 p. 100 du cabotage local, puisque le pays ne possédait guère que cent cinquante bâtiments affectés à la navigation fluviale sur le Danube.

Les conséquences ont d'ailleurs été désastreuses au cours de la guerre, car les compagnies non roumaines ayant suspendu tout trafic, l'exportation des céréales s'est trouvée de ce fait presque complètement arrêtée. Ceci explique d'ailleurs pourquoi les Roumains ont été acculés pendant les hostilités, avant leur intervention, à échanger avec les Empires centraux le surplus de leur production agricole

contre les produits manufacturés, indispensables à la vie du pays.

Le développement commercial de ce pays est aussi remarquable que son développement dans les autres branches de l'activité. On a dit et redit, à tort selon moi : les Roumains sont des bergers, des laboureurs, vous n'en ferez pas des commerçants; voyez leur commerce, il est accaparé par des étrangers, leurs industries sont dans les mains de tous, sauf dans les leurs, etc. C'est là une erreur; certes l'apparence semble justifier cette manière de comprendre la nation roumaine au point de vue économique, mais si l'on séjourne dans le pays et qu'on observe attentivement et impartialement en cherchant à pénétrer les aspirations de ce peuple, on arrive bien vite à formuler une opinion toute différente. Ce pays qui naît seulement à la grande liberté ne pouvait du jour au lendemain se révéler à la fois cultivateur, industriel, commerçant, constructeur, etc. Il en a cependant et les moyens et les intentions, mais il lui faut procéder avec méthode. Les Roumains l'ont si bien compris, que malgré les reproches qui leur sont quelquefois adressés, de commencer tout sans rien achever, on ne peut qu'être frappé de l'esprit de méthode qui a régné dans l'organisation économique et politique du pays depuis l'avènement du roi Charles. A part quelques critiques de détail, les résultats acquis forcent la conviction, car non seulement les Roumains avaient un plan sérieusement élaboré, mais ils l'ont respecté à la lettre, ce qui n'est certes pas facile au milieu des circonstances politiques qui souvent font avorter les projets les mieux conçus.

La politique économique de la Roumanie n'a pu évidemment encore donner tous les résultats qu'on est en droit d'attendre d'elle, mais il est facile d'en discerner les effets. La sécurité intérieure a d'abord attiré le capital étranger qui, le premier, a profité de toutes les créations, de toutes

les améliorations, telles que chemins de fer, routes, ports, etc... Il n'en pouvait être autrement, car, après s'être prodigué pour se reconstituer, l'Etat roumain n'avait pas disponibles les capitaux nécessaires à l'exploitation des richesses de son sous-sol, et à la création de grandes industries; il a laissé venir, mieux même, il a sollicité les capitaux de l'extérieur, se bornant à nationaliser son sol, à le préserver de l'empiètement étranger.

Mais il faut peu connaître le caractère d'indépendance nationale du Roumain pour ne pas comprendre que, s'il a dû appeler le capital étranger pour créer l'industrie et exploiter les mines, c'est avec le sentiment bien arrêté de borner au plus tôt cet envahissement, et de prendre nettement sa place chez lui, aussitôt que cela sera possible; croyez qu'on y travaille activement.

Ceux qui visitent le pays sans examiner à fond tous ses rouages vous diront : En Roumanie tous ceux qui commercent sont des étrangers, jusqu'au petit détaillant; les épiciers sont grecs, les maraîchers sont serbes ou bulgares, les juifs sont tout ce que vous voudrez : fermiers, cabaretiers, etc... Cette remarque est exacte en grande partie, mais ce qu'on ne dit pas, c'est l'effort national qui s'exerce lentement mais progressivement pour affranchir de l'étranger les jeunes générations roumaines; si l'on songe en outre que ces Latins, et ils l'ont bien prouvé, sont des assimilateurs de premier ordre, et que leurs maîtres actuels, les Arméniens, les Grecs et les Juifs sont des rois du commerce, je crois qu'un jour viendra où l'indépendance de ce pays sera complète au point de vue économique comme elle l'est au point de vue politique. Je vais plus loin, je suis un de ceux qui croient fermement que la Roumanie, à l'instar de la Belgique, deviendra, si la paix est durable, une très importante nation industrielle et commerciale.

Est-ce à dire que la Roumanie pourra se passer bientôt des capitaux étrangers, c'est invraisemblable, surtout si

l'on songe aux pertes effroyables que ce pays a subies du fait de la guerre; l'indépendance politique a demandé des siècles, il serait excessif de penser qu'un pays puisse s'affranchir et s'organiser économiquement en quelques années; ce qu'il était utile de noter ici ce sont les tendances; or, je ne saurais trop le répéter pour réfuter les erreurs que j'ai lues ou entendu exprimer, ces tendances existent, elles se feront jour, et s'affirment de plus en plus énergiques. Certes le littérateur ou l'historien, comme le touriste, s'intéressent davantage à décrire les coutumes, à croquer les types, les costumes, et surtout à admirer la nature et les sites remarquables qui abondent dans ce beau pays, mais l'économiste doit pénétrer plus avant, il doit scruter les caractères, analyser le génie de la race, faire l'inventaire des résultats accomplis, et en les subordonnant aux circonstances, dresser un bilan sincère d'après lequel il dégagera les véritables tendances.

Etudions donc comment celles-ci se manifestent. Nous ne voulons pas rester tributaires de l'étranger pour tous nos articles de grande nécessité, comme le sont les autres peuples d'Orient, pensaient les Roumains, mais notre industrie est loin d'être suffisante. Que faire? Fermons nos frontières, se sont écriés leurs économistes. Et l'on ferma les frontières, tant et si bien que les tarifs douaniers appliqués aussitôt, eurent un tel et immédiat effet que les industries se multiplièrent, et qu'avant la guerre, les résultats étaient déjà considérables. Voilà l'œuvre que les économistes roumains et les divers gouvernements qui se sont succédé au pouvoir ont réalisée au cours des dernières années qui ont précédé la grande guerre.

On objectera de suite qu'une grande partie des industries créées l'ont été pour la plupart avec des capitaux étrangers, les exploitations pétrolifères notamment : mais à cela on peut répondre : les chemins de fer n'étaient pas roumains autrefois, ils le sont aujourd'hui entièrement.

Laissons faire le temps. Il faut voir justement une des grandes raisons du développement fantastique de ce pays dans le fait que ceux qui le dirigeaient ont compris qu'attirer le capital étranger au risque d'un accaparement *momentané*, serait une source de richesse et de prospérité pour le pays.

Certains protectionnistes roumains à tempérament trop nationaliste s'émurent du fait que les bénéfices réalisés par les industriels étrangers passaient à l'étranger; mais ils ne songeaient pas que ces sociétés laissaient dans le pays les sommes énormes représentées par les salaires des employés et ouvriers roumains, les impôts, les achats de matières premières, les frais de transport, etc... et que ce sont précisément ces sommes restées dans le pays qui, transformées et accumulées, serviront en partie, dans l'avenir, à affranchir la nation du capital étranger.

Sans les capitaux venus de l'extérieur et actuellement investis dans l'industrie, non seulement les Roumains devraient payer à l'étranger son bénéfice sur les articles qu'il importerait, mais tout ce qui constitue le prix de revient; au contraire, pour un article fabriqué dans le pays par un industriel étranger, les Roumains prélèvent le prix du salaire et le bénéfice de la vente de la matière première : ils ne voient sortir du pays que le bénéfice de l'industriel qui est, somme toute, légèrement majoré, l'intérêt du capital étranger correspondant. Donc, au lieu de recevoir en partie, ils donneraient; tributaires de l'Europe pour toute la production industrielle et les articles de grande nécessité, ils seraient restés exclusivement un peuple agricole d'avenir moyen.

Toutefois, si les protectionnistes roumains ont souvent dépassé la mesure, le principe de la protection était opportun pendant la période de création des industries locales. Mais cette tendance au protectionnisme exagéré que l'on observe en étudiant les tarifs roumains et les textes des

traités de commerce passés entre la Roumanie et plusieurs grands Etats (conclus en 1906) et qui est particulière aux pays agricoles, n'est pas modifiée par les leçons de la guerre.

S'il est quelques industries qu'on doit à la rigueur protéger, c'est la liberté la plus grande des tractations commerciales qui seule peut assurer le véritable nivellement économique, et le couronnement d'une œuvre d'émancipation de la tutelle industrielle étrangère.

Je ne pense pas que les Roumains y arrivent avant longtemps. Après une période que j'espère très courte de crise économique intense, le protectionnisme roumain s'exercera à nouveau à l'égard de tous les pays industriels, et notamment de l'Etat tchéco-slovaque qui doit tout naturellement être amené à échanger les produits de sa riche industrie avec la production agricole roumaine.

Quelle était avant les hostilités la situation commerciale de la Roumanie? C'était celle d'une nation qui depuis 1901 avait renversé sa balance, grâce au développement de sa production agricole, et à l'appoint apporté par l'intensification de l'industrie pétrolifère. Ainsi que je l'expliquais précédemment, l'œuvre commerciale roumaine a été prestigieuse; tandis qu'avant 1900, l'excédent des importations sur les exportations atteignait environ 70 millions de francs, depuis 1901 c'est l'excédent des exportations sur les importations qui a atteint et dépassé ce chiffre. Cette simple constatation se passe de commentaires, et, si l'on considère tous les efforts faits en vue d'assurer les débouchés avantageux à l'exportation, on voit qu'il est impossible de nier que la Roumanie soit très prochainement une puissance commerciale importante.

L'aménagement de ses ports du Danube est particulièrement intéressant à noter. Braïla, port profond outillé à la

moderne, accessible aux grands bateaux, vient en première ligne pour l'exportation des céréales. C'est aussi une ville riche et commerçante, d'environ 70 000 habitants, d'ailleurs active à tous les points de vue, car, outre sa situation de port au confluent des deux bras du Danube, c'est également un centre industriel important où l'on compte plus de trente grandes fabriques.

Mais Braïla outre son caractère industriel et commercial offre l'aspect d'une ville moderne et élégante, avec maisons de six étages et larges avenues sillonnées de tramways électriques; comme à Bucarest, l'élément féminin y rivalise de coquetterie, et, peut-être plus encore qu'à Bucarest, l'influence occidentale y a fait éclore un centre intellectuel important, ainsi qu'un foyer littéraire et artistique très apprécié.

Il y a à Braïla comme dans toutes les villes roumaines, une rue spécialement consacrée à la promenade, où le soir de cinq à sept, même en hiver, il est presque impossible de circuler vu l'encombrement. La promenade se termine généralement par des visites prolongées aux confiseries si nombreuses ici comme dans toute grande cité roumaine. La ville très vivante, large, spacieuse, regorge de restaurants, de brasseries, de confiseries (cofetaria), sans oublier les inévitables cinémas.

Comme dans toute la Roumanie, les Français sont accueillis avec une sympathie véritablement enthousiaste. Là comme à Bucarest j'ai ressenti les bienfaits de l'hospitalité roumaine, qui est d'un charme exquis. Son véritable caractère est la spontanéité, mais elle reste aussi chaude, aussi vibrante jusqu'au moment du départ qu'à l'arrivée. Au foyer roumain douillettement chauffé en hiver par le grand poêle de faïence (soba) qu'on rencontre chez tous, riches ou pauvres, le Français est considéré aussitôt comme faisant partie de la famille; il trouve de suite des livres français, et toutes les délicatesses que savent trouver les fem-

mes roumaines pour flatter le goût de leurs hôtes, et leur rendre si exquises, si douces, les heures passées à leur foyer.

Sans aucune exagération, il est vraiment peu de pays où l'on puisse être certain à l'avance de trouver à tous moments un accueil si chaudement sympathique, et si attentif à séduire et à retenir ceux que leur bonne fortune conduit en Roumanie. J'ai pour ma part une prédilection marquée pour Braïla, qui tout autant que la belle capitale roumaine, pratique une hospitalité plus qu'écossaise.

Malheureusement la ville, et surtout le port, ont eu beaucoup à souffrir de l'occupation, et surtout de l'évacuation de l'ennemi. Les Roumains, malgré leur isolement économique actuel font des efforts surhumains pour outiller le port, car ils doivent surtout compter présentement sur les ports du Danube pour le trafic de leurs exportations.

Galatz, distant de Braïla de 20 kilomètres seulement, est le port le plus important du royaume, sur le Danube; il était autrefois le premier pour l'exportation des céréales, Braïla l'emporte aujourd'hui à ce point de vue, quoique avec Jassy, Galatz reste toujours le grand entrepôt des céréales roumaines. Galatz est également le centre d'exportation de la Moldavie, à la tête de l'exportation des bois de construction.

Comme ville, Galatz présente l'aspect d'une cité plus ancienne que sa jolie et moderne voisine, elle compte à peu près le même nombre d'habitants; c'est un point stratégique important, et le siège de la Commission européenne du Danube.

Ici, beaucoup moins d'élégance qu'à Braïla, le centre de la ville est entièrement commerçant, mais les hauts quartiers sont cependant tout peuplés de villas et habitations de plaisance. Galatz est surtout restée une ville bien roumaine. C'est d'ailleurs aussi une cité industrielle qui compte de nombreuses fabriques de savons, de bougies; des

usines métallurgiques importantes; elle possède des docks extrêmement bien aménagés et très étendus, ainsi que des chantiers de constructions assez importants.

Aux environs de Galatz, outre la culture des céréales, on remarque de vastes étendues plantées de chanvre et de lin, ainsi que d'innombrables troupeaux de brebis.

Même observation pour Galatz que pour Braïla en ce qui concerne les dévastations et les déprédations de l'ennemi. C'est que Galatz a été bombardée pendant de longs mois, et les traces de la guerre y sont nombreuses. Cependant l'aspect de la ville n'est pas modifié, et la strada Domneasca, la grande voie de la cité danubienne est tout aussi mouvementée qu'avant la guerre à l'heure de la promenade. Le jardin public d'où l'on domine le grand lac Bratesi et la vallée du Prut, les superbes villas de la terrasse qui borde le Danube, et les quartiers pittoresques de la ville basse, n'ont pas trop souffert des bombardements. Le trafic du port reprend une certaine activité, on y remarque même des bateaux italiens ou espagnols qui avant la guerre y accédaient rarement. Il n'est pas douteux que la Roumanie reçoive par ses ports du Danube de nombreux objets manufacturés, qui vraisemblablement sont pour la plupart *made in Germany*.

J'ai montré précédemment comment la Roumanie avait renversé la balance de son commerce extérieur. D'autres changements depuis une vingtaine d'années méritent d'être signalés. C'est ainsi que les exportations roumaines, qui étaient autrefois dirigées en plus grand nombre sur l'Angleterre, le furent ensuite sur la Hollande et la Belgique pour le plus gros chiffre, en ce qui concerne surtout les céréales. La Hollande, il ne faut pas l'oublier, se trouve dans une situation spéciale, par rapport aux autres clients de la Roumanie, à cause de la ligne de service maritime roumaine qui transporte les céréales du Danube à Rotterdam.

On explique d'autre part la diminution considérable du chiffre de l'exportation roumaine en Angleterre, par ce fait que la plupart des céréales dirigées sur Anvers sont réexpédiées ensuite en Angleterre.

La France importait de Roumanie pour 30 millions d'articles divers, tels que céréales, pétrole, bois, laines et peaux, et parmi les grandes puissances, c'était elle qui en recevait le moins.

En ce qui concerne l'importation en Roumanie, la France tenait le quatrième rang après l'Allemagne, l'Angleterre et l'Autriche : le total importé oscillait aux environs de 20 millions. La France ne peut guère espérer mieux dans l'avenir pour des raisons sérieuses. En effet, d'autres pays ont sur le nôtre l'avantage de la proximité, et les facilités de voies de communications directes; quant à l'Angleterre, sa marine marchande lui permet d'apporter facilement dans les ports roumains ses différents articles.

La France fournit surtout à la Roumanie l'article de luxe, l'article de goût, que celle-ci tient essentiellement à recevoir de notre pays, mais presque aucun des articles de grande nécessité pour lesquels, sur le marché roumain, elle ne pouvait entrer en concurrence avec les autres grandes nations exportatrices.

Le chiffre total du commerce extérieur roumain dépassait le milliard depuis 1910, avec un excédent variant de 100 à 200 millions des exportations sur les importations. En 1913, il dépassait 1 milliard 250 millions, avec 670 millions d'exportations, contre 590 millions d'importations.

Dans les dix années qui précédèrent la guerre, la Roumanie a eu au total, près d'un milliard d'excédent des exportations, ce qui explique la situation financière excellente de ce pays au début des hostilités. C'est une indication précieuse pour l'avenir de ce pays. Déjà la riche récolte de 1919 a permis l'exportation d'une quantité importante de céréales, l'exportation du pétrole commence à

reprendre, et je montrerai plus loin ce que l'on peut espérer, dans un avenir prochain, de la production pétrolifère roumaine. Avec l'appoint des nouvelles provinces, le commerce extérieur du royaume prendra très rapidement un essor considérable, et il n'est pas douteux que malgré ses formidables pertes, la Roumanie sera l'un des premiers pays d'Europe à effectuer à nouveau le renversement de sa balance commerciale, si la paix règne d'une manière durable.

Une loi du 20 mai 1886, a créé en Roumanie les Chambres de commerce, destinées à fournir au gouvernement des renseignements sur les intérêts du commerce et de l'industrie, soit de leur circonscription, soit de l'ensemble du pays.

L'Etat oblige les Chambres de commerce à établir, par l'intermédiaire de leurs bureaux, les statistiques les plus complètes et les plus variées. Elles sont tenues d'adresser chaque année un rapport général, détaillé, au gouvernement, rapport portant sur le mouvement industriel et commercial de leur circonscription. Les dépenses des Chambres de commerce sont couvertes par 1 décime perçu sur la patente payée par les industriels et les commerçants de leur circonscription, ainsi que par des revenus spéciaux.

Il existait ainsi, en 1914, dix chambres de commerce. D'autre part, la loi du 4 juillet 1881 a créé les Bourses de commerce en vue de faciliter les transactions entre commerçants, au nombre de cinq à Bucarest, Braïla, Constantza, Craïova et Galatz. Elles sont organisées à la façon des bourses libres, mais les opérations de bourse sont placées sous le contrôle de l'Etat, représenté par un commissaire du gouvernement.

Je signale aussi la création récente à Bucarest d'un Musée commercial français, exposition permanente de la production française, (catalogues, échantillons, renseignements divers). Ce Musée commercial, organisé par l'Office com-

mercial, 2, strada Bursei, comporte une salle de lecture et de correspondance, ouverte à tous, avec une importante bibliothèque commerciale. Enfin, il existe à Bucarest un attaché commercial français, dépendant du ministère du Commerce et de l'Industrie, chargé de concentrer tous les résultats de l'activité des agents commerciaux français dans les divers centres du royaume. En outre de ces agents qui dépendent de notre administration, il existe, en Roumanie, et surtout à Bucarest, un certain nombre de représentants français qui s'occupent des intérêts commerciaux de nos grandes firmes, ou qui ont ouvert dans la capitale roumaine des bureaux de représentation à la commission. Il est à souhaiter que ces initiatives soient encouragées et multipliées.

CHAPITRE IX

La Roumanie industrielle

Les origines de l'industrie roumaine. — Les encouragements de l'Etat. — Loi des métiers et assurances ouvrières. — Les Roumains sont aptes à l'industrie. — Capitaux investis. — Tendance réelle à nationaliser l'industrie. — Quantum de la production. — Les industries alimentaires, le pétrole et le bois sont les trois grands facteurs de la production nationale. — Législation industrielle. — Industries du bois et de ses dérivés. — Les pêcheries de l'Etat.

Je ne reviendrai pas ici sur les causes politiques ayant retardé l'éclosion de l'industrie dans ce pays. Au point de vue historique, je signale que la plupart des métiers actuels étaient pratiqués dès les anciens temps par les villageois qui possédaient les outils et les connaissances nécessaires. Des artisans étrangers exerçaient les métiers plus spéciaux. Certains villages se spécialisaient dans un genre : le temps leur donna le nom même du métier correspondant. Le drap pour les vêtements des paysans venait de Transylvanie, mais on en fabriquait aussi dans le royaume. Bref on s'explique assez que les Roumains, réfugiés dans leurs montagnes pendant les invasions, avaient dû s'accoutumer à se suffire à eux-mêmes.

La création des premières fabriques méritant ce nom remonte à la fin du dix-huitième siècle : ce furent des fabriques de drap; auparavant on avait bien établi des fabri-

ques de cierges, de verre, de savon et même de papier, mais ce n'étaient pas, à proprement parler, des fabriques. Au début du dix-neuvième siècle apparaissent des brasseries, une fabrique d'huiles végétales installée par un Français, mais ce n'est réellement que depuis l'avènement du roi Charles, et surtout depuis la proclamation de l'indépendance que l'industrie a commencé à s'organiser et que de tous côtés manufactures et usines diverses se sont élevées et ont prospéré. J'ai expliqué précédemment pourquoi et comment les Roumains avaient été amenés logiquement au régime actuel économique de protection de l'industrie nationale; j'ajoute ici que, à l'intérieur et parallèlement à la protection de l'extérieur, une loi sur l'encouragement de l'industrie nationale fut élaborée en 1887 dont les résultats ont été favorables. Grâce à cette loi d'une part, grâce à la protection des tarifs douaniers et à l'extension rapide des moyens de communication d'autre part, l'industrie roumaine se développe avec hâte et énergie.

Il n'y a d'ailleurs qu'à considérer les chiffres des importations annuelles de la Roumanie qui vont chaque année en diminuant rapidement pour voir qu'en 1914 le pays commençait à se suffire à lui-même; et, comme d'autre part les besoins ont plutôt augmenté à mesure que les affaires devenaient plus prospères, il s'ensuit donc que le Roumain trouvait chez lui ce dont il avait besoin, puisque, avant la guerre, il ne recevait presque plus rien de l'étranger. Cette conclusion est exacte. On constate de plus en plus les efforts faits pour créer en Roumanie des usines locales lui permettant de s'affranchir dans l'avenir des produits étrangers. Mais ceci ne s'obtiendra que bien plus tard, la Roumanie ne fabrique pas encore la grosse métallurgie; ses mines de fer n'étant pas en exploitation, elle restera tributaire de l'étranger un certain temps encore; pour les rails de chemins de fer, wagons, locomo-

tives, par exemple, dont elle a tant besoin puisqu'elle développe sans cesse ses voies ferrées, elle doit également acheter au dehors; pour bien d'autres articles, notamment les tissus, sa production est insuffisante, sa fabrication pas encore au point.

Quoi qu'il en soit, les progrès sont normaux et s'accentuent chaque jour.

On peut ici ranger les industries en trois groupes distincts :

1° Les établissements encouragés par l'Etat en vertu de la loi de 1887 sur l'encouragement de l'industrie nationale;

2° Les industries exclues de cette loi comme trop favorisées par la nature : ce sont les minoteries, les distilleries d'alcool, et les brasseries qui, cependant, depuis 1906 sont exemptées de douane pour leurs installations ou outillages mécaniques qu'on ne trouve pas dans le pays;

3° Les établissements fondés par l'Etat.

Parmi les industries du premier groupe se trouvent les usines métallurgiques, les scieries, les briqueteries, les fabriques de verre, les industries textiles et de l'habillement, les industries de l'alimentation autres que celles citées dans le deuxième groupe, les industries chimiques.

Le centre industriel le plus important de la Roumanie est le district d'Ilfow dont le chef-lieu est Bucarest, la capitale. Si l'on pense que la population de Bucarest augmente sans cesse et que l'industrie y trouve par suite un débouché à proximité ainsi qu'un recrutement plus facile de la main-d'œuvre, que, d'autre part, les voies ferrées convergent toutes vers la capitale et qu'enfin là aussi est le marché financier du pays, on s'explique pourquoi ce district est devenu le plus important au point de vue industriel comme à bien d'autres. Viennent ensuite les districts de Prahova, Bacau, Neamtz dont le développement

industriel provient, pour le premier surtout, du pétrole et, pour les deux autres, du bois. Suivent aussitôt après ceux de Galatz, Jassy, Braïla, Dambovitsa et Constantza.

La protection accordée par l'Etat aux industries du premier groupe se décompose en exemption d'impôts, de taxes douanières pour les matières premières ou demi-fabriquées, réduction de transport sur les chemins de fer et même concession de l'approvisionnement des fournitures de l'Etat — le tout à l'abri des tarifs douaniers.

La force motrice employée dans l'ensemble de l'industrie en Roumanie dépassait quatre-vingt mille chevaux-vapeur en 1914. La vapeur est la principale force motrice employée, à cause des difficultés pour l'obtention des concessions de chutes d'eau. Les combustibles en usage sont le bois, la houille, le lignite, le pétrole brut et ses résidus. Le charbon (houille et lignite) est de plus en plus délaissé en faveur du pétrole et ses résidus. La campagne faite il y a plusieurs années, et qui était logique, avait pour but de faire délaisser tous les combustibles en faveur du produit national; elle a réussi en partie, mais la tendance doit s'accentuer encore; et, grâce au prix peu élevé du combustible, les industries se multiplieront certainement avec rapidité aux environs des grandes raffineries de pétrole.

Les capitaux investis dans la grande industrie en Roumanie étaient évalués en 1914 à 350 millions avec environ 250 millions de fonds de roulement; c'est-à-dire un total de plus d'un demi-milliard.

Le recensement des ouvriers et du personnel est aussi très intéressant à considérer, pour démontrer que le Roumain, réputé agriculteur, possède aussi des aptitudes pour l'industrie. D'après les recensements officiels du ministère de l'Agriculture, du Commerce, de l'Industrie et des Domaines, il faut compter que, dans l'ensemble des industries en activité en 1914, on employait environ 85 p. 100



Filipesti. — **Sonde en éruption**

de Roumains contre 15 p. 100 de sujets étrangers ou jouissant de la protection étrangère. Ce chiffre de 15 p. 100, pour peu élevé qu'il soit, doit encore être abaissé si l'on considère les sujets de protection étrangère qui cependant vivent en Roumanie d'une manière définitive.

On voit que le nombre d'étrangers venus dans le pays, amenés ou appelés par des chefs d'industries récemment créées, est bien restreint et que toute industrie se créant est assurée de trouver sur place le personnel nécessaire. Bien entendu, pour les industries non existantes auparavant, on doit faire venir de l'étranger des contremaîtres ou des ouvriers spécialistes. Les Roumains, non seulement ne s'en formalisent pas, mais trouvent cela logique; et les propriétaires roumains ouvrant dans leurs pays des fabriques sont les premiers à appeler de l'étranger des spécialistes. Mais, j'ai dit déjà que le Roumain est un assimilateur de tout premier ordre; par suite il se forme très rapidement des ouvriers du pays pour toutes les professions, qui, à leur tour, formeront les nouvelles générations. Cela est si vrai qu'en ce qui concerne le pétrole, quand on a eu constaté qu'on manquait en Roumanie de chefs sondeurs, l'administration a de suite créé, à la sollicitation des chefs d'exploitation, une école professionnelle spéciale à Campina, en vue de former des sondeurs habiles, institution qui a donné les meilleurs résultats.

L'année 1912 est une date importante dans les annales de l'industrie roumaine, c'est qu'en effet, dès le début de 1912, est entrée en vigueur la loi des métiers, du crédit et des assurances ouvrières. Cette loi organise : 1° les métiers, sur une base nouvelle; 2° le crédit pour les artisans et ouvriers industriels; 3° les assurances ouvrières.

Au point de vue de l'organisation des métiers, la loi de 1912 comble les lacunes de celle de 1902.

En dehors de la « corporation », qui reste désormais

l'organe exclusif des assurances, la loi nouvelle crée la *breasla* ou « corps de métier » destinée à satisfaire et coordonner les intérêts purement professionnels.

Le « corps de métier » sorte de syndicat professionnel, doit veiller à l'enseignement à donner aux apprentis, et à l'organisation des institutions en relations étroites avec les intérêts professionels. La loi fixe à vingt-cinq le nombre minimum de membres nécessaires pour former un « corps de métier », alors que mille membres au moins pris dans les « corps de métiers » forment une corporation, qui est exclusivement un organe d'administration des fonds mis à sa disposition. Les « corps de métiers », comme les corporations, dépendent de la « Caisse centrale des métiers, de crédit et assurances ouvrières » qui d'après la loi est une institution d'Etat.

La Caisse centrale s'occupe également de l'organisation du crédit ouvert aux ouvriers par les banques populaires, voire même de la fondation d'autres banques coopératives conformément à la loi de 1909. Enfin cette même loi organise les assurances qui se divisent en trois groupes :

1° Assurances contre la maladie et pour les dépenses de sépulture;

2° Assurances contre les accidents;

3° Assurance contre la vieillesse (pensions) et contre l'invalidité provenant de maladie.

Je remarque tout d'abord que la loi nouvelle introduit le système *obligatoire* pour toutes les catégories d'assurances et d'assurés ouvriers.

Malgré cela, les sociétés libres de secours mutuels, fonctionnant avant la loi, peuvent être approuvées et acquérir la personnalité juridique; la loi leur a donné un an pour présenter leurs statuts et solliciter l'approbation.

Les assurances sociales s'appliquent, sans distinction de nationalité ni de sexe, à tous les ouvriers et travailleurs

industriels. Je n'entrerai pas dans le détail du fonctionnement de ces assurances; il faut d'ailleurs voir le système à l'œuvre; l'application étant toute récente, je ne donnerai ici que les principes généraux.

Pour les assurances de la première catégorie, les versements sont d'environ 2 p. 100 des salaires, effectués entièrement par les ouvriers eux-mêmes (avec assimilation des manœuvres aux ouvriers); le patron intervient seulement comme percepteur volontaire de ces cotisations prélevées sur les salaires, et cela au moyen de timbres mobiles spéciaux.

En ce qui concerne la seconde catégorie, assurances contre les accidents, ce sont au contraire les patrons qui en font tous les frais et ce, sous la forme mutuelle. Les secours sont en effet versés par l'*Association des patrons* à laquelle appartiennent obligatoirement tous les patrons des industries ou entreprises énumérées par la loi et qui a été constituée d'office par la *Caisse centrale*. La somme totale des secours d'une année est donc payée par chaque patron, au prorata, au moyen d'une « contribution ». Une exception pourtant est faite pour le payement des pensions dues pour les accidents mortels dans des entreprises passagères. Les patrons de ces entreprises doivent payer solidairement le capital constitutif de la pension entière de l'année même où la pension a été admise.

L'Etat, à titre de contribution matérielle à l'organisation des assurances contre les accidents a pris à sa charge les dépenses occasionnées par l'administration centrale de l'Association des patrons.

Enfin, pour les assurances de la troisième catégorie : assurances contre l'invalidité ou la vieillesse, les fonds sont fournis par tiers par l'Etat, les patrons et les ouvriers.

Comme on le voit, cette loi modifie considérablement les habitudes roumaines, c'est un événement social important qui devait être signalé.

Le gouvernement qui la fit voter eut l'idée de compenser les dépenses nouvelles, qui incombent de ce fait aux patrons, par une nouvelle loi d'encouragement à l'industrie nationale : promulguée quelques semaines plus tard, elle prévoit toute une série de dégrèvements importants. C'était là une excellente idée destinée à faire voter plus facilement la loi des assurances, mais le gouvernement a eu le tort selon moi, d'engager l'Etat pour trente années à fournir cet encouragement. Ce délai paraît bien éloigné pour un pays qui progresse à pas de géant : il eût été préférable, à mon sens, de fixer un délai moindre, quitte à le prolonger plus tard.

Quoi qu'il en soit, et bien qu'il y ait dans cette législation beaucoup de détails critiquables, qui seront certainement amendés dans l'avenir, il est à remarquer que les Roumains vont crânement de l'avant sans hésitation.

Il faut d'autre part constater que la grande industrie se nationalise de plus en plus; j'ai sous les yeux des tableaux dressés à ce sujet par le ministère et, quoique je ne suspecte pas leur exactitude, je dois toutefois formuler à leur égard des réserves importantes. En effet,la grande industrie existe plutôt sous forme de sociétés, mais je dois noter que bien des sociétés dites roumaines ne le sont pas entièrement. Le fait n'est pas spécial à la Roumanie, combien d'industries en France ne sont-elles pas sociétés françaises avec près de la moitié de capitaux étrangers. Ceux-ci sont encore trop prépondérants dans les sociétés roumaines pour que l'on puisse dresser un pourcentage exact, je me borne donc là aussi à constater une tendance réelle, s'accentuant chaque jour, vers la nationalisation de la grande industrie.

Une autre considération économique importante dont il faut tenir compte est celle de la provenance des matières premières employées dans l'industrie. Les statistiques officielles du ministère apprennent à ce sujet que la consommation des matières premières indigènes s'élevait en 1914,

pour le groupe de l'industrie encouragée, à 72 p. 100; dans l'industrie non encouragée, 99,5 p. 100 des matières appartiennent au pays : il n'en vient donc que 0,5 p. 100 de l'étranger. Les industries créées par l'Etat n'emploient, elles, que 30 p. 100 de matières premières de provenance roumaine contre 70 p. 100 importées. Pour cette dernière catégorie d'industries, le chiffre élevé de matières premières étrangères s'explique facilement : en ce qui concerne par exemple une des plus importantes industries d'Etat, celle du tabac : on achète 6 à 7 millions de tabac d'Orient chaque année; d'autre part, les usines métallurgiques, en particulier, celles qui dépendent du ministère de la Guerre, consomment environ 4 millions de métaux étrangers par an.

Si j'examine ensuite le quantum de matières premières provenant de l'étranger pour les industries encouragées, qui est de 28 p. 100, j'estime qu'il est encore trop élevé, pour si peu qu'il le soit; je crois que l'Etat pourrait le diminuer en décourageant, si je puis dire, certaines industries dans une certaine mesure.

En effet, ces industries sont exemptes de douane pour la matière première tel que le fer par exemple. Les industriels n'ont donc aucun effort à produire pour tenter de se le procurer dans le pays. C'est ainsi que ce pays qui possède de merveilleux gisements de fer les laisse inexploités, tandis que, si l'Etat ne les encourageait pas, les industriels chercheraient en s'associant, le moyen d'extraire le minerai de fer abondant en Roumanie.

Ce n'est pas tout, les mêmes statistiques apprennent encore qu'une partie du métal hors d'usage est expédié à l'étranger pour être évidemment réexpédié ensuite en Roumanie après transformation pour la vente, alors qu'il suffirait d'installer dans le pays des laminoirs pour transformer ce vieux métal.

En ce qui concerne les industries textiles, l'importation

considérable de matières premières de l'étranger provient surtout de l'absence de filatures en Roumanie. On a promulgué, il y a quelques années, une loi encourageant la création de filatures de chanvre et de lin; je doute fort, personnellement, que les Roumains puissent jamais s'affranchir de l'étranger pour les textiles, car le climat est trop sec.

J'en arrive enfin au plus important, à savoir la production réalisée par tous ces efforts tendant à développer l'industrie nationale.

Celle de la grande industrie était évaluée en 1914, à plus d'un demi-milliard, chiffre considérable si l'on songe aux difficultés que ce pays a rencontrées pour créer cette grande industrie et cela aussi rapidement. L'avenir du pays n'est donc pas tout entier dans la culture du sol.

Dans cet ensemble, c'est l'industrie alimentaire qui vient au premier rang avec près d'un tiers de la production totale. Ainsi les moulins, les fabriques de sucre et de glucose, les distilleries d'alcool, les brasseries, ont une production presque égale au tiers de la producion totale : alors qu'il y a vingt ans ces produits arrivaient de l'étranger, en 1914, non seulement l'importation des produits alimentaires avait complètement cessé, mais la Roumanie commençait à exporter certains d'entre eux.

Au deuxième rang viennent les industries chimiques qui doivent ce classement au pétrole, je n'en dis pas davantage ici, me réservant de traiter cette question en détail dans un chapitre spécial.

Arrive ensuite l'industrie de la construction. Dans cette catégorie les scieries dominent avec une production d'environ 30 millions, dont 65 p. 100 environ pour l'exportation et 35 p. 100 pour la consommation intérieure

Le groupe des industries textiles occupe le quatrième rang avec une production de 7 p. 100 environ de la pro-

duction totale; dans cette catégorie des efforts sérieux ont été faits, c'est ainsi que récemment on a créé deux grandes fabriques de tissus de coton au capital de plusieurs millions, ainsi qu'une filature de chanvre et de lin à Jassy.

L'industrie du papier et de la cellulose vient en dernier lieu. Les fabriques de papier couvrent cependant entièrement les besoins du pays, sauf en ce qui concerne le papier de luxe qui vient encore en grande partie de l'étranger. La cellulose se fabrique en Roumanie, mais la pâte de chiffons vient de l'étranger.

Les statistiques nous apprennent encore que les bénéfices qui résultent pour la nation de l'encouragement donné à l'industrie sont quinze fois supérieurs au taux de cet encouragement. Quand l'Etat dépense 1 pour encourager l'industrie nationale, la nation récupère 15 : les sacrifices sont donc illusoires en regard des bénéfices réalisés par le pays; ils sont d'autant plus infimes qu'ils ne représentent pas des sommes versées par le fisc, mais plutôt des sommes que la loi d'encouragement empêche le fisc de recevoir. Or, si ces industries n'avaient pas été créées, le fisc n'aurait rien à recevoir.

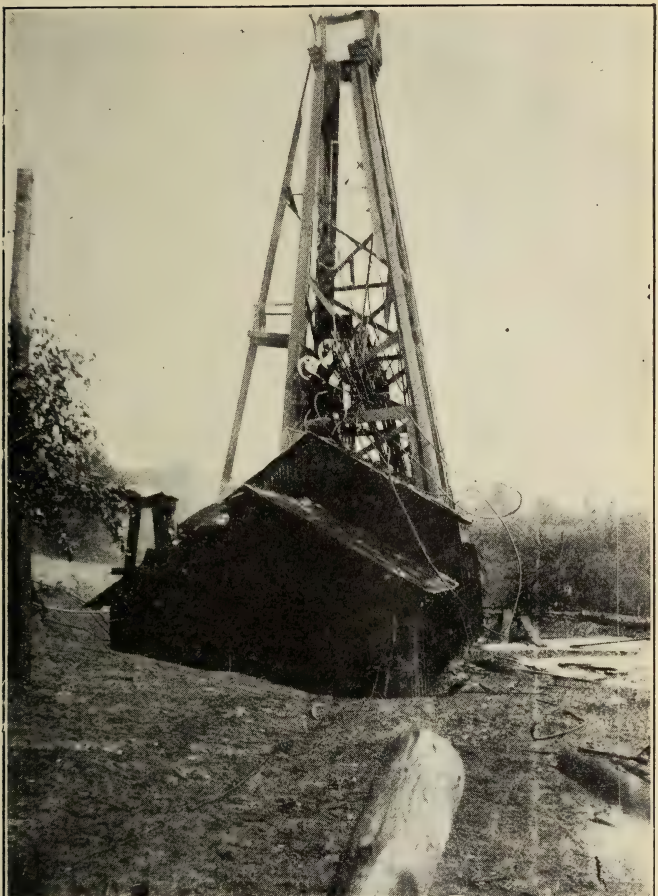
L'industrie qui a le plus profité des encouragements de l'Etat, est celle du sucre, encouragements encore augmentés et consolidés par la convention de 1906, qui l'a mise à l'abri de toute concurrence étrangère jusqu'en 1914.

Disons aussi qu'en 1906 a été promulguée une loi sur les brevets d'invention. Cette loi n'est certes pas parfaite, mais la Roumanie n'est cependant pas en retard sur la France, dont la loi sur les brevets date de 1844, et ne répond plus depuis longtemps aux progrès industriels modernes. La loi française a bien été amendée en 1902, mais les amendements introduits à cette époque, si intéressants soient-ils, n'ont pas réalisé la modification profonde qui s'impose plus que jamais pour la protection efficace de l'industrie française.

La Roumanie, fière à juste titre de ses premiers succès industriels, conviait en 1906, les nations à une Exposition Universelle qui se tint à Bucarest et qui eut un immense succès à tous égards. La plupart des Etats avaient d'ailleurs répondu à l'invitation, et dans un superbe parc qui existe toujours, le parc Carol, on les reçut magnifiquement. Les Roumains firent bien les choses; la perspective qui est restée telle, forme un ensemble splendide; vue de la porte principale d'entrée, on éprouve une impression de ressemblance avec la disposition de l'Exposition de 1889 à Paris, toutes proportions gardées. A signaler, au milieu de somptueux palais de styles divers, une très artistique reconstruction d'arènes romaines et différents palais exécutés en style roumain. La France a d'ailleurs participé à cette intéressante manifestation industrielle.

Poursuivons cette revue par quelques renseignements sur l'industrie du bois et de ses dérivés qui a fait en Roumanie des progrès considérables. Ce pays est l'un des plus boisés de l'Europe; il possédait avant la guerre 2 800 000 hectares de forêts comprenant les essences les plus variées. Après les céréales et le pétrole, ce sont les bois qui constituent l'élément le plus considérable de la production nationale. Depuis longtemps déjà, l'Etat a compris l'importance du reboisement qui fut donc très vivement poussé dans tout le royaume. Pour étudier le mieux l'industrie du bois, il suffit de considérer les exploitations du plus grand industriel du pays, qui est le roi, puisque le domaine forestier de la couronne couvre une étendue totale de 83 000 hectares, dont 66 000 dans la montagne.

Les essences forestières qui peuplent principalement les forêts de la montagne sont : parmi les résineuses, le pin et le sapin; parmi les feuillues, le hêtre et le charme. Dans la plaine on rencontre différentes espèces de chêne, le charme, le frêne et l'orme, ainsi que certaines espèces plantées,



FILIPESTI. — Sonde après l'éruption.

comme l'acacia et le pin sylvestre. Dans les reboisements, le service forestier s'occupe beaucoup du *larix* ou chêne résineux, essence de valeur, qu'on ne rencontre presque plus dans les forêts du domaine.

Le hêtre qui, dans les forêts montagneuses, éloignées des centres de consommation, n'offre pas grande valeur commerciale, s'installe grâce à sa vigueur partout où la main du sylviculteur ne l'anéantit pas; il prend la place des résineux plus précieux, qui constituent le riche trésor des forêts séculaires surtout en Moldavie. Des mesures actives sont prises par l'administration pour lutter contre cet envahissement.

Dans les forêts de montagnes, le pin occupe la première place : il en existe des spécimens de dimensions gigantesques; c'est ainsi qu'il n'est pas rare d'en trouver qui atteignent 60 mètres de hauteur, avec un tronc de 1 m. 50 de diamètre et cubant jusqu'à 30 mètres cubes. Malgré tout, ce sont cependant des exceptions; ceux que l'on peut citer d'une façon plus courante sont des personnages de 15 mètres cubes. Lorsqu'on se trouve au milieu d'eux, on compare involontairement leurs troncs gigantesques aux colonnes soutenant les voûtes d'une énorme cathédrale. L'aspect de ces forêts a quelque chose de grandiose et d'imposant. Le commerce voisin est tellement habitué à ces dimensions extraordinaires que personne ne veut s'occuper d'arbres ayant moins de 0 m. 50 de diamètre; les commerçants les appellent en plaisantant, des pieux.

Le sapin et l'épicéa sont, pour la plus grande partie, débités en planches et poutrelles, pour la construction, en jalousies, en baguettes pour les allumettes. L'épicéa provenant des forêts séculaires donne des tables d'harmonie pour pianos,qui forment un important article d'exportation pour tous les pays.

L'exportation des bois était autrefois très limitée et se concentrait à Galatz par flottage; à l'heure actuelle, tous

les modes de communications concourent à leur transport.

Le traitement auquel sont soumises les différentes forêts, varie beaucoup. Considérons comme exemple le domaine forestier de la Couronne; c'est la futaie qui occupe la plus grande place, puis vient le taillis composé; la tendance du corps forestier paraît être la transformation de taillis en futaie. Dans la futaie, on n'applique presque nulle part la coupe complète, mais on donne la préférence au traitement par éclaircies.

Pour les résineux, on ne pouvait appliquer que le système de la futaie; on a modifié, il y a quelques années le traitement habituel en employant les éclaircies et même les coupes pleines avec reboisement artificiel ultérieur.

Les exploitations de forêts en plaine se font comme partout; les bois, détaillés en tronçons et en pièces de 1 m. 96 de longueur (unité locale : *stinjen*), sont chargés sur des traîneaux et transportés pour la plus grande partie par les voies naturelles jusque dans les lieux de consommation ou aux gares.

Dans la région des collines, l'exploitation se complique un peu; les ondulations du terrain rendent impraticable la traversée de la forêt avec des chariots chargés, dans toutes les directions; on est donc forcé de construire des chaussées spéciales.

Plus on pénètre dans la montagne et plus les installations d'exploitation se compliquent. Les pentes à forte inclinaison ne permettant plus de construire à bon compte des chaussées spéciales pour le transport du bois, il faut recourir à d'autres moyens, comme les glissoirs et les canaux au moyen desquels on réunit le bois pour le transporter aux endroits les plus facilement accessibles. Mais, comme la population est rare dans les régions de montagne, les bêtes de trait manquent et il a fallu construire des chemins de fer à voie étroite qui transportent les troncs d'arbres jusqu'aux scieries installées souvent à une dizaine

de kilomètres des gares de chemins de fer. Là, on débite les troncs en planches; ils perdent environ 40 p. 100 de leur poids et de leur volume primitifs et sous cette nouvelle forme, ils poursuivent leur route juqu'aux chemins de fer à voie normale, ou, par eau, jusqu'aux centres de consommation.

J'ajoute qu'en vue du flottage, plusieurs rivières, telles que la Bistritza et ses affluents, ont été aménagées spécialement : on a construit trois barrages qui, retenant une grande quantité d'eau, rendent flottables ces affluents. Je ne dirai rien de spécial en ce qui concerne les nombreuses scieries que l'on rencontre en Roumanie; la plupart sont pourvues de machines-outils les plus modernes; je citerai cependant l'établissement de Piatra Corlului, qui comporte une turbine de 115 HP, la plus puissante de celles qui se trouvent dans les montagnes. Douze scies alternatives, neuf scies circulaires et une multitude de machines-outils, travaillent nuit et jour sans interruption, arrivent à débiter en planches les quelques 80 000 mètres cubes de tronçons qui se concentrent annuellement dans les principaux établissements appartenant au domaine de la Couronne.

En résumé, il reste encore beaucoup à faire en Roumanie pour l'exploitation des forêts; trop peu de propriétaires exploitent les leurs suivant des méthodes scientifiques; la plupart les abandonnent aux marchands de bois. Tout le mal vient de là. Quoi qu'il en soit, les progrès réalisés s'accentuent, ce que l'on peut voir très nettement dans les statistiques d'exportation du bois.

Quelques mots en terminant sur l'industrie de la pêche. Une loi de 1896 réglemente rigoureuseument l'exploitation des pêcheries de l'Etat. Avant cette époque, on avait été frappé du dépeuplement du fleuve, et par suite, de la diminution énorme de l'exportation. On a donc peuplé les eaux roumaines de poissons achetés à l'étranger, et l'on

encourage notamment l'élevage des huîtres ainsi que le commerce des truites.

Le poisson le plus répandu en Roumanie est la carpe; elle est ici d'une taille très notablement supérieure à celle qui vit dans nos rivières. Le caviar, également très abondant au Delta, principalement à la bouche Saint-Georges, se vendait couramment avant la guerre de 15 à 20 francs le kilogramme. Enfin l'esturgeon ordinaire, et le grand esturgeon se trouvent aussi en grande quantité dans les eaux roumaines. Les principaux marchés de poissons sont Galatz et Braïla, puis Tulcea dans la Dobroudja; en seconde ligne, viennent Bucarest et Craïova.

Les pêcheries de l'Etat, en partie affermées et en partie exploitées en régie, rapportaient annuellement 3 millions au budget roumain, mais ce chiffre sera certainement dépassé de beaucoup dans un avenir très prochain.

Le pêcheur du Danube, mène une vie misérable et dure, habitant de malheureuses cahutes que la moindre crue envahit; habitué à la dure, il reste absent de sa cabane toute la semaine, interrompant seulement son labeur le dimanche pour se reposer, et surtout pour boire jusqu'à l'ivresse complète.

Généralement, une équipe de pêcheurs en Dobroudja se compose d'une douzaine d'hommes commandés par un chef plus expérimenté, et qui choisit l'emplacement de pêche le plus favorable. Chaque petite compagnie possède son matériel de pêche, acheté en commun, dont la valeur dépasse souvent un millier de francs.

Les procédés de pêche varient suivant le poisson que l'on a en vue. Pour la pêche à l'esturgeon dans le Danube, on suspend sur une partie du fleuve, à deux flotteurs, des ensembles (formant filets) de longues lignes, terminées par de gros hameçons. Quand les esturgeons s'y engagent, ils sont aussitôt assommés à coups de maillet par les pêcheurs. Les esturgeons pris dans le Danube pèsent sou-



SINAIA. — **La Grande Place.**

vent plus de 100 kilos, et même de temps en temps, on signale la prise d'esturgeons gigantesques, dont le poids dépasse 200 kilos.

En Dobroudja, aux crues du printemps, le poisson quitte le fleuve pour se répandre dans les lagunes; mais dès que la crue cesse, quand le poisson veut regagner le fleuve, les pêcheurs installent des barrages formés par des filets, et la pêche est alors fantastique. Quelquefois, étant donné la violence du courant, et le nombre élevé de poissons qui se précipitent pour rejoindre le fleuve, les barrages sont renversés, et les malheureux poissons échappent ainsi au sort qui les attendait de terminer leurs jours dans une fabrique de conserves.

CHAPITRE X

Le pétrole et les mines de Roumanie

Considérations géologiques. — Les gisements du royaume. — L'avenir minier. — La Roumanie s'affirme comme grand producteur de pétrole. — Examen financier des affaires pétrolifères. — Méthodes d'exploitation et de transport. — Nationalité des capitaux investis dans les industries du pétrole. — Questions législatives, la loi de consolidation des concessions. — La production, l'exportation. — Le port de Constantza. — Aménagements et installations spéciales pour l'exportation du pétrole. — L'utilisation du mazout pour le chauffage des locomotives du réseau roumain. — Les carrières de Roumanie.

Si l'on excepte le sel, qui, nous l'avons vu, est un monopole d'Etat, le capital, hypnotisé par les affaires de pétrole, ne s'occupe pas du tout de l'exploitation des autres mines. C'est à mon avis, un grand tort, car les minerais les plus divers abondent dans ce pays. Quel merveilleux sous-sol privilégié, dont le prospecteur peut s'occuper fructueusement!

Je n'en excepte pas la Dobroudja, et ce m'est une occasion de plus de répéter ici combien dans l'avenir les Roumains auront à se féliciter de cette annexion. La Dobroudja est en effet, un vaste réservoir de houille et de fer; on y rencontre également le cuivre en abondance, sans parler d'une foule d'autres minéraux de moindre importance; d'autre part, Constantza est proche, et rien n'empêche de

développer les voies ferrées dans cette province, si ce n'est le défaut de capital.

A-t-on fait jusqu'ici ce qu'il fallait pour attirer les placements financiers dans les affaires minières? En ce qui concerne la Dobroudja, les Roumains ont tout fait pour les éloigner, en ne cessant, par patriotisme exagéré, de décrier cette province, en traitant ses habitants comme des étrangers qu'on refuse d'assimiler, et en n'y tentant aucun effort de colonisation. En Europe, avant la guerre, peu de personnes avaient entendu parler d'une Dobroudja roumaine; on savait seulement que la Roumanie se composait de deux belles provinces, Valachie et Moldavie; on ignorait la troisième, parce que les Roumains eux-mêmes la traitaient en intruse, en colonie, dont les habitants n'étaient plus citoyens roumains dès qu'ils quittaient leurs villages. A quoi correspondait d'ailleurs cette chinoiserie administrative? Avait-on honte de penser qu'un Tartare de Dobroudja pourrait venir à Bucarest et s'y proclamer citoyen? Ce n'est pas ainsi qu'on espérait assimiler les gens de sa race. Au lieu de les laisser dans leur repoussante saleté, car Tatares, Kurdes et tziganes de Dobroudja, vivent au milieu de la vermine amassée par leur crasse répugnante; il fallait essayer un régime colonisateur progressif, devant les amener insensiblement à une propreté relative, et à des mœurs acceptables.

Il est anormal que les Roumains, si attentifs à développer tout ce qui peut contribuer à leur extension, aient pu négliger à ce point ce vaste territoire et ses habitants; et, puisqu'il est si difficile, paraît-il, d'y attirer de nouveaux colons, qu'ils n'aient pas essayé de transformer en véritables citoyens toute la race tartare.

Toujours est-il qu'un moyen rapide de transformation de ces populations serait précisément de les employer à des travaux de mines, et puisque le capital étranger s'abstient, pourquoi le gouvernement ne prend-il pas l'initiative d'ou-

vrir quelques exploitations minières? Les colons y viendraient d'eux-mêmes, et comme bien conduites, ces exploitations ne manqueraient pas d'être prospères, le capital serait bien vite attiré dans cette région. En tous cas, pourquoi ne pas essayer, pourquoi penser seulement et toujours que la Dobroudja n'a rapporté à la Roumanie que son port de Constantza?

J'espère cependant que la guerre et ses conséquences feront qu'un jour prochain les richesses minières de cette province commenceront à être mises en valeur, que l'avenir la rattachera intimement au reste du royaume.

Au double point de vue géographique et géologique, on distingue en Roumanie trois régions qui sont, en allant du Danube vers le nord : 1° la région des plaines; 2° celle des collines; 3° celle des montagnes.

La région des plaines qui s'étend du Danube à Bucarest, est formée d'alluvions quaternaires; celle des collines se détache dans le tertiaire (miocène et pliocène); quant à la région des montagnes, qui longe la frontière, elle est trop complexe au point de vue géologique pour pouvoir être détaillée ici.

L'exploitation des mines de cette région existait certainements du temps des Romains : on rencontre de nos jours d'anciens travaux souterrains, ainsi que des inscriptions qui ne laissent aucun doute à cet égard. A Baïa de Arama notamment, on trouve des traces incontestables d'exploitations régulières remontant à cette époque. Cette prospérité minière fut anéantie par les premières invasions barbares, pour reprendre à nouveau au quinzième siècle, et être enfin complètement réduite à néant par l'invasion turque.

Parmi les gîtes métallifères, l'or existe sous forme de filons venant de Transylvanie, puis sous forme d'alluvions aurifères qu'on rencontre notamment dans le district de

Buzeu. L'argent se trouve en Dobroudja, à Babadag. Quant au fer, on le rencontre un peu partout principalement dans la vallée de Bistritza, puis à Baïa de Arama, à Baïa de fer, à Brosteni, à Dorna; enfin et surtout, en Dobroudja, notamment à Macin. Le cuivre se trouve spécialement sous forme de chalcopyrite, à Baïa de Arama où il est exploité d'une manière rudimentaire, à Baïa de fer, à Brosteni. Dans la Dobroudja où le cuivre abonde, rien n'est exploité encore .

Ces gîtes ont été peu étudiés, et cependant quelques-uns d'entre eux suffiraient à alimenter pendant longtemps non seulement la Roumanie, mais l'Europe entière.

Parmi les combustibles minéraux, on rencontre de la houille dans les districts de Gorj, Valcea et Prahova, en quantité très abondante, et surtout encore en Dobroudja, mais c'est principalement le lignite qui domine.

On extrait également de l'anthracite à Skéléa, à Dragosti, et à Baïa de fer; les mines de Skéléa notamment sont affermées à une société anglaise, et raccordées au chemin de fer.

Une loi des mines en Roumanie régit les entreprises d'exploitation, mais cette loi n'a pas encore été mise au point pour attirer le capital; les rapports entre le propriétaire du sol et les concessionnaires n'y ont pas été suffisamment réglés.

Comme on peut s'en rendre compte, le sous-sol de la Roumanie recèle de grandes richesses; j'ai passé sous silence de nombreux minerais qu'on y rencontre en quantité, pour ne parler que des plus importants. On préfère pour l'instant se borner à l'exploitation du pétrole, du sel, ainsi qu'à celle du charbon et des matériaux de construction. Mais c'est surtout le pétrole qui attire le capital.

L'existence du pétrole en Roumanie était connue depuis fort longtemps; toutefois, ce n'est qu'après 1860 qu'on s'occupa sérieusement de l'exploiter. La production alors attei-

gnait environ 3 000 tonnes, tandis qu'elle s'est élevée en 1900, à 380 000 tonnes, pour atteindre en 1914, le chiffre de 1 795 000 tonnes, représentant une valeur de plus de 100 millions de francs.

Mais ces chiffres ne suffisent pas à bien faire apprécier l'importance de la Roumanie comme pays producteur, il est intéressant de considérer aussi ceux des autres pays pétrolifères

Les Etats-Unis qui viennent en tête, produisent vingt fois plus que la Roumanie; la Russie qui vient ensuite, produit sept fois plus; la Galicie, seulement un quart de plus, enfin les Indes néerlandaises ont à peu près la même production que la Roumanie. J'estime que tout prochainement la Roumanie doit prendre le troisième rang après la Russie, aussitôt avant la Galicie; de plus, tandis que les dépôts de pétrole en Amérique viendront à s'épuiser dans un avenir peut-être pas très éloigné, vu leur exploitation intensive, en Roumanie au contraire, la production semble pratiquement illimitée, car on n'y exploite qu'une faible partie de la zone pétrolifère techniquement reconnue.

C'est dans le district de Prahova principalement que s'est concentrée jusqu'à présent l'activité. Mais si, comme je l'ai montré plus haut, la progression de la production a été rapide, ce n'en est pas moins après de bien grandes difficultés de tous ordres que l'on a obtenu ces résultats. Il ne faut pas s'imaginer qu'on puisse, dans un pays si nouveau, ou plutôt si nouvellement développé, créer des exploitations minières susceptibles de rémunérer rapidement le capital.

En Amérique ou dans les pays d'Occident, tout nouveau gisement est aussitôt exploité par des sociétés à gros capitaux, à l'aide d'outillages les plus modernes, qui équipent une exploitation intensive en peu de temps. En Roumanie au contraire, on a dû solliciter longtemps le capital; celui-ci, attendant la sécurité politique, est venu d'abord timi-

dement; il a commencé par s'apercevoir que, si le pétrole était abondant, aucune loi n'existait pour protéger son exploitation, ni aucun moyen de transport, ni voies de communication; il a donc attendu, toujours timide, que le pays s'organise avant de faire son entrée triomphale, qui ne date que de quelques années. On ne peut donc pas s'étonner de ne pas voir plus intensive une industrie appelée très prochainement à constituer la plus grande source de richesse de ce pays.

Le pétrole se trouve localisé dans la région des montagnes, ainsi que dans la région subcarpathique; on n'en trouve pas en plaine. Les différents gisements sont :

1° Les gisements crétacés localisés dans les districts de Dambovitsa et de Prahova, et qui sont exploités;

2° Les gisements paléogènes qui comprennent les zones pétrolifères de Moldavie (districts de Suceava, Neamtz et Bacau) et celles de la Mountenie (districts de Buzeu et Prahova);

3° Les gisements néogènes qui se rencontrent surtout dans la région subcarpathique. Ce sont les plus exploités actuellement : ils fournissent environ 90 p. 100 de la production totale du pays.

La Roumanie offre un exemple frappant des relations ordinaires entre le sel et le pétrole. Dans les gisements de sel, j'ai signalé, en parlant de la mine de Slanic, la présence d'hydrocarbures gazeux, sans trace de pétrole; mais dans le voisinage immédiat du massif de sel, le pétrole fait son apparition avec les gaz hydrocarburés. De même la présence de pétrole dans les terrains néogènes prouve l'existence d'un massif de sel à proximité.

Le pétrole brut est ici généralement de couleur très foncée, brun vert ou même brun noir, quoique certains pétroles ayant filtré naturellement à travers des couches de grès fin, présentent une certaine limpidité : c'est ainsi que

dans le district de Bacau à Campeni, le pétrole revêt une couleur jaune clair, tandis qu'à Predeal dans le district de Prahova, il est rougeâtre. Mais tous se distinguent par une fluorescence verdâtre. Le pétrole le plus léger se trouve dans le district de Bacau, et le plus lourd dans celui de Dambovitsa. Tous dégagent une faible odeur d'éther. Quant à la composition chimique, elle est à peu près constante pour les produits de tous les districts; ils contiennent peu ou pas d'oxygène, seulement des traces de soufre, ces deux produits se concentrant d'ailleurs par distillation, dans les résidus. La composition chimique moyenne est celle de Campina qui s'analyse ainsi : carbone 86 p. 100, hydrogène 13 p. 100, soufre 0,12 à 0,15 p. 100.

Depuis trois ou quatre siècles, les paysans roumains extrayaient le pétrole de la façon la plus rudimentaire. Cependant dès qu'ils eurent atteint un résultat encourageant vers la fin du dix-huitième siècle, le fisc les imposa tellement qu'ils durent abandonner leurs travaux. L'Etat fit alors exploiter en régie, les propriétaires du sol ayant le droit pendant un mois de l'année d'exploiter pour leur compte. Finalement on rendit la liberté aux exploitants et notamment à Pacuretsi (district de Prahova), on commença la première exploitation industrielle du pays.

Comment exploitait-on à cette époque? Les paysans avaient commencé l'extraction dans des fosses, excavations de 7 à 8 mètres faites là où ils avaient trouvé un écoulement de pétrole; ils le recueillaient dans un baril, puis l'isolaient par décantation de l'eau. Plus tard des paysans plus expérimentés adoptèrent des bassins qui n'étaient autre chose que les anciennes fosses carrées dont la profondeur atteignait maintenant de 18 à 20 mètres; ce qui distingue la fosse du bassin, c'est que ce dernier, plus profond devait être boisé pour éviter les éboulements. Certains de ces bassins avaient jusqu'à 5 mètres carrés de section. Mais il fallait bien en arriver à approfondir ces bassins;

dès lors, on conçoit aisément qu'une telle section ne pouvait plus être maintenue : il fallut donc réduire la section pour descendre de plus en plus profondément; c'est ainsi que logiquement les paysans arrivèrent à creuser des bassins profonds de 30 ou 40 mètres, avec section de 1 mètre à 1 m. 20, qui ne sont plus, à vrai dire, des bassins, mais bien des puits; telle est en Roumanie l'origine des puits de pétrole.

Le plus souvent les paysans se réunissaient à quatre, le puits étant carré, chacun d'eux se chargeait d'une des quatre parois. Le travail était long, car en été à cause de la chaleur et des émanations de gaz, le travail leur était impossible.

Les puits qui constituent le mode d'extraction de transition entre les systèmes d'autrefois et ceux d'aujourd'hui sont actuellement les seuls qui soient employés par les petits propriétaires d'une façon exclusive. Pour les grandes sociétés qui exploitent par sondages, ce système est toujours employé parallèlement pour fournir les renseignements géologiques sur les zones qui ne sont pas encore en exploitation. D'ailleurs pour certaines zones où l'on est certain d'avance de rencontrer les couches imprégnées de pétrole à une profondeur maxima de 150 mètres, il y a avantage à se servir exclusivement de puits.

Ceux en exploitation en Roumanie ne dépassent guère 150 mètres de profondeur, quoique dans le district de Prahova il y en ait quelques-uns qui dépassent 200 mètres, c'est là une exception. La section est généralement de 1 m. ou 1 m. 20, les puits à plus grande section n'ayant jamais pu réussir parce que plus coûteux et plus difficiles à aérer, par suite de l'augmentation considérable de gaz amassés au fond. L'extraction des déblais se fait au moyen de seaux descendus et remontés par une corde s'enroulant sur un treuil mû par un cheval.

Tous les puits sont en général mal ventilés et surtout

mal éclairés; on ne peut en effet, à cause des émanations de gaz, maintenir les lampes à feu nu; les installations électriques sont d'autre part très coûteuses. La sécurité y est très relative; à chaque instant on signale des accidents : asphyxie provenant du manque d'aérage suffisant, ou de dégagements imprévus de gaz; les explosions sont aussi assez fréquentes; enfin de nombreux accidents proviennent de la chute de matériaux dans les puits, qui viennent tomber d'une assez grande hauteur sur l'ouvrier insuffisamment protégé par son chapeau métallique. Malgré la vigilance de l'administration qui exerce une surveillance active, les exploitations sont tellement disséminées, qu'il est impossible d'empêcher de nombreux accidents, de ce fait; les responsabilités se partageant d'ailleurs entre l'insouciance des ouvriers d'une part, et le mauvais entretien des puits d'autre part, qui est imputable aux propriétaires.

Comme je l'ai dit précédemment,les grandes exploitations emploient presque exclusivement aujourd'hui les sondages. C'est la méthode canadienne par trépan et tiges de fer ou d'acier, qui est la plus répandue. Les premières sondes mécaniques furent employées dans la région de Campina; depuis, elles se sont beaucoup répandues; ces dernières années, les sondages à l'eau importés par l'ingénieur Raky se sont également multipliés, mais seulement dans les grandes exploitations. Ce système est beaucoup plus un système d'extraction pratique et intensive, tandis que, pour les régions pétrolifères mal connues, les sondages à tiges rigides à sec permettent de recueillir des échantillons des terrains traversés et sont de ce fait, plus indiquées pour suppléer aux puits. Or, comme la Roumanie malgré le développement considérable de son industrie pétrolifère en ces dernières années surtout, est encore un pays mal exploré où seulement le district de Prahova commence à être techniquement reconnu, la plupart des exploitants préfèrent le

sondage canadien plus long, plus onéreux, mais plus certain et plus fécond en renseignements géologiques.

Sans vouloir entrer ici dans des indications techniques, d'ailleurs inutiles en ce sens que les sondages et les outils employés n'ont rien de spécial à la Roumanie, je dirai cependant un mot sur le sondage hydraulique employé surtout depuis que les capitaux allemands se sont occupés des affaires de pétrole en Roumanie.

Dans le sondage à sec, quand le trépan a pulvérisé le terrain au fond du trou de sonde, on descend une tige creuse appelée cuiller, terminée par une soupape qui s'ouvre automatiquement en touchant le fond; cette tige se remplit de boue et est remontée à la surface; le trépan continue alors à pulvériser par ses chutes successives, le terrain au fond du trou; on remonte à nouveau la boue formée par l'intermédiaire de la cuiller, et ainsi de suite. Le même procédé est d'ailleurs employé pour faire le pompage du pétrole quand la sonde a atteint la couche. Dans le sondage hydraulique au contraire, la maîtresse-tige, et le trépan qui la termine, sont creux et on y injecte de l'eau sous pression; cette eau délaie la boue du fond, la fait remonter et déverser, et cela d'une manière continue. On se rend compte de suite que ce système supprime d'un seul coup les longues manœuvres nécessaires pour remonter le trépan après battage suffisant, le remplacer par la cuiller, descendre celle-ci et la remonter. Le sondage hydraulique est donc infiniment plus rapide et partant beaucoup plus économique.

On reproche à ce système plusieurs inconvénients et il faut bien que ces inconvénients soient réels, du moins en partie, car, sans cela, devant la différence de rendement, le sondage canadien aurait déjà presque disparu.

Ces inconvénients sont de plusieurs natures, quoique tous proviennent de ce que dans le sondage hydraulique on enfonce, on enfonce toujours sans connaître au fur et

à mesure les terrains que l'on traverse, comme cela a lieu pour l'autre sondage dit canadien; il en résulte que l'on s'expose à ne pas reconnaître le moment précis où la sonde rencontre la couche pétrolifère et à la dépasser; on s'expose en outre, si la sonde arrive sans qu'on s'en doute à la couche, de l'inonder et par suite de rendre le sondage inutilisable et même de nuire aux exploitations voisines.

Je persiste personnellement à croire que ces inconvénients réels peuvent être évités par une bonne réglementation des exploitations, et surtout par l'emploi d'un personnel sérieux et compétent. En effet, un bon chef sondeur peut, s'il connaît bien son métier, remédier facilement à ces imperfections. Par suite, quand la Roumanie possèdera des ouvriers sûrs et capables, j'incline à penser que le sondage hydraulique deviendra presque général. Toutefois, c'est encore dans un avenir plus ou moins éloigné, car pour l'immensité des terrains pétrolifères encore peu ou pas étudiés, petits propriétaires, petites ou grandes sociétés préféreront, au début surtout, le procédé canadien avec lequel on marche lentement, mais sûrement.

Le pétrole brut, visqueux, brun verdâtre ou noirâtre, à odeur d'éther, doit être épuré et distillé avant qu'on le livre à la consommation. Les produits sont divisés par l'administration en quatre classes : 1° benzine; 2° pétrole lampant; 3° pétrole distillé; 4° résidus.

Dans les premières distilleries, on distillait dans des chaudières en fer battu de 500 à 1 200 litres de capacité; le raffinage à l'acide sulfurique et le lavage se faisaient à bras dans des tonneaux en bois.

Plus tard, de puissantes raffineries se sont installées, surtout au cours de ces dernières années, possédant tous les perfectionnements modernes, permettant ainsi l'exportation sous les formes désirées par la consommation.

Une firme française en a installé une des plus importan-

tes; à Campina il s'en est groupé plusieurs qui sont de tout premier ordre; enfin à Ploesti, ville hier ignorée et qui compte aujourd'hui plus de cinquante mille habitants, véritable centre du pétrole roumain, à une heure et demie de Bucarest, s'élèvent également plusieurs très puissantes raffineries. Il y en a environ une centaine en Roumanie.

Je signale à ce sujet un nouveau procédé employé par la société Vega, qui remplace l'acide sulfurique par le bioxyde de soude, ce qui donne un pétrole lampant de qualité supérieure. Ce procédé au bioxyde de soude a été expérimenté il y a quelques années à Rouen et, en raison des excellents résultats obtenus, la société Vega a construit à Ploesti une usine à traitement par bioxyde de soude qui permet de raffiner trois wagons et demi par vingt-quatre heures.

Le pétrole sortant des raffineries sous ses différents aspects doit être ensuite dirigé sur les centres d'exportation; le gouvernement roumain, secondant activement les efforts des chefs d'exploitation, a donc créé des lignes de chemins de fer dans tous les centres productifs.

Toutefois, le développement du réseau ferré ne pouvait atteindre la capacité de plus en plus grande qui devait correspondre à la production croissante des raffineries; d'autre part, en ce qui concerne aussi le transport du pétrole brut aux raffineries, les prix des chemins de fer, quoique très bas, sont encore trop onéreux. On a donc songé à créer des conduites drainant le pétrole et celles-ci ont pris une grande extension au cours de ces dernières années.

Une puissante société américaine avait fait à cette époque des propositions au gouvernement roumain pour l'établissement d'une grande conduite générale. Mais l'opinion publique, très nationaliste, craignit un trust américain du pétrole roumain; le gouvernement dut décliner les pro-

positions et promettre d'étudier un projet de conduite nationale.

Toutefois, les conduites privées se sont développées rationnellement au fur et à mesure des besoins, certaines d'entre elles sont gigantesques; dans le district de Prahova notamment, les conduites atteignent une longueur totale d'environ 1 000 kilomètres.

Il existe également dans la région du pétrole roumain de nombreuses conduites d'eau, en fonte, destinées à amener l'eau nécessaire à beaucoup de centres d'exploitation qui en sont totalement dépourvus. Dans le district de Prahova, leur longueur totale dépasse 500 kilomètres, leur diamètre varie de 50 à 120 millimètres.

D'autre part, dès que les circonstances politiques le permettront, on doit remettre en exploitation le pipe-line pour le transport du pétrole depuis la vallée de Prahova jusqu'à la mer.

Les plus puissantes sociétés qui exploitent les terrains pétrolifères en Roumanie, se divisent en sociétés étrangères et sociétés roumaines, sans qu'il soit toujours possible d'établir une distinction très nette en ce qui concerne l'origine des capitaux.

C'est ainsi que la société *l'Etoile Roumaine*, au capital de 40 millions, n'est pas entièrement roumaine, puisque avant la guerre, une société allemande y était fortement intéressée.

En me plaçant donc au point de vue de la production, les entreprises pétrolifères se présentent actuellement suivant la classification du ministère des Finances, en sept groupes. Le premier groupe comprend celles dont la production dépasse 100 000 tonnes : parmi elles, je citerai, outre *l'Etoile Roumaine*, la société *Vega*, créée en 1905 par le groupement Disconto Gesellschaft qui met en valeur les produits de la Bustenari; la société *Aurora;* la société *Romano-Américaine* derrière laquelle se trouve le groupe

Rockfeller; puis *l'Aigle franco-roumaine*, fondée par la firme française Desmarais frères, et enfin la société *Trajan*, fondée en 1906, société roumaine à capitaux mixtes. Les autres groupes comprennent des sociétés ou propriétaires dont les productions s'échelonnent en décroissant de 100 000 tonnes à 1 000 tonnes, le septième groupe étant celui des exploitations produisant moins de 1 000 tonnes.

Au point de vue du classement par nationalité, je remarque tout d'abord les efforts du capital allemand pour accaparer l'industrie pétrolifère roumaine. Avant 1914, le groupe Disconto Beichroeder-Erdöl Aktien Gesellchaft s'était efforcé, avec beaucoup de ténacité, de réunir les éléments roumains épars. Les capitaux français suivaient de très près, et, dans les dernières années qui ont précédé la guerre, ils ont eu la participation la plus importante aux affaires de pétrole; venaient ensuite les capitaux italiens, américains, hollandais et belges.

Comment s'acquièrent les concessions de terrains pétrolifères en Roumanie? Sans entrer dans les détails législatifs, il est intéressant de connaître, au moins dans les grandes lignes, cette question d'acquisition de concessions.

Il existe deux sortes de concessions : 1° celles sur propriétés privées; 2° celles sur terrains de l'Etat.

En ce qui concerne les propriétés privées, l'Etat n'intervient pas dans la question concession. Le pétrole sous toutes ses formes est à la disposition du propriétaire de la surface, qui doit cependant se soumettre à la loi des mines. D'après celle-ci, le propriétaire du sous-sol jouit du droit de préférence. S'il veut exploiter sans avoir fait les recherches, la personne qui a effectué les études d'exploration sera coassociée pour une période de soixante-quinze ans. A l'expiration de ce délai, la mine revient en totalité au propriétaire du sol qui peut continuer l'exploitation ou vendre par adjudication publique. Si le propriétaire de la surface n'est pas coassocié, le concessionnaire

doit lui verser une redevance annuelle. Enfin l'exploitant doit payer à l'Etat une taxe annuelle au prorata de la superficie de l'exploitation, ainsi qu'une redevance proportionnelle de 1 p. 100 sur la production brute.

La cession des droits d'exploitation par les propriétaires du sol, a donné lieu à toutes sortes de spéculations qui ont eu pour effet de discréditer au début l'ensemble des affaires pétrolifères.

La Roumanie, de même que les autres pays orientaux, ne possédait pas de cadastre, et lorsqu'un étranger voulait acquérir un terrain ou seulement un permis d'exploitation, il lui était souvent difficile de mettre la main sur le véritable propriétaire; aussi plusieurs années après, et surtout lorsque les travaux entrepris avaient donné de bons résultats, le propriétaire, ou quelqu'un se prétendant tel, apparaissait subitement pour réclamer ses droits. Il en résultait de longs et difficiles procès, dont le résultat fut d'éloigner le capital des exploitations de pétrole.

Le gouvernement roumain ne pouvait se désintéresser de la question, et comme l'établissement d'un cadastre ne peut s'effectuer qu'après de longues années de travail méthodique, il dût recourir à une mesure empirique, et fit voter une loi spéciale, dite de *consolidation* des concessions.

La cession du permis d'exploitation, d'après cette loi, doit être régulièrement enregistrée sur le registre du tribunal d'arrondissement, et la date de cet enregistrement constitue pour le concessionnaire le point de départ de son droit réel. Par suite, en cas de contestation, la priorité d'enregistrement confirme le droit.

Cette inscription au registre du tribunal est d'ailleurs précédée d'une sérieuse enquête menée par une commission spéciale dont les pouvoirs ont été institués par la loi, et les résultats de cette enquête doivent légalement être publiés dans les journaux. Les décisions de la commission d'enquête sont sans appel en ce qui concerne le droit d'ex-



A SINAIA. — **Le Parc.**

ploitation, mais laissent le sol libre relativement au droit de propriété, de telle sorte que si ultérieurement un tiers parvient à établir sérieusement sa qualité de propriétaire du sol, il ne pourra revendiquer aucun droit à l'exploitation.

Cette loi ne fut pas votée seulement pour assurer l'avenir concernant les contrats passés avant sa promulgation; elle prescrivit aux exploitants désireux de consolider leurs droits, de faire enregistrer légalement, dans un délai de six mois, leurs actes de cession.

Une commission d'enquête statua ensuite pour désigner comme véritables exploitants, ceux qui possédaient les actes les plus anciens. Cette sage mesure eut pour effet de rassurer le capital, et par la suite les exploitations se multiplièrent.

Cependant si l'absence de cadastre avait occasionné au début les sérieux mécomptes que j'ai signalés, par cet état d'insécurité dans la mutation des droits, ce n'était pas la seule cause qui eut pour effet de discréditer les exploitations. Il en est d'autres, et parmi elles, je citerai l'incompétence notoire de tous ceux qui, au début, furent les promoteurs, ou même les exploitants d'affaires de pétrole en Roumanie. Trop longtemps les propriétaires du sol ont spéculé sur cette insuffisance technique du personnel des exploitations : ils désignaient en effet eux-mêmes, et bien entendu dans un but intéressé, les emplacements de puits ou de sondes, au grand détriment de l'intérêt général, et de l'avenir de cette industrie.

C'est ainsi que des capitaux considérables ont pu être engloutis pendant de longues années pour des travaux de recherches nécessairement infructueux, qui ne furent jamais dirigés par des techniciens, alors qu'il était indispensable, vu l'allure irrégulière des couches pétrolifères de ce pays, d'avoir des guides parfaitement compétents; en

particulier les entreprises roumaines manquèrent pendant très longtemps de sondeurs habiles.

Enfin, non seulement les sociétés et les propriétaires ne cessaient de se disputer entre eux, au lieu de s'associer, mais encore les exploitations étaient aussi mal gérées au point de vue commercial qu'au point de vue technique. Dans l'intérêt général, le gouvernement a dû intervenir, notamment au sujet du pétrole lampant : le 3 avril 1908, il faisait voter une loi sur la répartition de la consommation du pétrole lampant entre les raffineries du pays, loi dont l'article 3 fut modifié en avril 1910, pour porter de trois à six le nombre de catégories de raffineries.

J'ai indiqué aussi l'intervention du gouvernement au point de vue technique par la création d'une école de maîtres sondeurs à la Campina.

Les concessions sur les terrains pétrolifères de l'Etat sont régies par une législation spéciale sur laquelle je ne m'étendrai pas ici, vu que les terrains de l'Etat n'interviennent que pour une part bien minime dans la production (7 p. 100); ce fait est dû à deux causes. Tout d'abord les taxes sont trop élevées, et chargent trop lourdement une entreprise naissante; ensuite, et c'est là je crois la raison la plus importante, le maximum de concession octroyable étant de 100 hectares, il en résulte un morcellement attirant le petit capital sur des périmètres jusqu'alors inexplorés, où il s'épuise sans résultat pratique.

Au point de vue financier, la grande fièvre des spéculations paraît calmée, on a compris qu'il ne fallait pas seulement brasser des affaires, mais plutôt travailler, et à la période de discrédit des exploitations pétrolifères roumaines provenant des spéculations du début, a succédé une période de calme, de travail, dont les résultats, de plus en plus satisfaisants, ont pleinement justifié les espérances.

Au point de vue de la nature de l'exploitation, dans la région de Bustenari (Prahova), on compte une centaine de

puits productifs, contre cinq cents sondes productives. Dans la région de Campina, il y a une quinzaine de puits productifs et près de cent cinquante sondes. A Moreni, environ cinquante sondes productives, pas de puits. Cette région est celle où les sondes obtiennent de beaucoup le plus fort rendement, puisque une cinquantaine de sondes productives donnent à elles seules, un rendement supérieur à celui obtenu dans la région de Bustenari, dans le même laps de temps, par cent puits et cinq cents sondes, et à Campina, par une quinzaine de puits et plus de cent sondes.

Ces chiffres permettent de se rendre compte de l'importance relative des différents centres pétrolifères. Après le district de Prahova, qui fournit à lui seul 90 p. 100 de la production totale, vient celui de Dambovitsa, dont le noyau principal est Gura Ocnitza, puis Buzeu et Bacau.

J'arrive maintenant au côté commercial de la question pétrolifère. J'ai indiqué précédemment comment l'Etat s'était vu dans la nécessité d'intervenir pour règler la répartition de la consommation du pétrole lampant. Auparavant, il avait déjà dû intervenir pour fixer à 10 p. 100 maximum la proportion d'huiles lourdes distillant à 270° centigrades, et limiter d'autre part le degré d'inflammabilité à 23° centigrades ce qui est déjà très bas au point de vue sécurité dans un pays où l'été est toujours très chaud.

Après le pétrole lampant, les résidus constituent le facteur le plus important de la consommation; on a fait en ces dernières années de très notables efforts pour en développer l'emploi à l'intérieur : les chemins de fer roumains notamment, ainsi que je l'expliquerai plus loin en détail, après de nombreux essais ont finalement adopté le combustible liquide pour tout le réseau. Il en est de même pour la navigation. Enfin les fabriques de sucre, les raffineries et autres usines, emploient également presque exclusive-

ment les résidus. Quant à la benzine et aux huiles minérales, ce sont surtout des produits d'exportation.

Les principaux acheteurs de pétrole roumain étaient avant la guerre, l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Italie et la Turquie. En ce qui concerne la benzine, la France occupait le premier rang; venaient ensuite l'Angleterre et l'Allemagne.

L'exportation du pétrole brut est insignifiante, puisque le raffinage s'effectue en Roumanie; de ce fait, toute la dépense nécessitée par cette transformation reste dans le pays.

La plus grande partie du pétrole exporté quitte la Roumanie par Constantza, dont j'ai souvent parlé au cours des précédents chapitres.

Constantza, port maritime sur la mer Noire, est la capitale de la province de Dobroudja. C'est une ville d'environ trente mille habitants, avec ses vieilles rues à la turque et leurs innombrables chiens, mais avec aussi ses quartiers plus modernes, et où voisinent cafés européens et minarets. On y peut voir d'élégantes silhouettes côtoyées par les tziganes débraillés, ou les Tartares crasseux. En haut, sur les falaises de la ville, se trouvent des villages habités par les colons tartares, kurdes, albanais ou juifs, voisinant avec les villages peuplés de Roumains.

Le quartier moderne, avec ses hôtels et ses villas de plaisance, possède l'été, l'élégance de Bucarest accourue à la plage de Marnaïa, actuellement le bain de mer à la mode.

Constantza, c'est l'ancienne Tomis dont la fondation repose sur une antique légende. On dit, en effet, que la belle Médée, filles d'Aetes, roi de Colchide, amante du héros Jason, s'enfuit de la maison paternelle en enlevant son frère cadet Absirt, excitant ainsi le courroux d'Aetes qui la poursuivit sur mer. Au moment d'être atteinte, Médée, pour échapper à la poursuite de la nef vengeresse, met à mort Absirt, et dépeçant son cadavre, le jette morceau par morceau dans les flots. Ce que voyant, Aetes arrête sa



CONSTANTZA. — **La plage de Marnaïa.**

nef pour recueillir les fragments du corps de son enfant chéri, puis gagne le prochain rivage pour inhumer ces tristes dépouilles. Ce rivage et la ville qui s'y est élevée, reçut le nom de Tomis (en grec, morceau).

L'ancienne Tomis, aujourd'hui Constantza, est le rendez-vous de nombreux visiteurs étrangers. En outre, des hôtels de premier et de second ordre, des villas, appartements et chambres garnies, sont mises en été à la disposition des voyageurs, sous le contrôle du service sanitaire de la ville. Les restaurants sont assez propres et la cuisine passable. On y trouve les journaux, revues illustrées les plus réputées, ainsi que des distractions variées, de nombreuses voitures de place, dont certaines assez coquettes, et le plus souvent conduites par des Turcs. Des omnibus circulent entre Techir-Giol et Mangalia. L'éclairage électrique existe dans toute la ville, et les rues asphaltées sont embellies de grands édifices publics, tels que les écoles « Prince Carol » et « Princesse Maria », la cathédrale de style byzantin, décorée intérieurement par le célèbre peintre Mirea, et située au milieu d'un très beau jardin. La place de l'Indépendance, centre de l'animation de la ville, présente la statue d'Ovide qui, on le sait, fut envoyé en exil à Tomis. Sur le boulevard, la municipalité a fait construire un casino avec salle de spectacles où ont lieu pendant la saison, des représentations théâtrales et des concerts, et un excellent orchestre se fait entendre, chaque soir, dans le parc du Casino et sur la place de l'Indépendance.

Quant à la plage de Marnaïa, elle se trouve au milieu d'une étendue de sable en forme de circonférence; elle est fort belle et jouit d'un climat tempéré. Vers le sud, à 5 kilomètres, on aperçoit la blanche Constantza avec ses silhouettes de navires, vers le nord le village de Marnaïa, très pittoresque; vers l'orient s'étend la mer. Cette heureuse position topographique incite le poète à rêver des

heures entières au bord de la plage et l'on est surpris en contemplant ce féerique horizon que le grand Ovide, qui resta de longues années à Tomis, ne nous ait rien laissé, pas même une description, pas un seul chant sur cette merveilleuse nature. Il n'est pourtant pas beaucoup d'autres plages au monde capables de rivaliser avec Marnaïa, où l'on peut nager partout sans aucun danger, où le climat est si tempéré, si uniforme.

La plage est reliée à la ville par un chemin de fer qui met en circulation huit trains par jour pendant la saison des bains pour un prix modique qui était encore en 1914, de 30 centimes aller et retour.

La température correspond à celle de Nice. L'automne qui se prolonge jusqu'en novembre après un été très court, a généralement une température moyenne de 12°.

Comme on le voit, Constantza-Marnaïa constitue un véritable centre d'attraction pour les baigneurs de Roumanie et des pays voisins.

Mais Constantza est essentiellement un centre d'exportation de grande importance surtout en hiver quand le Danube est gelé et depuis que le pont de Cernavoda relie ce port à la capitale et aux points d'activité pétrolifère.

Du temps où la Dobroudja se trouvait sous la domination turque, une compagnie anglaise avait construit un petit port abrité du côté du large par une digue de 200 mètres de longueur, qui forme aujourd'hui un côté du môle ; ce port possédait en outre 200 mètres de quais en bois et une surface de bassin d'environ 4 hectares. Après l'annexion de la Dobroudja, le gouvernement, reprenant un projet d'agrandissement du port qui avait été élaboré par un ingénieur anglais, président de la commission européenne du Danube, organisa un service spécial qui fut chargé de l'élaboration du plan définitif. Les travaux furent dirigés par un ingénieur roumain avec les conseils d'un inspecteur général des ponts et chaussées de

France. L'extension rapide de l'industrie pétrolifère a déterminé, au fur et à mesure, de nombreux remaniements des projets adoptés, car l'insuffisance du port obligeait le service des transports dans l'incertitude où il se trouvait d'assurer d'une façon régulière l'approvisionnement de ses dépôts, à opérer avec la plus extrême prudence; d'autant plus que le port se trouve à une certaine époque encombré de céréales qui rendraient impraticable le déchargement des wagons de résidus.

Toutes ces modifications et améliorations constantes pour répondre aux desiderata des industriels d'une part et des exportateurs de céréales de l'autre ont amené l'administration à entreprendre de gigantesques travaux dont les frais énormes auront cependant été faits pour le plus grand bien de l'expansion commerciale du pays.

Le port de Constantza est abrité contre les vagues de la mer par trois digues de clôture. Entre la digue sud et la digue d'entrée se trouve l'entrée du port, large de 160 mètres; les extrémités des digues limitant cette entrée sont pourvues de phares pour indiquer celle-ci pendant la nuit. A partir de la racine de la digue d'entrée vers le sud, la digue du large protège l'avant-port sur une distance de 400 mètres. Les bateaux, ainsi à l'abri, peuvent alors facilement prendre une bonne direction pour s'engager dans le port.

L'intérieur du port comporte un développement de quais de plus de 6 000 mètres. Parmi ces quais, ceux du bassin à pétrole et celui où s'opère l'extinction des feux des bateaux-tanks atteignent une longueur totale de 1 400 mètres.

Entre le pied de la falaise qui limite les quais et le port, celui-ci occupe une surface de plate-forme de plus de 100 hectares. Les plate-formes du port comportent des voies ferrées suffisantes pour desservir tous les quais, la gare

pour voyageurs, la gare maritime, etc. L'ensemble de ces voies ferrées est d'environ 60 kilomètres.

Les installations spéciales aménagées pour la réception, le dépôt en réservoirs et l'exportation du pétrole, sont toutes situées à l'ouest du port de Constantza en partie sur la plate-forme située sur la falaise et en partie sur celles du port et dans le bassin à pétrole. Elles comprennent: 1° les installations pour la réception et le déchargement des trains; 2° les installations servant à déposer en réservoirs les produits après leur déchargement des trains; 3° les installations de chargement en bateaux des produits contenus dans les réservoirs. En ce qui concerne les premières, la réception des trains se fait dans la station aménagée sur la falaise à une hauteur de 30 mètres environ. Cette station comporte six voies ferrées de 350 mètres chacune, reliées avec les six lignes de chemins de fer arrivant à Constantza. Entre ces six lignes se trouvent quatre conduites de déchargement qui présentent tous les 3 mètres des raccords où s'adaptent des tubes flexibles reliés par l'autre bout aux robinets de vidange des wagons-citernes contenant les produits pétrolifères. Chacune de ces quatre conduites est destinée à un produit spécial : benzine, pétrole raffiné, pétrole distillé et résidus, et est reliée respectivement à un réservoir de réception de 700 mètres cubes où les produits s'écoulent sous l'action de la pesanteur.

Pour le dépôt des produits pétrolifères, on a construit sur la plate-forme du port, à 3 mètres au-dessus de la mer, vingt-cinq réservoirs de 22 mètres de diamètre, 13 m. 50 de hauteur et 5 000 mètres cubes de capacité. La liaison entre les réservoirs supérieurs de réception et ces réservoirs de dépôt, est faite par trois conduites de 200 millimètres de diamètre, soutenues par des charpentes métalliques et passant au-dessus de tous les réservoirs. Chaque conduite est destinée spécialement à l'un quelconque des

produits : benzine, pétrole raffiné et pétrole distillé, et est reliée à tous les réservoirs de dépôt. Au moyen des robinets situés sur les conduites et sur les dérivations des réservoirs, l'on peut faire écouler le liquide de chaque conduite dans n'importe quel réservoir.

Pour les résidus, on a aménagé quatre réservoirs spéciaux de dépôt; l'écoulement du liquide, des réservoirs de réception dans les réservoirs de dépôt, s'effectue au moyen d'une pompe par une conduite souterraine de 250 millimètres de diamètre.

Tous les réservoirs de dépôt sont pourvus à leur partie supérieure de couvercles horizontaux, portant une couche d'eau de 20 centimètres d'épaisseur, qui sert à atténuer l'évaporation des produits contenus dans les réservoirs, directement exposés aux rayons du soleil.

Les réservoirs sont en outre munis de trous d'homme, de siphons de sûreté, de trop-pleins tant pour le pétrole que pour l'eau de refroidissement, de robinets pour épreuves et de tubes-niveau pour déterminer la quantité de pétrole contenue dans les réservoirs.

Le chargement en bateaux des produits pétrolifères, s'effectue au moyen de pompes qui se trouvent dans la station bâtie, sur la plate-forme du port, à 3 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette station comprend cinq pompes à piston à double effet, desquelles trois servent pour la benzine, le pétrole raffiné et le pétrole distillé, tandis que la quatrième sert de pompe de réserve pour ces mêmes produits; la cinquième pompe, plus grande que les précédentes, est destinée aux résidus. Toutes ces pompes reçoivent leur mouvement de trois moteurs à benzine, au moyen d'une transmission intermédiaire. Deux de ces moteurs ont chacun une puissance de 30 HP, le troisième ayant une puissance de 50 HP.

Les pompes aspirent les produits pétrolifères par des conduites reliées aux tubes d'aspiration de chaque réser-

voir. Au moyen de robinets et de disques l'on peut fermer les dérivations des autres réservoirs pour que les pompes puissent aspirer seulement dans les réservoirs voulus. Ces mêmes pompes refoulent ensuite les produits dans des conduites de plus de 1 kilomètre chacune jusqu'aux bateaux qui chargent dans le bassin à pétrole.

Ce bassin contient quatre emplacements pour chargements, formés de môles ayant chacun 40 mètres de longueur. Trois de ces môles possèdent des conduites pour benzine, pétrole raffiné et pétrole distillé, de telle sorte que ces produits peuvent être chargés indifféremment à l'une ou l'autre de ces trois places; la quatrième place de chargement sert exclusivement pour les résidus et pour les produits pétrolifères en bidons. Les conduites des môles sont reliées aux bateaux par des tubes flexibles qui, leur donnant un certain jeu, permettent à ceux-ci de subir l'agitation qui pourrait exister dans le bassin. Le bassin à pétrole communique avec le reste du port au moyen d'une passe de 40 mètres que ferme une porte flottante, afin de pouvoir localiser un incendie éventuel.

Les bateaux réduisent d'abord leur pression dans un bassin spécial précédant le bassin à pétrole; alors seulement, manœuvrés au moyen de cabestans électriques, ils entrent et se mettent en place dans le bassin à pétrole.

Les manœuvres inverses sont effectuées à la sortie; pour plus de précautions, le personnel des bateaux est débarqué tout le temps que les bateaux se trouvent dans le bassin à pétrole; on a construit sur la plate-forme, en vue de ce séjour à terre, une bâtisse spéciale qui contient des chambres d'habitation et des cuisines pour les équipages de quatre bateaux.

Pour faciliter aussi l'exportation du pétrole en bidons, on a en outre édifié des magasins de dépôt en béton armé. Enfin, en vue d'assurer le facile écoulement des résidus qui, au froid, deviennent visqueux et ne circulent plus

que difficilement dans les conduites, même sous l'action des pompes, on a disposé une installation spéciale pour réchauffer ces résidus par la vapeur.

Pour les décharger des wagons, une conduite de vapeur longe la voie de déchargement portant des raccords tous les 9 mètres. A ces raccords s'adaptent des tubes flexibles conduisant la vapeur dans les wagons-citernes : le chauffage des résidus les rend plus fluides et permet leur écoulement. Le réservoir de réception et les réservoirs de dépôt des résidus comportent également des serpentins dans lesquels circule la vapeur qui liquéfie leur contenu et facilite les manipulations. Les conduites pour résidus sont enterrées pour atténuer les pertes de chaleur pendant l'écoulement.

Au moyen de ces dispositifs les vitesses atteintes sont : 1° pour le déchargement des trains et le dépôt en réservoirs, de 720 mètres cubes à l'heure pour la benzine, 610 pour le pétrole brut et 200 pour les résidus; 2° pour le chargement en bateaux, 200 mètres cubes à l'heure pour la benzine, 180 pour le pétrole brut et 100 pour les résidus.

La station à pétrole possède en outre une installation pour faire écouler directement les produits des réservoirs de réception dans les bateaux; un autre agencement permettant de charger des wagons avec les produits contenus en dépôt dans les réservoirs.

Enfin les sociétés pétrolifères qui possèdent à la station Médéa (à 4 kilomètres de Constantza) des installations spéciales pour la réception des trains de pétrole, ont obtenu la permission de se relier directement aux réservoirs qu'elles ont en location dans le port, pour y écouler directement leurs produits.

J'ajoute que, pour l'éclairage et la force nécessaire aux diverses installations, il existe une centrale électrique ainsi

qu'un emplacement disponible pour en augmenter l'importance au fur et à mesure des besoins du port.

Il existe en outre une cale pour navires jusqu'à 900 tonneaux, une forme de radoub de 150 mètres de longueur, une autre de 100 mètres ainsi que des ateliers possédant les machines et installations nécessaires aux réparations.

Tels sont les aménagements dont disposait avant la guerre le port de Constantza pour le transit du pétrole. J'examinerai dans le chapitre consacré à la Roumanie agricole, les différentes installations créées à Constantza en vue de l'exportation des céréales. On peut toutefois dès à présent conclure de ce qui précède que les Roumains n'ont pas regardé à la dépense pour doter leur grand port de la mer Noire de l'outillage moderne réclamé impérieusement par l'accroissement constant du trafic.

Le port reçoit en effet actuellement environ huit cents bateaux par an, représentant un tonnage total voisin de 1 million de tonnes.

L'exportation du pétrole par Constantza en 1910 a été d'environ 400 000 tonnes; si l'on considère que l'exportation totale de la Roumanie atteignit cette même année le chiffre de 581 000 tonnes, on se rend compte immédiatement de la prépondérance de la part de Constantza dans ce commerce, et si l'on songe que la production va sans cesse s'accroissant, il paraît certain que les Roumains vont s'efforcer de remettre en état les admirables installations de leur grand port de la mer Noire, qui d'ailleurs, serait rapidement devenu insuffisant, si la paix avait été maintenue.

On a beaucoup parlé, ces derniers temps, du chauffage au mazout pour obvier aux inconvénients de la crise charbonnière. L'utilisation des résidus de pétrole est pratiquement recommandable, car elle peut être effectuée



Constantza. — **Le port de pétrole.**

rapidement et à peu de frais sur presque tous les types de chaudières qui peuvent être adaptées, soit pour brûler du combustible liquide seul, soit pour un chauffage mixte.

L'emploi du mazout en France ne s'est cependant pas généralisé, et cela pour plusieurs raisons. En premier lieu, la routine, qui empêche les industriels ou les propriétaires divers d'employer un dispositif qui modifierait leurs habitudes, la crainte aussi d'engager des dépenses sans certitude d'un résultat véritablement économique. Enfin le prix du mazout qui subit la hausse du change relatif au dollar, puisque ce combustible nous est actuellement livré par l'Amérique.

Toutefois si l'on songe qu'en aidant la Roumanie à acquérir des navires pétroliers qui pourraient se charger à Constantza, les industriels français profiteraient actuellement de la baisse du franc roumain (le lei), et payeraient ainsi le mazout dix fois moins cher qu'en Amérique, on se demande véritablement pourquoi aucun effort n'est tenté dans ce but.

Pratiquement l'état actuel de l'outillage intérieur relatif à l'exportation du pétrole roumain ne permet peut-être pas de suite, l'expédition de tonnages considérables, mais très prochainement la Roumanie sera en mesure d'en exporter des quantités presque illimitées.

A ce sujet, je crois intéressant d'indiquer ici les efforts faits par les Roumains pour employer à l'intérieur de leur pays, la plus grande quantité possible de mazout.

Les premiers essais systématiques pour employer en Roumanie les résidus de pétrole au chauffage des locomotives, datent de 1887. On aménagea le foyer d'une locomotive d'après le dispositif employé à cette époque sur les chemins de fer russes.

Les expériences de traction faites sur la ligne Bucarest-Buzeu ont démontré que l'équivalent des résidus de pé-

trole en eau vaporisée était en moyenne de 11 kg. 7, et que, par conséquent, si l'on admet pour le meilleur charbon anglais de Cardiff une vaporisation de 8 kg. 5 d'eau par kilogramme de charbon, il en résulterait que 1 kilogramme de résidus équivaut à environ 1 kg. 38 de charbon Cardiff.

Les résultats de consommation et de fonctionnement étant satisfaisants, on employa de la même façon une dizaine de locomotives.

Toutefois la tonne de résidus qui valait 36 francs en 1887, monta à 48 francs en 1888, ce qui décida l'Administration à borner là sa tentative.

D'autre part, une dizaine d'années plus tard, après des essais de chauffage mixte goudron-houille sur les lignes anglaises, la Direction des chemins de fer roumains mit à l'étude sur son réseau le système de chauffage mixte, en vue de brûler simultanément le lignite et les résidus de pétrole, tous deux combustibles indigènes.

Les résultats obtenus aux essais ayant été favorables, on installa ce système sur un grand nombre de locomotives. Mais la production roumaine du pétrole ayant beaucoup augmenté, le prix des résidus a diminué notablement, descendant jusqu'à 26 francs la tonne, et il devenait pas suite intéressant d'équiper un certain nombre de locomotives pour brûler seulement des résidus. Toutefois, les pulvérisateurs employés jusqu'alors ne permettaient pas une variation suffisante du débit des résidus et de la vapeur employée pour leur pulvérisation. On a donc imaginé de nouveaux pulvérisateurs.

Un ingénieur roumain, M. l'inspecteur général Th. Dragu, de qui je tiens ces renseignements, a notamment imaginé un pulvérisateur très employé permettant de réaliser cette variation entre des limites plus éloignées pour satisfaire aux exigences de la traction.

Les résidus de pétrole qui résultent de la distillation du

pétrole brut, après en avoir retiré principalement la benzine et l'huile lampante, constituent une huile lourde d'une couleur vert olive, qui n'attaque pas les métaux et peut se conserver très longtemps sans aucune altération. Sa puissance calorique est d'environ 10 500 calories.

Mais l'équivalent pratique des résidus de pétrole est plus grand que celui qui résulte de la comparaison de leur puissance calorique avec celle d'autres combustibles, parce que la combustion est meilleure. Ceci est exact malgré la perte de rendement due à la vapeur employée pour la pulvérisation, perte qui est d'ailleurs considérablement réduite par l'emploi du pulvérisateur Dragu.

Le coût de l'aménagement complet pour brûler des résidus varie avec la puissance de la locomotive, il peut être estimé en moyenne à 5 000 francs par locomotive avec son tender, pour le chauffage aux résidus seuls, et à 4 000 francs environ pour le chauffage mixte.

L'emploi des résidus de pétrole comme combustible, a amené la nécessité de construire des réservoirs affectés spécialement à l'emmagasinage des résidus dans les dépôts de locomotives, et des réservoirs plus petits, placés à une certaine hauteur, pour la distribution des résidus aux locomotives, et qui doivent être placés le plus loin possible des voies pour éviter leur défoncement par suite de déraillement. Quant aux réservoirs d'emmagasinage, ils doivent être munis des conduites nécessaires pour pouvoir chauffer les résidus à la vapeur soit par serpentins, soit directement par la vapeur pendant les grands froids.

Enfin, pour transporter les résidus de pétrole depuis les gares de chargement jusqu'aux réservoirs, on a créé un parc de wagons-citernes spécialement affectés à ces transports.

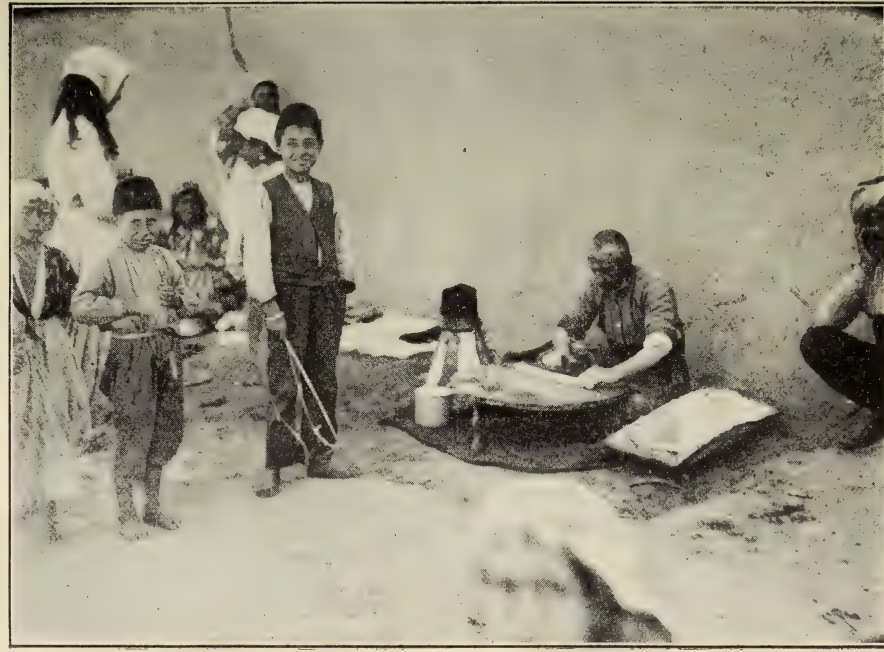
Pour terminer ce chapitre sur les mines de Roumanie, je ne puis passer sous silence les carrières qui sont très importantes en volume et en nombre.

Le sol de la Roumanie offre en abondance, surtout dans la région des montagnes et des collines, ainsi qu'en Dobroudja, les matériaux de construction les plus variés : pierre à bâtir, pierre pour pavage, calcaires pour la fabrication de la chaux et du ciment, marbre, gypse, etc...

Parmi les carrières les plus importantes, je citerai la pierre de Gura Vaï, grès calcaire de qualité supérieure, qui a été employée dans la construction de beaucoup de grands monuments et travaux d'art du pays, et notamment dans celle du grand pont de Cernavoda. Le marbre blanc de Zanoaga; le calcaire d'Alberti, employé dans la construction de l'admirable monastère de Curta de Arges; la carrière renommée de Comarnic (Prahova) qui donne un excellent calcaire argileux employé pour la fabrication du ciment; les importantes carrières de grès de Sinaïa. A Jacob-Deal et Piatra-Rosie se trouvent les plus grandes carrières du pays, fournissant du granit de qualité supérieure, employé pour le pavage des rues.

Les environs de Tulcéa contiennent de nombreuses carrières de calcaires pouvant se polir comme le marbre, mais elles ne sont pas encore exploitées activement. Enfin à Canara (Constantza) on extrait un calcaire compact blanchâtre, très résistant, employé en grande partie dans les constructions du port de Constantza.

Certaines de ces carrières, telles que celles de Piétroasa (Buzeu) étaient déjà exploitées du temps des Romains. Il convient d'ajouter qu'à côté de ces exploitations d'une certaine envergure, il en existe des milliers de moins importantes, exploitées uniquement en vue des besoins locaux.



CONSTANTZA. — **Une confiserie en plein air.**

CHAPITRE XI

La Roumanie agricole

a) La politique agraire

Le paysan victime du mode d'affermage du sol. — Origine des soulèvements agraires. — L'enquête de 1907. — Les efforts des gouvernements pour solutionner la question agraire. — Jassy, seconde capitale de la Roumanie. — Les institutions de crédit agricole. — Les banques populaires et le mouvement coopératif. — Le roi, premier agriculteur du pays. — Le domaine de la Couronne sert de modèle dans toute la Roumanie. — Son organisation. — La réforme agraire d'après-guerre. — Efforts des gouvernements pour faciliter l'exportation des céréales. — Aménagements à cet effet du port de Constantza.

Avant d'étudier en détail l'état actuel de l'agriculture en Roumanie, il m'a paru indispensable de résumer ici la politique agraire suivie jusqu'à ce jour dans ce pays, de façon à présenter un tableau plus saisissant de la Roumanie agricole contemporaine.

Le problème agraire tient ici la place qu'occupe la question ouvrière dans nos pays industriels d'Occident, puisque, malgré ses tendances industrielles, la Roumanie voit deux tiers de ses habitants occupés à l'agriculture. Il est donc utile d'examiner en détail ce qui a été fait avant la guerre pour résoudre ce problème agraire, parallèlement aux efforts tentés dans les autres branches de l'activité humaine. J'ai dit par ailleurs que l'Etat s'était donné

pour premier devoir de multiplier les voies ferrées : les réseaux en exploitation en 1914 comportaient en effet un total de près de 4 000 kilomètres.

Or, ces dépenses énormes d'établissement de voies ferrées n'ont profité jusqu'ici qu'aux grands propriétaires exportateurs des diverses céréales. Le paysan n'en a bénéficié qu'indirectement : comme laboureur de la propriété d'autrui, pas du tout pour son compte personnel, pour sa terre à lui, puisqu'il n'exporte pas. Théoriquement, ce profit indirect aurait pu être suffisant pour le paysan, si celui-ci n'était visiblement opprimé par les grands propriétaires qui, eux, bénéficient dans une très large mesure des sacrifices que la nation entière s'est imposée pour se développer économiquement. Il est flagrant en effet que presque partout, surtout en Valachie, le paysan est exploité par le propriétaire. Ce n'est pas une exploitation directe, mais peu importe au paysan si le résultat est le même. Le grand propriétaire possesseur d'immenses terres (certaines atteignent 10 000 hectares), ne réside pas dans ses domaines, il les afferme et celui qui les exploite pour son compte, ne songeant qu'à ses bénéfices, cherche à s'enrichir aux dépens du paysan qui reste misérable. Il en résulte des soulèvements, des jacqueries assez analogues à nos grèves et qui se sont souvent terminées dans le sang.

Cette absence du propriétaire, qui dépense ses revenus dans les grandes villes de Roumanie et de l'étranger le plus souvent, est une des principales causes de ces soulèvements agraires. Au point de vue du rendement de la production agricole, cet absentéisme est un mal aussi grave, en ce sens que le paysan exploité n'a pas assez d'intérêt personnel à rendre la culture intensive : il ne possède pas en effet les capitaux nécessaires, ce qui fait que, malgré la merveilleuse fertilité du sol roumain, la production est loin d'être ce qu'elle devrait et ce qu'elle

deviendra d'ailleurs grâce au concours de l'Etat, quand la question agraire sera résolue.

Autrefois, avant l'indépendance, les édits empêchaient la vente des céréales et des bestiaux à d'autres qu'aux Turcs qui les achetaient à des prix fixés par eux-mêmes. La propriété toute entière se trouvait aux mains des boyards et des prêtres, le paysan n'était pas libre, mais soumis à des redevances et à des corvées.

Le grand vice social du siècle dernier, dans les deux principautés valaque et moldave, consistait dans l'octroi d'une profusion de privilèges. En Moldavie, par exemple, plus de huit cents familles de boyards sans fortune personnelle vivaient du travail des cultivateurs, car chaque boyard avait droit à un certain nombre de paysans redevables seulement à leur seigneur. De ce fait soixante mille familles rurales devaient supporter le poids des redevances très lourdes imposées par l'Etat.

Inévitablement devait donc se produire en Roumanie cette éclosion du mouvement social à laquelle aucun pays n'a échappé : elle s'est même produite ici d'une façon presque plus normale qu'en d'autres, puisque cette évolution sociale devait se précipiter parallèlement à l'évolution politique. Les paysans, les serfs réclamaient l'indépendance en même temps que la nation s'organisait pour s'affranchir politiquement. Ce mouvement de libération qui s'y propageait au milieu du siècle passé n'était d'ailleurs pas spécial à la Roumanie. En 1860 la Russie se préparait à affranchir ses serfs, ce qui fut fait en Roumanie en 1864. A dater de cette époque toutes les familles de paysans, auparavant corvéables sur les propriétés de l'Etat, des monastères et aussi des particuliers, quels que fussent leurs titres, furent déclarées libres. Les paysans reçurent des terres, des prairies, des pâturages qu'ils devaient rembourser à l'Etat au moyen de l'impôt dans un délai de quinze ans. L'inaliénabilité de ces terrains fut

proclamée pour vingt ans, durée qui a d'ailleurs été depuis prolongée pour une nouvelle période de vingt années. La superficie totale des terres ainsi octroyées était de 1 600 000 hectares, répartis entre quatre cent mille paysans.

Toutefois le résultat de cette mesure ne fut pas ce qu'on en attendait; on s'était trop hâté : cette réforme, capitale pour un pays et pourtant si attendue, avait été accomplie à la hâte par le prince dans le but de prévenir une révolution agraire; on n'avait pas mûri le projet qu'on appliqua hâtivement, pressé par les circonstances. Les paysans émancipés n'obtinrent pas tous de la terre et ceux qui en reçurent, éprouvèrent toutes les difficultés possibles à en tirer ce qu'il fallait pour acquitter l'impôt spécial d'amortissement joint aux autres impôts toujours en progression.

C'est alors que, pour remédier en partie à cette situation, les paysans restés sans terres furent appelés sur les domaines de l'Etat et des monastères. On adjugeait le sol aux plus offrants, le prix devant en être payé en soixante ans, moyennant un intérêt de 4 p. 100. Des lois successives, 1880-1881-1896-1899, ont interdit la vente des biens de l'Etat par parcelles de plus de 5 hectares.

Avant la guerre, la situation était donc la suivante : le paysan outre les 3 à 6 hectares qu'il avait reçus à la suite de la réforme agraire, s'occupait à cultiver la terre des grands propriétaires. Pour la petite culture, on comptait environ un million de paysans possédant 10 hectares en moyenne. L'ensemble était d'environ 12 millions d'hectares.

Parmi les grands propriétaires, citons le roi : son domaine, présent offert au roi Charles par le pays en gage de la reconnaissance nationale, à la suite de la libération du territoire, était de 130 000 hectares. Venait ensuite le prince Cantacuzène avec 100 000 hectares de terres; mais

ce sont là deux exceptions, car les plus grands propriétaires en dehors d'eux possédaient en moyenne, un maximum de 10 000 hectares.

J'en arrive maintenant à l'étude des efforts faits par les divers gouvernements sous le règne du roi Charles pour l'amélioration du sort des paysans, qui est intimement liée au développement de l'agriculture.

De tous les temps, les révolutions agraires furent très sanglantes, par suite de l'ignorance des masses rurales qui ne connaissaient qu'une chose, acquérir de la terre, faire rendre gorge aux grands propriétaires. Leur manque complet d'instruction ne leur a jamais permis de comprendre que mieux valait s'organiser pour discuter leurs intérêts, d'égal à égal avec les autres puissances vives de l'Etat, ce qui leur serait facile, vu leur nombre prépondérant. Mais d'autre part, on doit bien reconnaître que, sans leurs soulèvements d'une extrême violence, les pouvoirs publics ne se seraient probablement pas occupés d'eux avec autant d'empressement. L'amélioration du sort des paysans est en Roumanie une question électorale toujours à l'ordre du jour, comme en France l'amélioration des conditions d'existence de la classe ouvrière; les partis politiques l'accaparent; chacun d'eux la prend comme un tremplin d'où il espère parvenir au pouvoir.

Le paysan doit s'en féliciter, car, quoique conservateurs et libéraux aient chacun leur façon d'améliorer le sort de ce brave paysan, il n'en est pas moins vrai qu'en fin de compte il doit toujours en profiter, et je dois à la vérité de dire que c'est bien en réalité ce qui arrive. Depuis la dernière révolution de 1906, on a fait beaucoup pour lui, on aurait fait plus encore parce que l'idée était lancée, et comme économiquement la Roumanie ne pouvait qu'en profiter, elle aurait prévalu si les événements

de politique intérieure corollaires de la guerre, n'étaient venus hâter la solution définitive du problème agraire.

Or donc, à la suite de la révolution du printemps 1907, le gouvernement, après avoir énergiquement réprimé la révolte et bouclé les meneurs, organisa une enquête agraire qui, menée d'une façon impartiale et sérieuse, révéla la situation malheureuse des paysans, victimes d'abus tout à fait évidents. On nomma des commissions régionales, composées dans chaque district d'un inspecteur délégué par l'Administration, et de délégués des propriétaires et des paysans. Elles avaient pour mission de déterminer, d'une façon normale, et pour chaque district les minimum de salaires, le travail correspondant à ce salaire, ainsi qu'un maximum de fermage; le tout subordonné à l'approbation du Conseil supérieur de l'agriculture, et publié au *Journal officiel*. En même temps, la loi de 1907 remaniait, dans un sens démocratique, l'ancienne législation sur les contrats agricoles, obligeant toutefois le paysan à observer strictement les conventions, et à cultiver suivant les desiderata du propriétaire.

L'enquête de 1907 démontra également que, si le fermage a beaucoup augmenté depuis le réveil de la nation, c'est-à-dire depuis une période de cinquante années, ce n'est pas seule la plus grande productivité du sol qui en est la cause; cette augmentation suit la loi économique de l'offre et de la demande, car, dans la même période de cinquante ans, la densité rurale s'est très sensiblement accrue. Il y a là une cause spéculative qui n'est pas niable.

J'ai indiqué la sollicitude quelquefois intéressée des partis politiques pour l'amélioration du sort des paysans.

En voici un exemple : un parti nouveau s'était formé, il y a une quinzaine d'années sous l'impulsion de Pierre Carp : le parti junimiste. Or, en 1911, lorsque Pierre Carp prit le pouvoir, son premier soin fut de faire voter

une loi qui exonère de l'impôt foncier les propriétés rurales au-dessous de 6 hectares.

Ce parti des jeunes s'était formé à Jassy, qui était considérée à cette époque, comme la seconde capitale du royaume. Jassy, victime de tous les efforts de centralisation à Bucarest, fut jadis le centre intellectuel du royaume, où se concentra le grand parti de la cause nationale.

Le développement constant des affaires de pétrole de Valachie, a eu pour effet de déterminer la prépondérance de Bucarest. D'autre part, la perte de la Bessarabie, consacrée par le traité de Berlin de 1878, avait placé Jassy à quelques kilomètres de la frontière russe, de plus l'influence allemande s'y exerçait plus activement et plus directement.

Pour toutes ces raisons, la capitale moldave, vue avant la guerre, semblait une ville morte, inconsolable de sa nouvelle situation de ville-frontière, et cela malgré l'animation des rues, malgré la présence de très beaux édifices, et malgré la culture intellectuelle de son élite.

Jassy compte environ cent mille habitants; sa situation pittoresque en fait cependant un centre d'attraction; elle possède de nombreux monuments, entre autres des églises : l'église Saint-Nicolas, la cathédrale, et surtout la belle église des Trois-Hiérarques, véritable merveille d'art, restaurée sous les auspices du roi Charles par Mr. Lecomte de Nouy; puis, c'est le palais de l'Université, le Gymnase, l'Ecole normale, etc...

A Jassy, on rencontre beaucoup d'étrangers, puisque sur cent mille habitants, quarante mille seulement sont Roumains, et c'est surtout là que l'on saisit le mieux la différence entre les caractères moldave et valaque.

La Moldavie est plus proche de la Russie, le Moldave est donc plus Slave, ce qui explique que presque tous les poètes roumains soient moldaves; le Valaque est plus latin, et partant plus pratique. Le Moldave est artiste,

poète, et, dans la classe paysanne, meilleur laboureur qu'ouvrier d'usine; ce fait explique encore que la Valachie forme la région industrielle, alors que la Moldavie est celle des deux provinces qui obtient le meilleur rendement agricole, à fertilité égale.

Je reviens à la question agraire.

On a eu à déplorer le trust du fermage : une loi de 1908 y remédie en ordonnant que désormais le fermage soit borné à 4 000 hectares.

Certes le gouvernement a fait beaucoup, et s'efforce toujours de faire au mieux pour les paysans, dans le double but d'améliorer leur sort et d'améliorer aussi la production. Mais ses efforts restent quelquefois partiellement stériles; on n'arrive pas facilement à triompher des traditions séculaires. Le paysan trop confiant dans la fertilité du sol, ne se montre pas assez attentif aux progrès. Néanmoins, avec le temps et la persévérante action des pouvoirs publics, on doit déraciner la routine. Déjà certains grands propriétaires ont réussi à imposer les méthodes modernes, au prix de grands efforts et c'est là une des raisons particulières pour lesquelles la Moldavie, pourtant moins peuplée que la Valachie, est beaucoup mieux cultivée. Le paysan, stimulé par le propriétaire qui habite plus volontiers sa terre que le propriétaire valaque, soigne mieux son champ; il le débarrasse avec soin des plantes nuisibles.

De grands propriétaires, pour maintenir leurs revenus aux mêmes taux, ont dû penser à introduire la culture intensive et établir l'alternance des récoltes. La vieille charrue primitive des Roumains se retrouve de moins en moins, faisant place à la charrue allemande qui s'est vendue depuis trente ans à plus de deux cent cinquante mille exemplaires.

Une loi relativement récente a en outre créé une caisse rurale destinée à faciliter aux paysans l'achat de terre,

car c'est le grand désir de l'Etat de les rendre propriétaires; mais ceux-ci, par contre, ne profitent pas suffisamment de ces bonnes dispositions; certains mêmes vont à l'encontre, c'est ainsi que plus de cinquante mille paysans ont affermé leur terre.

Malgré tout, l'encouragement devait se manifester d'une autre manière : le Roumain est méfiant et les grandes banques agricoles ne le tentent pas outre mesure; cependant, les terres étant trop étendues pour le nombre total de cultivateurs, la production intensive ne peut être obtenue que par des moyens mécaniques. Certains propriétaires donnent bien la terre aux paysans avec les machines agricoles perfectionnées, puis on partage après la moisson suivant les conventions; mais c'est une minorité. Les paysans doivent donc se cotiser pour acheter des machines à semer quand elles ne sont pas fournies par les propriétaires. Tel est le principe qui est en train de prévaloir, c'est-à-dire l'association de paysans pour l'achat des machines agricoles. Sous quelque forme qu'il se manifeste, c'est le principe d'avenir, et le paysan préférera toujours la forme mutualité à l'obligation d'emprunter à une institution de crédit à des taux élevés.

Le plus ancien des établissements de crédit agricole est le *Crédit foncier rural* fondé en 1873, favorisé par l'Etat en ce sens que pour procurer aux propriétaires ruraux les emprunts hypothécaires, la loi autorise le Crédit foncier à négocier les effets des emprunteurs, lesquels effets sont reçus comme effets d'Etat par le Trésor. Cette institution a donné de très bons résultats notamment aux grandes heures de crise. La *Banque agricole*, fondée en 1894 par une loi spéciale, donne aussi de bons résultats, mais c'est surtout une sorte de Mont-de-Piété agricole qui fonctionne sous le contrôle de l'Etat. Quant à la *caisse rurale* dont j'ai parlé précédemment, elle est réservée à faciliter l'achat des terres en prêtant sur hypothèque à 5 p. 100. Son

capital est de 10 millions versés moitié par l'Etat moitié par souscription publique. Les lots de terrains de 5 hectares ont été déclarés indivisibles pour empêcher le morcellement de la propriété rurale.

Les *Banques populaires*, dont l'institution remonte à 1902, sont maintenant très nombreuses; elles précisent le principe de coopération dont j'ai parlé plus haut; à l'heure actuelle, on en compte près de trois mille en Roumanie, représentant plus de 35 millions de francs et comptant trois cent cinquante mille membres. Ces banques tendent de plus en plus à progresser en nombre et en capital; elles soustraient surtout le paysan à l'usure dont il était victime auparavant.

L'Etat, pour encourager ce mouvement coopératif, devait venir en aide aux banques populaires, il mit en effet à leur disposition le *Crédit agricole*, organisé en 1899, au capital de 20 millions; mais il a surtout voulu par là contrôler les banques populaires ce qu'il ne pouvait faire ouvertement.

Comme on le voit par cet exposé, le mouvement coopératif est maintenant bien lancé; il n'est toutefois pas encore suffisamment précisé pour qu'on puisse le critiquer dans les détails. Les coopératives villageoises revêtent les formes les plus nombreuses; d'autre part les membres de ces associations sont presque tous illettrés (au moins 60 p. 100; on manque donc d'administrateurs habiles. Là est la pierre d'achoppement des coopératives de tous systèmes, toutefois il y a lieu d'espérer qu'avec le développement de l'instruction, le nombre d'illettrés diminuant de plus en plus, grâce d'autre part aux efforts du gouvernement qui a sagement agi en se réservant un moyen de contrôle sur les banques populaires, le principe d'association permettra aux paysans d'améliorer leur sort d'une façon réelle par leur propre travail qui, autrefois, ne profitait qu'aux seuls boyards.

Le paysan se nourrit de maïs; c'est la *mamaliga*, sorte de farine de maïs qu'il fait cuire en la barattant à l'aide de deux bâtons; elle forme une pâte jaune qu'il partage en tranches. On peut prévoir que prochainement le paysan, arrivant au bien-être grâce à tous les efforts tentés pour le faire profiter de son travail dans la plus large mesure, délaissera l'alimentation à base de maïs pour manger du pain comme les paysans des autres nations d'Europe : l'exportation des céréales diminuera par suite dans les premiers temps, pour reprendre peu à peu son chiffre grâce au développement de la culture intensive d'une part et aussi à l'augmentation de l'exportation du maïs.

C'est surtout en Moldavie que le paysan paraît le plus misérable; mais il ne faut voir là qu'une apparence, car, quoique plus humble, sa condition sociale n'est pas inférieure à celle du paysan valaque qui, lui, a l'air plus éveillé sans être pour cela plus intelligent. J'ai dit qu'en Moldavie la terre était mieux cultivée, qu'on y employait davantage les moyens mécaniques, c'est d'une part grâce à la présence plus fréquente du propriétaire, mais c'est aussi grâce à la présence des juifs.

Les juifs de Roumanie habitent, en effet, pour la plupart la Moldavie, et ce sont eux qui ont accaparé le fermage des grandes et moyennes exploitations agricoles. On a beaucoup écrit à ce sujet, on a beaucoup bataillé, on a mis sur le compte des juifs tous les malheurs agraires : la récolte est-elle mauvaise, on l'impute aux juifs.

J'ai voulu me rendre compte sur place de cet aspect spécial de la question israélite. Mon enquête personnelle m'a révélé ceci, c'est que, si du jour au lendemain on expulsait les juifs de Moldavie, la récolte diminuerait très notablement. Il faut les voir à l'œuvre dans les labours, surveillant tout, préparant tout; ce sont eux pour la plupart qui louent les machines agricoles, eux encore qui

embauchent les ouvriers spéciaux pour la manœuvre de ces machines. Enfin ils ont l'œil partout et, quand la récolte est prête à être moissonnée, c'est encore eux qui l'achètent. Ils sont rompus à toutes ces besognes de surveillance, d'exploitation, tant et si bien que les propriétaires antisémites ne peuvent pas se passer d'eux.

Si donc le propriétaire roumain préfère la vie des villes à celle des champs, s'il ne veut pas s'abaisser à vivre dans ses labours, à surveiller ses moissons, comment trouver étrange que les juifs bénéficient de leur travail qui est réel? car, si leur intelligence naturelle les sert beaucoup, la sûreté du jugement et de connaissance dont ils font preuve ne peut certainement s'acquérir qu'au prix d'une longue pratique.

Sans leur présence effective, le cultivateur moldave indolent par nature, vivant sur des terres étendues, moins peuplées que la Valachie, ne pourrait obtenir qu'un rendement inférieur à celui des plaines valaques : c'est le contraire qui a lieu; je tiens pour certain que la présence des juifs est ici un facteur important de cette augmentation de production. Telle est la vérité sans aucun parti pris. On reproche évidemment aux juifs leurs pratiques d'usure dans les villages moldaves, mais le paysan ne me paraît pas lui en garder rancune, et, à chaque révolution agraire, ce n'était pas le juif que le paysan poursuivait mais plutôt le propriétaire dont il ne voyait en lui que l'intermédiaire.

Quoi qu'il en soit, j'ai gardé de mon passage dans les plaines moldaves un souvenir inoubliable; ces étendues dorées, sans un seul arbre à l'horizon, sans autre chose, pendant des lieues et des lieues, que du blé, alternant avec l'orge, le maïs et autres céréales, font l'effet d'une mer dorée infinie. Il s'en dégage une impression de beauté, un charme si puissant, qu'en la contemplant l'âme s'apaise, et l'on s'étonne qu'il puisse exister une

question juive, une question agraire même, et que tous ne soient pas assemblés pour admirer cette nature si belle qu'elle semble s'être ainsi parée pour les réunir dans une concorde infinie.

Il me reste à parler du Domaine de la Couronne, qui constitue au point de vue agraire, un modèle parfait pour le pays entier.

J'ai dit précédemment que, par suite d'une initiative parlementaire spontanée et chaleureuse, le roi Charles devint en 1884 le plus grand agriculteur du pays. C'est alors que fut institué le Domaine de la Couronne, plus grand encore par les hautes vues qui y sont mises en application, que par l'étendue des terres qui le composent.

L'administration générale de cette institution a été confiée depuis sa fondation à Mr. Jean Kalindéro, docteur en droit de la Faculté de Paris, et conseiller honoraire de la Haute-Cour de cassation, qui lui a consacré sa vie, et qui est réellement son œuvre personnelle. Cette œuvre dépasse de loin l'organisation matérielle de l'entreprise, le côté moral y domine par son exemple admirable, si précieux pour l'éducation progressive du paysan.

Je vais essayer de décrire ici l'œuvre de Jean Kalindéro qui m'a enthousiasmé; elle éclaire d'un jour tout particulier l'histoire de la Roumanie agricole.

Pour mieux comprendre l'importance de l'œuvre, il me semble utile d'étudier d'abord dans son ensemble l'organisation du Domaine, et particulièrement les institutions d'enseignement et de bienfaisance, me réservant de traiter dans le chapitre suivant les détails relatifs à l'agriculture proprement dite.

Pour instruire le peuple, l'Administration du Domaine de la Couronne a surtout prêché par l'exemple dans l'exploitation, comme dans les cultures. La méfiance qui

étonne chez le paysan, surtout en Moldavie, est en effet justifiée par les souffrances du passé. Aussi, bien que la loi qui a institué le Domaine de la Couronne ne contienne aucune disposition comportant l'obligation d'institutions d'enseignement, de prévoyance ou de bienfaisance, l'Administration du Domaine s'est considérée comme tenue d'employer ses moyens d'actions à relever le niveau moral et intellectuel des paysans qui y étaient établis et dont elle a voulu se faire la protectrice. Elle a pris toutes les mesures nécessaires pour leur assurer une existence meilleure, en créant sur les domaines de nouvelles branches d'activité, de manière à les transformer en exploitations modèles afin d'exercer, par la propagande lente mais sûre de l'exemple, une influence bienfaisante sur les localités voisines.

Le plan des travaux d'utilité publique dont elle poursuit l'exécution comprend : des écoles avec ateliers, des bibliothèques et des jardins d'école, des églises, des sociétés d'instruction, des plantations, des fabriques, etc...

L'Administration a non seulement bâti des écoles, mais pris à sa charge de fournir tout le matériel didactique, et fondé des bibliothèques. Deux sortes d'exercices, négligés jusqu'à présent dans toutes les écoles rurales ont appelé l'attention de l'Administration : la gymnastique et le chant. La disposition des localités rend difficile la fréquentation de l'école par les enfants : on a élevé alors des abris pour qu'ils ne soient pas forcés de retourner par un trop mauvais temps à la maison; on a même construit des écoles supplémentaires dans les villages les plus reculés. Comme le manque de vêtements ou de livres est souvent un obstacle qui empêche les enfants, désireux de s'instruire, de venir à l'école, on leur distribue des effets et des livres ou autres objets utiles.

Dans vingt-trois communes du Domaine, où l'on n'a pu réunir un nombre suffisant d'inscriptions, les instituteurs

professent des cours d'adultes qui sont très suivis. Enfin, l'Administration s'est également occupée de faire enseigner le travail manuel, et ne néglige aucune occasion de montrer partout sa sollicitude.

Le Domaine de la Couronne se compose de douze terres dont six de plaines, cinq de montagnes et une dans la région des collines. Sur les 130 000 hectares que forme l'ensemble du Domaine, on en compte 50 000 de terres cultivables et 80 000 de forêts. L'Administration centrale se trouve à Bucarest : elle comprend trois sections : 1° sylviculture; 2° agriculture; 3° comptabilité.

Le service extérieur est divisé en onze circonscriptions mises chacune sous la conduite d'un chef dépendant de l'administrateur. Tous les ans plusieurs agents font avec l'administrateur des voyages d'études, surtout dans les provinces limitrophes qui offrent quelque ressemblance, sous le rapport de la position géographique et même sous celui de la population, avec la Roumanie. Chaque circonscription est dotée d'une bibliothèque d'ouvrages spéciaux. L'administrateur donne verbalement, ou sous forme de circulaires, des instructions détaillées ayant trait à la culture et à la prospérité matérielle du peuple. Ces instructions, qui sont de véritables modèles pédagogiques, ont en Roumanie un grand retentissement; réunies en deux volumes que M. Kalindéro a bien voulu me remettre, elles constituent un cours complet à l'usage des agents, sous-agents et paysans.

Sur les 50 000 hectares de terres arables du Domaine, on pratique une culture rationnelle basée sur des assolements appropriés au sol et aux conditions locales. Toutes les machines et tous les outils agricoles sont du dernier système et choisis en vue de pratiquer des labourages profonds et de bien nettoyer le sol. L'usage des machines à vapeur système Fowler se répand, et l'on n'emploie que des semences choisies et essayées sur les champs d'ex-

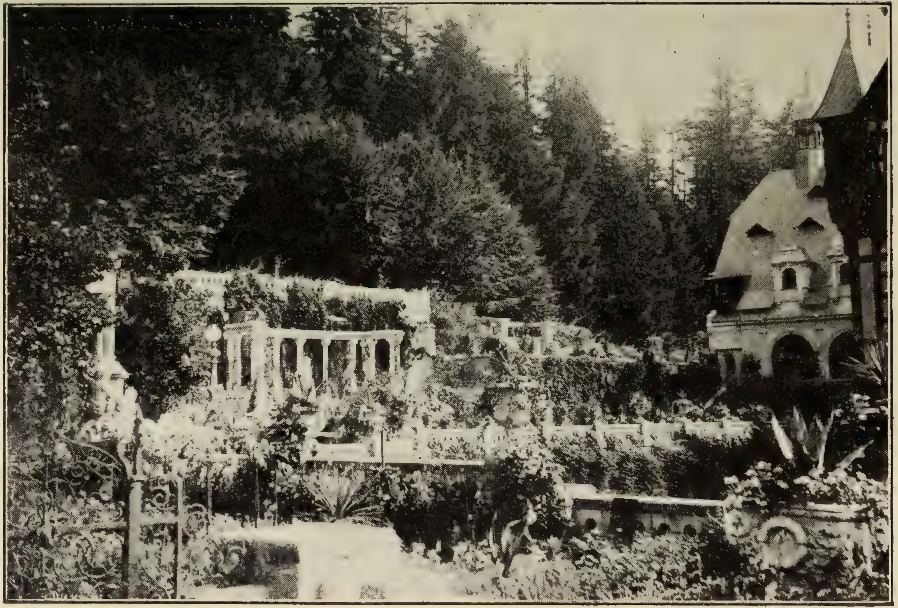
périence. De tels champs se trouvent sur chaque domaine pour essayer à la fois de nouvelles variétés de plantes et résoudre des problèmes intéressant l'agriculture du pays en général.

L'Administration du Domaine de la Couronne a le souci d'arriver, par des travaux appropriés, à l'amendement du sol et à l'augmentation de sa valeur. C'est ainsi qu'elle a fait exécuter des travaux d'assèchement de marais et d'eaux stagnantes, elle a entrepris des irrigations qui ont donné à l'agriculture des superficies considérables auparavant improductives et dont certaines étaient même nuisibles à la salubrité publique. Elle a commencé à employer partout des engrais sans lesquels le rendement ne peut s'élever au maximum, et surtout ne peut se maintenir; mais l'amendement ne s'est pratiqué d'abord que sur de petites étendues afin d'étudier la nature des engrais convenant le mieux à chaque terre.

On a également tracé des chemins et construit des chaussées, aussi bien dans l'intérêt du transport des produits du Domaine que dans celui des habitants à qui, souvent, il fallait trop de temps pour parvenir à la gare la plus proche ou au débouché le plus voisin.

En dehors des céréales, on cultive des plantes textiles, ainsi que la vigne. Cette dernière forme des sections particulières sur les domaines étendus et favorables à cette culture, tels que Sadowa, du district de Dolj, où l'on a créé des installations perfectionnées pour la production du vin et pour sa conservation en bonne condition afin que sa qualité s'améliore avec le temps. A Sadowa, notamment, on a planté, dans les sables mobiles, sur 120 hectares, des vignes indigènes défendues contre le phylloxéra.

On pratique aussi la sériciculture et l'agriculture en cherchant à en réintroduire le goût chez les villageois, car la soie forme un élément nécessaire des costumes na-



Sinaia. — **Les terrasses du château de Peles.**

tionaux, et la soie écrue aussi bien que les cocons pourront être de nouveau exportés en grandes quantités comme cela se faisait il y a trois quarts de siècle. Pour faciliter aux paysans l'emploi des cocons on a créé aussi deux petites filatures.

Il va sans dire que l'élevage des animaux et l'amélioration du bétail appartenant aux habitants reçoivent aussi une attention particulière. Dans ce dernier but, on met à leur disposition gratuitement des animaux reproducteurs et l'on organise sur chaque terre du Domaine des concours annuels de bestiaux avec prix décernés par l'Administration. Le Domaine dispose de plus de huit mille têtes de bétail valant environ 1 million de francs, et dont une grande partie est destinée à la reproduction.

Pour correspondre à la culture intensive entreprise, l'élevage du bétail est pratiqué avec grand soin. Outre les efforts consacrés à l'amélioration des races indigènes, par la sélection, la nourriture et une surveillance spéciale, on a établi sur chaque domaine des reproducteurs de toutes espèces d'animaux. Dans l'un d'eux, on a créé un grand haras où sont élevés des chevaux demi-sang anglais et des chevaux de trait de race percheronne et ardennaise. On élève aussi des chevaux arabes ou anglo-arabes, pour servir de reproducteurs au profit des villageois.

Quant à la race bovine, on a fait venir d'Algau des taureaux et des vaches; on élève la race Pinzgau et plus particulièrement la race moldave. Il y a même, et en grand nombre, des brebis et des porcs choisis parmi les meilleures races ovine et porcine.

Les forêts du Domaine de la Couronne, avec une superficie de 80 000 hectares, constituent non seulement une source de richesses, mais aussi l'ornement des domaines.

Pour en faciliter l'exploitation, on a construit des che-

mins de fer funiculaires, des voies de communication, des canaux et autres moyens de transport, et, afin d'augmenter la valeur commerciale du bois, on a créé de nombreuses installations et des industries.

Pour développer encore l'exploitation des forêts, l'Administration a eu recours à l'ancienne maison G. Eichler, établie depuis plus de vingt ans dans le pays et avec laquelle le Domaine a été, dès le début, en relations d'affaires, notamment pour le bois de résonance, c'est-à-dire pour les planches minces et élastiques qui entrent dans la construction des pianos, des violons, etc. La fabrication de cet article s'est développée dans le pays, pendant ces derniers temps, à l'exemple du Domaine de la Couronne. A l'heure actuelle, on produit sur les domaines, à côté du bois-d'œuvre et de construction, des planches de résonance pour pianos, et toujours avec le concours de la maison mentionnée plus haut, on a créé des ateliers et fabriques de meubles de toutes espèces, d'objets de ménage, d'outils, de jouets, etc. Les planches de résonance sont exportées en quantités de plus en plus considérables en France, en Angleterre et en Amérique. La fabrication des jouets ne date que de quelques années; on a pris comme exemple la ville de Nuremberg et ses environs, où cette spécialité fournit des ressources à bien des habitants.

Par l'introduction de cette industrie on a donné dans le domaine de Malini de l'occupation aux femmes et aux enfants qui ne peuvent pas travailler dans les forêts ou aux scieries. On emploie ainsi les enfants, garçons et filles ayant terminé les cours de l'école communale.

De même que dans d'autres fabriques, il a été prouvé par lès jouets et poupées portant le cachet roumain que le paysan roumain est habile à l'industrie et, bien guidé, peut arriver à faire un bon artiste industriel. Bien entendu dans les débuts ces ateliers de jouets réunissaient

des ouvriers et ouvrières travaillant sous la conduite de maîtres étrangers engagés spécialement pour leur apprendre leur métier; à l'heure actuelle, ils ne reçoivent plus de leçons que pour les articles nouveaux.

Parallèlement on poursuit avec activité la régénération des forêts et particulièrement les plantations, pour lesquelles on a créé de nombreuses pépinières sur tous les domaines. A Sadowa, sur une étendue de plus de 800 hectares, on a planté des acacias dans les sables mobiles, qui menaçaient de submerger des terrains de culture; ils ont ainsi été transformés en forêts donnant un revenu assez considérable. Les industries forestières aussi bien que les agricoles, sont en plein épanouissement. A la fondation de ces industries on a eu surtout en vue d'employer les villageois à qui l'on fournit ainsi de nouveaux moyens de gains, et aussi leurs enfants qui sont reçus pour l'apprentissage. On offre même à certains des indemnités pour les attirer vers ces métiers tout aussi lucratifs que l'agriculture. Un certain nombre d'entre eux, en sortant des ateliers du Domaine, vont travailler chez des particuliers; d'autres exercent même le métier pour leur propre compte.

Dans le but de développer le goût esthétique et le sens économique chez les paysans, l'Administration a pris des mesures pour faire des plantations importantes d'arbres d'ornement et d'arbres fruitiers auprès de ses maisons et de ses bâtiments d'exploitation, près des écoles et des églises construites par elle, et sur tous les domaines; ainsi que pour distribuer gratuitement chaque printemps, aux paysans, des plants de ses pépinières, que ceux-ci plantent sous la conduite directe du service forestier dans leurs jardins et dans leurs cours.

Quelque mots au sujet de la chasse viendront sans doute à propos ici. Elle n'est pas aussi pratiquée que dans les pays d'occident. Cependant la faune qui peuple les champs

et les forêts du Domaine de la Couronne permettrait de faire en ce sens de sérieux progrès.

Dans les montagnes des Carpathes, on rencontre encore souvent l'ours, le sanguinaire loup-cervier et le chat sauvage, tandis que le loup et le renard quittent, suivant les saisons, la montagne pour la plaine et vice versa. Des sangliers d'une grosseur rare peuplent souvent par troupes de trente ou quarante les forêts de la montagne ainsi que celles des collines, plus rarement celles de la plaine. On trouve assez fréquemment des màrtres, des loutres et des blaireaux. Parmi les grands oiseaux de proie, je noterai les aigles, les éperviers, les busards, etc., qui nichent plutôt dans les parties montagneuses. Le gibier herbivore à poils est représenté par le cerf, le chamois, le chevreuil, le lièvre; et le gibier à plumes par l'outarde, le coq de bruyère, grand et petit, la bécasse, la perdrix, la caille, etc...

L'Administration a cherché, bien avant la promulgation de la loi qui règle l'exercice de la chasse, à protéger le gibier de différentes façons. On a organisé des battues pour détruire les animaux de proie, et on accorde d'importantes primes aux paysans qui s'occupent de leur poursuite et de leur destruction. On les fait aussi détruire par les gardes forestiers au moyen de pièges et de strychnine. Cependant leur destruction complète n'est pas possible, car, si on les détruit presque tous sur les Domaines de la Couronne, il en reparaît de nouveaux, venant des propriétés voisines.

On a créé deux parcs de grand gibier; l'un pour les chevreuils et le second pour les cerfs. En particulier, les cerfs du domaine de Malini sont d'une taille peu commune, telle qu'on n'en voit rarement d'aussi grand en Occident et surtout dont les bois soient aussi développés. Enfin, sur un autre domaine on a créé une faisanderie.

Tels sont dans les grandes lignes les divers services

participant au fonctionnement magnifique de ce Domaine de la Couronne qui constitue, comme on le voit, un exemple permanent pour le pays tout entier.

Si les grands propriétaires montraient dans leur sphère la même activité et la même sollicitude pour les paysans, la question agraire n'existerait pas, et ceux-ci n'étant pas pressurés par leurs intermédiaires, il en résulterait un bien-être général beaucoup plus grand que celui qu'il m'a été donné de constater, surtout si l'on considère l'état du paysan comparativement à la richesse réelle du pays. Je sais bien que le paysan n'est pas toujours si misérable qu'il le paraît; son caractère se ressent des malheurs des siècles passés; s'il garde, en Moldavie surtout, une attitude humble c'est qu'il subit encore cette habitude qu'avaient ses aïeux de paraître pauvres pour échapper à l'inquisition des agents des seigneurs.

Quoi qu'il en soit, dans certaines contrées, la misère est plus qu'apparente. L'exemple du Domaine de la Couronne est donc salutaire, il excite l'administration des communes voisines, et la tache d'huile grandira. D'ailleurs, l'essor économique si rapide du pays ne permet plus de laisser subsister un tel état de choses; le gouvernement, disons-le à sa louange, fait tous ses efforts, quel que soit le parti au pouvoir; il sera donc donné à nos fils, traversant un jour la Roumanie, de constater le bien-être partout, jusqu'au fond du plus petit hameau.

Pour parvenir à ce résultat voici le programme du gouvernement roumain concernant la réforme agraire qui lui est imposée par les circonstances, mais qui sera réalisé certainement avec énergie, sans opposition des grands propriétaires, dont beaucoup avaient déjà compris leur devoir social sans en avoir mesuré l'étendue.

La formule moderne : « Le sol doit appartenir à ceux qui le cultivent » est à la base de la réforme actuellement en cours.

A cet effet le principe de l'expropriation pour cause d'utilité sociale sera inscrit dans la Constitution.

La mise en application de l'expropriation sera réalisée sans retard sur la base de lois spéciales. Le cadastre et des tableaux fonciers seront dressés.

Des forêts communales seront créées au fur et à mesure des besoins, de même que des pâturages communaux seront créés dans chaque village.

Toutes les facilités seront accordées par l'Etat aux *obstïi* (associations paysannes) aux coopératives de production et de consommation, ainsi qu'aux banques populaires.

Cette réforme réalisée, il ne restera plus aucun vestige de l'époque féodale dans la Roumanie nouvelle, qui prend ainsi réellement place parmi les véritables pays modernes.

Avant de terminer ce chapitre, il est intéressant de signaler ici la manière dont les Roumains avaient, avant la guerre, outillé leurs ports pour l'exportation des céréales, et tout spécialement le port maritime de Constantza.

J'ai déjà décrit ce port en détail quand j'ai traité la question de l'exportation du pétrole. En ce qui concerne les céréales, l'installation complète pour leur manipulation à Constantza, comprend :

1° Quatre magasins à céréales comportant chacun deux cent cinquante-cinq silos, qui peuvent contenir 35 000 tonnes de céréales, soit au total une capacité de 140 000 tonnes pour les quatre magasins.

2° Un dispositif pour le transbordement direct des céréales des wagons aux bateaux, sans passer par les magasins.

3° Une estacade métallique de 570 mètres de longueur, le long des quais à silos du nord et du môle à céréales, comportant des trémies pour l'écoulement des céréales amenées par bandes, dans des tubes télescopiques portés par des palées mobiles, et ensuite dans les bateaux.

Cette estacade est reliée au moyen d'autres estacades transversales à chaque magasin à céréales et sert ainsi à charger dans les bateaux soit les céréales qui ont été emmagasinées dans les silos, soit les céréales qui arrivent directement en wagons.

4° Les quais de 570 mètres de longueur pour l'accostage des navires qui chargent les céréales, et le bassin pour la manœuvre de ces mêmes navires. Ces quais permettent l'accostage de cinq bateaux qui peuvent se charger simultanément; éventuellement, il est même possible de faire accoster dix bateaux sur double file.

Chaque magasin à céréales occupe une surface de 3 000 mètres carrés environ et atteint une hauteur de 50 mètres à partir des fondations. Toutes les manipulations se font par transports horizontaux, au moyen de bandes, et par transports verticaux au moyen d'élévateurs.

Les opérations exécutées dans les magasins sont :

1° L'emmagasinage des céréales arrivées en wagons;

2° Le chargement en bateaux des céréales emmagasinées;

3° Le nettoyage, la ventilation et le mélange des céréales de même que leur transport d'un silo à l'autre.

Pour la première, savoir l'emmagasinage des céréales, on opère de la manière suivante :

Les wagons chargés de céréales en vrac arrivent et sont arrêtés sur les lignes de garage qui se trouvent au droit de chaque magasin à céréales; une locomotive électrique de manœuvre prend ensuite un groupe de quatorze wagons et le porte dans le tunnel central des magasins, au-dessus d'un plancher métallique formé de grilles. Au-dessous de ce plancher se trouvent des trémies-balances (il y en a quatorze) qui reçoivent le contenu des wagons, qu'on décharge à la fois et qui peuvent être alors enlevés et remplacés par un nouveau groupe de quatorze wagons.

Chaque trémie-balance pèse ensuite son contenu en enregistrant sa pesée sur un ticket qui servira au contrôle, et laisse successivement écouler les céréales sur des bandes longitudinales disposées en dessous, lesquelles déversent à leur tour dans des élévateurs centraux au moyen de deux autres petites bandes transversales. Les élévateurs remontent les céréales à la partie supérieure du magasin et les déversent sur des bandes longitudinales supérieures. Ces dernières n'ont plus qu'à transporter les céréales jusqu'au droit du silo qui doit les recevoir et les y déversent au moyen d'un chariot de décharge et d'un tube de chargement en silo. Les chariots de décharge, au nombre de quatre pour chaque bande d'emmagasinage, courent automatiquement au-dessus et avec la bande, et peuvent être arrêtés et fixés au droit de chaque tube installé pour chaque silo.

En ce qui concerne le chargement des céréales des silos en bateaux, on opère de la manière suivante : au moyen d'un orifice que l'on peut ouvrir à la partie inférieure des silos et d'un chariot à trémie, les céréales s'écoulent sur l'une des bandes longitudinales inférieures, qui les transporte dans les élévateurs de l'annexe côté mer des magasins. Les céréales sont ensuite remontées jusqu'à la partie supérieure du magasin et déversées dans des balances automatiques qui pèsent leur poids. Elles s'écoulent ensuite sur les bandes des estacades transversales, puis sur les bandes de l'estacade longitudinale qui peuvent le déverser en n'importe quel point de leur parcours dans les bateaux, au moyen de chariots de déversement, de trémies fixées au plancher de cette dernière estacade, et de tubes télescopiques portés par des palées mobiles le long du quai.

La troisième catégorie d'opérations, le nettoyage des céréales se fait au moyen de machines spéciales installées aux différents étages des annexes côté terre. Elles sont

amenées et remportées aux machines voulues, par les mêmes systèmes de bandes et d'élévateurs précédemment décrits.

Les magasins à céréales sont entièrement construits en béton armé. L'installation mécanique assure, pour chaque appareil, bande et élévateur, et pour chaque groupe de machine du nettoyage, un débit de 150 tonnes à l'heure. Comme on peut utiliser à la fois deux bandes ou élévateurs semblables des différentes parties du magasin, il est aussi possible d'emmagasiner dans chaque magasin 300 tonnes à l'heure, et de décharger en bateaux, dans le même temps, la même quantité de céréales.

Tous les appareils et machines sont actionnés au moyen de l'électricité produite dans la Centrale électrique du port.

Enfin, entre les deux premiers magasins, on a aménagé une installation pour le transbordement direct des céréales des wagons aux bateaux.

Deux tunnels, dans lesquels arrivent les wagons chargés, conduisent les céréales au moyen de bandes qu'ils comportent vers deux élévateurs spéciaux établis sur le quai. Les céréales sont remontées et déversées sur les bandes de l'estacade, et de là en bateaux.

Telles sont les installations du port de Constantza pour l'entrepôt et l'exportation des céréales.

Les derniers chiffres d'exportation par Constantza des céréales diverses indiquent bien l'importance du développement de ce port depuis la création de tout cet outillage spécial. Sans vouloir citer ici de fastidieux chiffres, je me borne à indiquer qu'avant la guerre le total des exportations de céréales par Constantza dépassait 350 000 tonnes, dont près de 200 000 tonnes de maïs, 100 000 tonnes d'orge et d'avoine, 40 000 tonnes de blé, le reste représenté par le lin, les haricots, la navette, le millet, etc... dans l'ordre d'importance.

Pour terminer cette étude, disons quelques mots de l'enseignement agricole.

L'enseignement de l'agriculture en Roumanie a été créé lorsque fut organisé le système entier d'enseignement public. Au début, on ne créa pas d'écoles spéciales, on enseignait seulement l'agriculture sous forme de cours spéciaux dans les écoles alors existantes. La première école spéciale date de 1851, ce fut l'Institut national d'agriculture, fondé par le prince B. Stirbey, aux environs de Bucarest sur une terre appartenant à l'Ephorie des hôpitaux civils, à Pantelimon, et que l'on avait tout d'abord louée pour servir de ferme en vue de l'instruction pratique des élèves.

L'enseignement de l'agriculture est donc assez ancien si on le compare aux autres catégories d'enseignement spécial; mais, en revanche, les progrès furent de peu d'importance au point de vue de la diffusion, car pendant plus de trente ans, l'enseignement agricole se borna à cette seule école de Pantelimon. Celle-ci n'était d'ailleurs accessible qu'à très peu d'élèves qui, à leur sortie, entraient dans les différents services de l'Etat et ne s'occupaient plus jamais pour la plupart de questions agricoles; par suite cet enseignement ne portait aucun fruit véritable, la diffusion était nulle.

Des lois, en 1883 et 1893, tentèrent d'apporter une amélioration en créant plusieurs espèces d'écoles d'agriculture. Mais ce n'est réellement que depuis 1901 qu'existe l'enseignement agricole normal. A partir de cette date furent créées dans toutes les régions du pays les écoles élémentaires qui faisaient défaut jusqu'alors..

Ces écoles élémentaires ont pour but l'enseignement pratique rationnel s'appliquant à la petite culture. On y peut étudier également une ou plusieurs des industries dérivées de l'agriculture.

La durée des études dans ces écoles est de deux ans.

Outre la partie pratique qui se fait sur le terrain dépendant de l'école, où les élèves sont employés comme travailleurs, on complète l'instruction primaire de ceux-ci.

Au-dessus de ces écoles élémentaires, on a institué des écoles moyennes d'agriculture dans le double but de former de bons ménagers ruraux et de préparer les maîtres des écoles élémentaires d'agriculture.

La durée des études dans les écoles inférieures est de trois ans; on y étudie l'agriculture, l'horticulture et les industries annexes; l'élevage du bétail, les sciences naturelles, l'arithmétique pratique, la comptabilité et la topographie. Cet enseignement théorique est donné l'hiver, le reste de l'année étant consacré aux travaux pratiques qui sont exécutés par les élèves eux-mêmes.

Enfin, au-dessus de ces écoles inférieures se trouve une école supérieure qui forme les maîtres des écoles inférieures.

L'Ecole centrale d'agriculture de Hérastrau (ancienne école de Pantelimon) a surtout pour but de former le personnel enseignant des écoles pratiques d'agriculture et le personnel des fermes modèles, ainsi que la préparation de bons administrateurs pour les propriétés particulières.

La durée des études est de quatre ans : deux ans et demi pour les études théoriques et un an et demi de pratique dans les fermes modèles de l'Etat.

L'une de ces fermes modèles est située à Laza, l'autre à Studina. Enfin, pour l'étude générale scientifique agricole, on a fondé une station agronomique qui a pour mission de faire des expertises et de donner des consultations aux particuliers.

CHAPITRE XII

La Roumanie agricole (*suite*)

b) Agriculture

Le développement de l'agriculture. — Les différentes causes qui empêchent des progrès plus rapides. — Nature et distribution du sol arable. — Les procédés de culture et l'outillage agricole. — Division du sol au point de vue des cultures. — Les céréales au premier plan de l'agriculture roumaine. — Revue des plantes cultivées, leur production, leur rendement ; l'exportation. — Les vignobles, les prairies, les pâturages. — Elevage des bestiaux. — L'exportation du bétail. — Efforts de l'Etat pour l'amélioration des races.

L'agriculture constitue encore, en Roumanie, comme par le passé, la source principale de richesse, dépassant toujours la production industrielle, quoique, comme je l'ai dit précédemment, grâce aux industries du pétrole et de ses dérivés et au développement général de l'industrie, le jour est proche où ces deux facteurs de prospérité nationale arriveront à l'équivalence.

Quoi qu'il en soit, l'état social actuel est, pour longtemps encore, lié à l'agriculture. Quand la récolte est abondante, le pays entier éprouve une sensation de bien-être; vient-elle à être médiocre, un malaise général en résulte; c'est le propre des pays agricoles, et malgré tout la Roumanie est avant tout un pays agricole.

Le développement de l'agriculture a été de tout temps

facilité et s'explique aisément par les conditions physiques du pays : d'une part une terre fertile, d'autre part un manque absolu de voies de communications; tout concourait à contraindre la population à s'adonner d'abord à l'agriculture. Le climat lui-même était favorable. Impossible donc qu'il en fût autrement; c'est une loi naturelle.

Quand survint la libération du pays, amenant avec elle tous les bienfaits du progrès, le premier devoir des gouvernements fut de développer tout d'abord les richesses existantes avant de songer à créer : c'est ainsi que les premiers efforts furent consacrés à l'amélioration des méthodes agricoles. L'exportation des bestiaux étant devenue de plus en plus difficile, on s'efforça à développer et entretenir une grande exportation de céréales, leur culture devenant maintenant la véritable caractéristique de l'agriculture roumaine, puisque les céréales représentent environ 90 à 95 p. 100 de la superficie totale labourée chaque année.

Toutefois, je dois dire avant tout que les progrès agricoles n'ont pas suivi parallèlement les progrès de l'industrie, malgré les efforts des gouvernements; j'ai déjà indiqué plusieurs raisons dans le chapitre précédent, il en est d'autres très sérieuses que je vais tenter de mettre en lumière.

Tout d'abord, je constate que le développement des voies ferrées, l'aménagement de plus en plus rationnel des ports du Danube ainsi que de Constantza sur la mer Noire, représentent des sacrifices énormes d'argent et que l'Etat ne pouvait tout faire en même temps pour l'agriculture, puisqu'il se devait de favoriser parallèlement toutes les branches de l'activité.

Sur certains points, cependant, les progrès réalisés laissent encore beaucoup à désirer : on n'a pas encore eu le temps, par exemple, de lutter avantageusement contre les

inondations qui désolent les plaines danubiennes; d'autre part, si la population s'est beaucoup accrue dans les villes, il n'en a pas été de même dans la campagne roumaine. Le paysan est resté stationnaire dans l'art d'exploiter son sol; de son côté l'étranger s'acclimate difficilement dans certaines contrées rendues insalubres par le débordement des rivières qui viennent grossir le Danube en descendant de la montagne, emportant tout sur leur passage et venant former dans la plaine de gigantesques marais par suite de la présence d'une couche imperméable qui retient leurs eaux. Le sol se refroidit alors et la persistance de ces boues marécageuses engendre des miasmes qui donnent la fièvre.

De plus le climat dans la plaine roumaine est excessif : très froid en hiver, tropical en été; le vent qui souffle des immenses steppes russes se fait encore sentir jusqu'en Valachie, dessèche la terre, souvent même détruit les semailles, et il faut voir là une des causes les plus réelles de la raréfaction de la population dans la plaine danubienne.

Pour parer à ces inconvénients, l'Etat de son mieux encourage le reboisement des montagnes et des collines, mais il n'a pu faire encore les sacrifices considérables qu'exigerait la lutte véritable contre les inondations. Pour cela il faudrait canaliser les rivières, endiguer et irriguer suivant les cas, comme cela a été effectué avec d'heureux résultats dans d'autres pays. Le gouvernement a compris depuis longtemps cette nécessité, et l'on s'occupe déjà avec succès du dessèchement de certains terrains marécageux aux bords du Danube. C'est là une œuvre de longue haleine que l'on poursuit activement; et, quand elle sera accomplie, la superficie agricole sera considérablement augmentée, en même temps que les terrains actuellement ravagés et désolés si souvent don-

neront une production plus considérable et surtout plus régulière.

Mais il existe une autre cause réelle qui barre la route au progrès agricole, c'est, surtout en Valachie, la routine du paysan qui se montre rebelle aux procédés de culture intensive de l'Occident grâce auxquels sa terre produirait deux ou trois fois plus. Là aussi le gouvernement comme je l'ai montré au chapitre précédent, s'occupe activement de secouer l'apathie des populations : c'est encore le temps qui doit achever son œuvre, tout s'enchaînant logiquement : lutte contre les inondations, développement de l'enseignement agricole, destruction de la routine paysanne, propagation du crédit agricole, etc. Le temps amènera la Roumanie à une production qui pourra être triple de la production actuelle sans le concours de la main-d'œuvre étrangère, et c'est là, comme je l'ai montré par ailleurs, une des raisons les plus certaines du crédit roumain.

Malgré ce que j'ai dit du vent, de la température et des inondations, la plaine danubienne est admirablement douée de toutes les qualités requises pour la grande culture : le sol fécond y produit presque sans labour toutes les sortes de céréales; il se compose essentiellement d'une argile jaune (loess) très fertile dont l'épaisseur peut atteindre plusieurs mètres; la partie supérieure de la couche de loess se trouvant transformée en certaines régions par l'entassement d'un grand nombre de débris organiques formant une couche de terre noire pouvant atteindre 1 mètre et assez analogue à celle de la Russie méridionale, si justement réputée.

D'autre part presque toute la plaine valaque et le plateau de Moldavie possèdent un sol arable dont la constitution présente au point de vue mécanique des qualités importantes. Le sol est en effet composé d'argile fine mélangée d'un peu de sable; il est donc très perméable,

ce qui lui permet d'emmagasiner beaucoup d'eau, avantage précieux étant donné la sécheresse de l'été; toutefois cette médaille a son revers en ce sens que ce sol plutôt compact doit être labouré assez profondément, si l'on veut espérer de bonnes récoltes.

Quant à la composition chimique du sol arable, elle est très favorable. En ce qui concerne l'azote, on sait qu'un sol qui contient de 0,1 à 0,2 d'azote est dans de bonnes conditions au point de vue de la végétation; or, les spécialistes roumains indiquent 0,195 pour le sol et 0,145 pour le sous-sol.

Pour l'acide phosphorique, le sol roumain en contient une teneur normale; la chaux se trouve presque partout normalement 0,99 p. 100 sans former nulle part de véritables terrains calcaires; on rencontre pourtant en Roumanie des terrains formés d'argiles trop compactes qui auraient grand besoin d'un amendement de marne calcaire pour les rendre plus meubles.

La potasse existe également en quantité suffisante en terre roumaine sauf à de rares endroits, où la grande épaisseur du sol arable, qui est une caractéristique de ce pays, vient compenser la faible teneur en potasse. C'est seulement la quantité bien trop faible d'humus, 5,6 p. 100 qui laisse à désirer dans l'ensemble pour faire du sol roumain une terre arable idéalement féconde. Dans certaines provinces, où l'azote fait défaut, on remédie à son absence par la culture des plantes légumineuses. Le ministère de l'Agriculture a d'ailleurs encouragé cette tendance depuis quelques années en distribuant gratuitement aux paysans de la semence de luzerne, plante qui convient très bien au sol et au climat de la Roumanie.

J'examine maintenant comment est possédée la surface cultivable du pays. D'après un recensement récent, on compte environ 40 p. 100 de terres de 1 à 10 hectares de superficie qui représentent quelque 3 millions et demi



BUSTENI. — **Un attelage pittoresque**

d'hectares pour un peu plus d'un million de petits propriétaires; c'est la petite propriété.

La moyenne propriété, comprenant les terres de 10 à 100 hectares, représente environ 10 p. 100 de l'ensemble; sa superficie totale atteint à peu près 1 million d'hectares appartenant à quarante mille propriétaires moyens.

Quant à la grande propriété, catégorie appelée à disparaître dans un avenir prochain, elle embrasse les domaines de 100 à 500 hectares et au-dessus, elle représente de 45 à 50 p. 100 de l'ensemble de la superficie totale, avec 3 800 000 hectares pour cinq mille propriétaires dits grands propriétaires.

Ces chiffres concernent seulement les terres de labour, les prairies, les pâturages et les prunelaies, mais ne comprennent pas les vignobles, les forêts et les marécages. Comme on le voit ce sont la petite et la grande propriété qui dominent, la moyenne ne représentant que 10 p. 100 de l'ensemble total.

En ce qui regarde les grandes terres, il est à noter que sur 3 800 000 hectares, près de 3 millions sont des domaines de 500 hectares et plus, réparties entre environ quinze cents propriétaires à la tête desquels se trouvent les institutions publiques de bienfaisance et les sociétés particulières. Ainsi l'Ephorie des hôpitaux civils de Bucarest possède à elle seule 150 000 hectares de terres cultivables. L'Etat, lui aussi, possède près de quatre cents propriétés dont l'ensemble dépasse 400 000 hectares.

Comme je l'ai expliqué dans un précédent chapitre, la petite propriété individuelle date de 1864; à cette époque on morcela, pour les céder aux paysans corvéables, les biens appartenant aux monastères et aux églises. Depuis, cette petite propriété s'est constamment accrue par la vente par lots aux paysans de terres du domaine de l'Etat lots que les paysans ont pu payer en plusieurs années au moyen d'annuités.

Il existe, en Roumanie, un autre genre de petite propriété : la propriété collective; elle comprend surtout des forêts situées dans les districts montagneux. Elles sont possédées avec des droits égaux pour tous les habitants d'un même village, et chacun travaille à son profit une parcelle de terrain, mais sans avoir droit de l'aliéner, c'est, somme toute, une situation analogue à l'indivision.

Malgré les bonnes dispositions de la loi de 1864 et la vente continuelle de terres aux paysans, il est advenu que la petite propriété s'est trouvée morcelée par les héritages, ce qui fait qu'actuellement la moyenne de trois hectares qui revient à chaque petit propriétaire, ne suffit plus au paysan pour nourrir une famille, surtout avec les méthodes de culture extensive encore usitées; en cas de sécheresse, c'est la misère. Aussi le petit propriétaire doit-il s'employer à la culture des terres des grands propriétaires. L'Etat venait bien, autant que possible, en aide aux paysans, en lui vendant des parcelles de ses propriétés, mais le domaine de l'Etat n'étant pas inépuisable, il serait donc arrivé un moment où l'Etat n'aurait plus possédé de terres à vendre.

J'ai dit que le cultivateur roumain n'était pas encore familiarisé avec les méthodes perfectionnées, et cela sur une grande partie des terres cultivables; cependant on est bien loin de l'âge primitif, les anciennes charrues de bois sont maintenant partout délaissées à cause de leur poids; on commence même à employer les charrues à deux et trois socs, mais elles exigent une trop grande quantité de bêtes de somme pour que leur emploi devienne général. La charrue la plus généralement en usage est une charrue allemande de Leipzig; deux modèles courants se rencontrent un peu partout dans le pays, l'un produit une entaille d'environ 20 centimètres et l'autre une entaille de 25. Il faut deux paires de bœufs pour traîner celles donnant 20 centimètres et trois paires pour

celles de 25. Toutefois l'entaille est généralement inférieure à celle que doit théoriquement fournir la charrue, car les bêtes de somme ne sont pas en très bon état.

On a trop dit et redit, et le paysan en est trop convaincu, que le sol arable roumain était merveilleusement fécond sans presque nécessiter de labour : c'est ce qui a toujours nui au progrès de l'outillage.

Les herses cependant sont maintenant généralement employées : on a fini par faire comprendre aux cultivateurs, surtout en Moldavie, de quelle utilité elles étaient pour purger le sol des mauvaises herbes et pour le nivellement du terrain.

Dans les petites propriétés les semailles se font presque toujours à la main, l'emploi des machines étant trop compliqué pour le petit cultivateur; mais dans la grande et moyenne propriété on se sert couramment des machines à faucher et à botteler ce qui s'explique par le fait de la rareté et du prix élevé de la main-d'œuvre, précisément à l'époque des moissons.

Dans la grande culture, on emploie aujourd'hui, en Roumanie beaucoup de machines modernes les plus perfectionnées; parmi les machines à vapeur, je citerai les charrues, employées surtout sur les gands domaines, les locomobiles avec batteuses, batteuses à maïs, à trèfle, etc.

Parmi les herses, les grands propriétaires emploient les herses en fer, alors que les petits emploient plus couramment la herse en bois à balais de ronce et quelquefois la herse en bois à dents de fer.

Quant aux semoirs, les plus répandus sont les semoirs en lignes dans la grande et moyenne propriété, et les semoirs à la volée employés dans la grande culture. Les petits cultivateurs se servent aussi quelquefois de semoirs pour le maïs. Ensuite, pour l'entretien des ensemencements, la grande culture use de houes en fer, alors que la petite culture conserve ses houes à cheval, en bois.

Comme moissonneuses, les paysans emploient une machine simple alors que la grande culture a depuis longtemps recours aux moissonneuses-lieuses. Beaucoup de faucheuses mécaniques, des rateaux à cheval et dans les grands domaines des arracheuses de pommes de terre et de betteraves, puis des tarares et trieurs pour l'épuration des grains, des hachoirs à fourrages, etc., tel est le matériel que l'on voit fonctionner dans les grandes exploitations rurales.

Le battage se faisait autrefois au moyen de bœufs qui foulaient le blé sur l'aire, comme cela se pratique encore beaucoup dans les pays balkaniques; aujourd'hui en Roumanie on emploie partout la machine à vapeur, les petits propriétaires s'associant pour l'acquisition ou la location de machines.

En résumé pour bien se faire une idée de l'importance agricole actuelle de la Roumanie, il convient de considérer que ce pays, au point de vue de la production de blé et de maïs par tête d'habitant, vient en seconde ligne pour le monde entier avant la Russie et les Etats-Unis, et n'étant dépassée que par la République Argentine. En effet cette dernière produit 5,60 par tête d'habitant, la Roumanie 3 1/2; les Etats-Unis 3; la Russie 1,75. Au point de vue de l'exportation des céréales, au prorata du nombre d'habitants, la Roumanie occupe le même rang : il est donc juste de la considérer comme un des principaux greniers de l'Europe.

Quant à la valeur annuelle de la production agricole roumaine, d'après les différents documents statistiques, elle dépasse certainement le milliard, le dernier chiffre officiel publié, relatif à 1913, était, en effet, de 1 350 millions.

Que ce milliard représente d'efforts, si l'on songe à la superficie du pays! Et surtout à l'époque des récoltes que ce chiffre magique représente d'encombrement, de bous-

culades, de transactions acharnées! Il faut voir le Danube roumain à ce moment de l'année, et les gares de chemins de fer, et aussi Constantza, et l'effervescence des chargements! Il faut voir tout cela pour bien comprendre l'activité agricole de la Roumanie nouvelle. Mais il faut penser aussi aux trains de pétrole, aux pipe-lines et contempler les énormes réservoirs de pétrole de Constantza et les grandes distilleries pour bien saisir le parallèlisme des deux efforts roumains, l'agriculture et l'industrie, les deux grands facteurs de la richesse d'une nation.

Revenant à l'agriculture proprement dite, examinons maintenant la division du sol au point de vue des cultures.

Sur 12 millions d'hectares, la moitié est consacrée à la culture annuelle. Dans ce chiffre ne sont pas compris les surfaces occupées par les arbres fruitiers, les jachères et les pâturages. Mais, si l'on ajoute les pacages, les forêts et les jardins, on peut tabler sur un total de 10 millions d'hectares de surface cultivée, soit 77 p. 100 environ du territoire national.

Parmi les cultures, au point de vue superficie, le maïs arrive bon premier, couvrant plus de 2 millions d'hectares, suivi de près par le froment avec 1 800 000 hectares; viennent ensuite l'orge et l'avoine avec 1 demi million et 380 000 hectares, puis le seigle et enfin le millet. En dehors des céréales, on compte environ 200 000 hectares consacrés aux plantes oléagineuses, avec, en tête, le colza pour 140 000 hectares, puis le lin 50 000 hectares et enfin le chanvre 10 000 hectares.

Les plantes fourragères ne couvrent pas plus de 75 000 hectares; quant aux haricots, ils en occupent plus de 30 000; l'ensemble des plantes légumineuses occupe 40 000 hectares; la pomme de terre et la betterave chacune 10 000 et enfin le tabac 5 000 hectares,

On remarque immédiatement la prépondérance de la culture des céréales sur celle des plantes fourragères : elle provient surtout de ce que l'exportation des bestiaux a beaucoup diminué depuis la fermeture de la frontière austro-hongroise. Une autre observation qui s'impose également *a priori* est l'énorme prépondérance des cultures du maïs et du blé qui représentent presque 75 p. 100 de toute la superficie labourée. Ce fait, bien spécial à la Roumanie, s'explique aussi par la disponibilité résultant de ce qu'on n'y cultive presque pas les plantes fourragères comme je l'ai indiqué précédemment.

La culture du blé constitue le facteur le plus important de l'agriculture roumaine, car il est l'article principal du commerce extérieur. De la récolte du blé dépend donc la situation économique du pays.

Aussi, pendant les quarante années, qui ont précédé la guerre, la superficie des ensemencements de blé a-t-elle plus que doublé. Il est cultivé pour la plus grande partie dans la plaine de Valachie, c'est ainsi que dans les départements traversés par le Danube, plus de 40 p. 100 de la surface labourée est ensemencée uniquement de blé. Sur le plateau de Moldavie la superficie occupée par lui ne dépasse pas en effet 20 p. 100 des terres labourées et 8 p. 100 de la superficie totale. Dans la montagne et en Dobroudja il n'y a presque pas de blé; d'ailleurs il ne pourrait y mûrir. Dans la plaine de Valachie et en Moldavie les grands cultivateurs dominent et préfèrent cultiver ce qui leur rapporte le plus, ce qui explique sa prépondérance sur les autres céréales.

La production annuelle du blé a été en moyenne de 30 000 000 d'hectolitres pendant ces dernières années, avec une production moyenne de 20 hectolitres à l'hectare. Bien entendu le rendement moyen de la grande culture est plus élevé que celui de la petite culture. La moyenne générale peut elle-même varier beaucoup d'une

année à l'autre à cause du climat qui est très changeant, tantôt trop sec, tantôt trop pluvieux. Cependant, le blé d'automne qui reçoit les neiges abondantes de l'hiver et les pluies du printemps constitue une des cultures les plus stables.

La production du blé en Roumanie est sensiblement moindre que celle des pays d'Occident à surface égale, j'ai déjà expliqué les causes de cette infériorité; quoi qu'il en soit, la production moyenne est plus élevée dans le plateau de Moldavie que dans la plaine de Valachie, j'en ai également montré les raisons.

Quant à la qualité de ce blé, elle est excellente et les récoltes dépassant 80 kilos à l'hectolitre s'y rencontrent fréquemment; la moyenne oscille autour de 78. C'est un blé riche en gluten et en grains vitreux surtout dans les districts du nord de la Moldavie qui sont les meilleurs de tout le pays.

On cultive en Roumanie deux sortes de froment : le froment cassant et le froment dit rouge, ce dernier est préféré pour la fabrication du pain; l'autre, qui s'exporte en Italie, sert à la fabrication des macaronis. D'autre part, les minotiers roumains se remuent pour concurrencer Budapest et Marseille, ils réclament des pouvoirs publics : 1° l'unification de dénomination pour les divers centres : Bucarest, Craïova, Ploesti, Braïla; 2° la suppression des taxes à l'exportation de la farine. On exportait avant la guerre près de 20 000 tonnes de farine, représentant plus de 5 millions de francs.

Le maïs, de toutes les céréales, la plus cultivée, est surtout celle qui couvre la plus grande superficie; il constitue dans tous les districts la culture prépondérante, ce qui s'explique surtout parce qu'il forme le fond de la nourriture du peuple.

Il occupe en effet chaque année environ 40 p. 100 de

la surface des terres labourées soit près de 16 p. 100 de la superficie totale du pays.

La culture du maïs présente ce caractère d'être très uniformément répandue, alors que celle du blé, très prépondérante dans certains districts, devient presque nulle dans d'autres; la distribution est d'ailleurs l'inverse de celle du blé : dans les montagnes le maïs occupe de vastes étendues alors que le blé y est plutôt rare, tandis que dans la plaine de Valachie et sur le plateau de Moldavie, c'est le blé qui domine. Ceci s'explique aisément : en montagne, les domaines agricoles étant plus nombreux et le sol propre à la culture peu étendu, les cultivateurs commencent par semer le maïs qui constitue avant tout leur nourriture. Néanmoins, et d'une manière absolue, c'est toujours dans la plaine de Valachie qu'on rencontre les plus vastes cultures de maïs.

Quant à la production, qu'il s'agisse de production totale ou moyenne, les variations d'une année à l'autre sont beaucoup plus considérables que pour le blé; certaines années, par exemple, la production totale ne dépasse pas 7 millions d'hectolitres, alors que d'autres elle atteint près de 50 millions d'hectolitres. Ces variations considérables sont dues surtout au climat qui a une grande influence sur la culture du maïs. Comme on le sème au printemps, il arrive fréquemment que la pluie manque, si la sécheresse de l'été avance un peu; dans ce cas, il s'ensuit inévitablement que le maïs noue dans de mauvaises conditions, ou même pas du tout, ce qui se traduit donc par une très faible récolte ou même la perte entière de la récolte. Or, quand celle-ci est très pauvre, c'est l'aliment principal de la population qui fait défaut, et le fait s'est déjà présenté, notamment en 1904, où l'Etat dut acheter à l'étranger du maïs qu'il fallut distribuer à crédit aux paysans qui en manquaient.

J'ajoute que, pour éviter de pareilles catastrophes, on

a pris, il y a quelques années, une mesure consistant à assurer les paysans contre la sécheresse : on impose annuellement chaque chef de famille de 5 francs pour constituer une caisse spéciale destinée à des achats de maïs extérieur en cas de perte de récolte.

Après le blé et le maïs vient, par ordre d'importance, l'orge dont la superficie ne représente pourtant que le quart de celle des champs de maïs. Elle est surtout cultivée dans la partie orientale du pays, ainsi qu'en Dobroudja et dans les environs de Braïla. En Moldavie spécialement, on cultive une variété d'orge qui est très appréciée dans les pays grands producteurs de bières. La production totale annuelle se chiffre par environ 10 millions d'hectolitres avec un rendement de 16 hectolitres à l'hectare. On observe d'ailleurs, et pour les mêmes raisons que pour le blé et le maïs, de grandes variations de production d'une année à l'autre.

L'avoine, qui suit immédiatement par ordre d'importance, a vu sa production quintupler depuis un demi-siècle. La distribution de cette culture n'est pas uniforme sur le sol roumain. En Olténie, vous ne verrez presque pas d'avoine, tandis qu'au nord de la Moldavie et en Dobroudja vous en apercevrez partout. La production annuelle atteint 8 millions d'hectolitres en moyenne avec un rendement de 20 hectolitres à l'hectare.

Quant au seigle qui occupe le rang suivant, la production en est beaucoup moindre, et elle a plutôt diminué depuis une trentaine d'années; on le rencontre surtout dans les districts de Braïla et de Galatz; dans le reste du pays, la culture en est insignifiante. La production annuelle moyenne n'est d'ailleurs que de 2 500 000 hectolitres, avec un rendement moyen de 14 hectolitres à l'hectare.

Mentionnons encore en passant le millet : sa culture est circonscrite au district de Constantza, ce qui s'ex-

plique par ce fait que le millet n'est guère employé que par la population musulmane de Dobroudja. La production annuelle moyenne ne dépasse pas 1 demi-million d'hectolitres, avec rendement moyen de 7 hectolitres à l'hectare.

Je dirai aussi quelques mots du sarrasin, quoique ce ne soit pas exactement une céréale, mais on le cultive dans le nord de la Moldavie, où sa farine sert à l'alimentation de la population rurale. La production totale ne dépasse pas 10 000 hectolitres.

Citons pour terminer quelques chiffres relatifs à l'exportation des céréales : ils aideront à fixer les idées sur l'importance de la Roumanie à cet égard.

Les exportations de céréales en 1913 se sont chiffrées par près de 3 millions de tonnes, représentant une valeur totale de 480 millions de francs, non compris les exportations de légumes, graines, plantes oléagineuses, etc...

Le grand commerce de céréales est concentré en majeure partie à Braïla, l'exportation s'effectuant principalement par ce port, sur le Danube, et par Constantza, d'autre part, sur la mer Noire.

Les plantes oléagineuses, après les céréales, forment la plus importante culture du territoire roumain. Parmi elles, le colza est la plus répandue, avec ses deux variétés colza et navette; environ 150 000 hectares produisent annuellement 1 500 000 hectolitres en moyenne, soit donc une moyenne de 10 hectolitres à l'hectare.

Ces chiffres représentent seulement la surface utile; en réalité, l'étendue ensemencée est plus grande; toutefois, comme cette plante est très délicate pour le climat de la Roumanie, une partie souvent importante de la récolte est détruite non seulement par la rigueur du climat, mais aussi par les insectes. Les variations de la production sont donc beaucoup plus grandes pour le colza que pour

les autres plantes, surtout si l'on songe qu'en outre le colza ne peut réussir s'il n'est pas semé en juillet ou aux premiers jours d'août. Quand donc il y a sécheresse à cette époque, on ne le sème pas et alors la surface ensemencée est insignifiante, ou bien le temps est pluvieux et les cultivateurs se hâtent de semer le colza.

On le rencontre surtout dans la plaine valaque, car c'est là que se trouvent les plus grands domaines, et les grands cultivateurs tentent volontiers cette culture, car elle rapporte beaucoup quand elle réussit; les petits propriétaires préfèrent ne pas risquer la chance et sèment plutôt des céréales.

Le lin qui vient ensuite dans le groupe des plantes oléagineuses est une culture de beaucoup moins d'importance que celle du colza, déjà limitée à la Dobroudja avec les deux tiers de la production totale dans le seul district de Constantza. C'est surtout pour la graine qu'on le cultive : la production de la filasse de lin est insignifiante. Seuls les petits cultivateurs en font pousser un peu pour les besoins de l'industrie domestique.

Quant au chanvre, c'et la plante oléagineuse la moins répandue en Roumanie. On le cultive principalement dans la montagne et presque pas en plaine ni en Dobroudja.

Contrairement à ce qui se produit pour le lin, on ne plante pas le chanvre pour ses graines, mais presque exclusivement pour sa filasse employée dans l'industrie domestique.

Les plantes fourragères (trèfle, luzerne, etc.) qui en général, dans les pays d'Occident, viennent après les céréales par ordre d'importance, ne couvrent en Roumanie qu'une très faible superficie. En France les plantes fourragères atteignent 20 p. 100 de la surface des terres labourées, tandis qu'ici elles n'atteignent même pas 2 p. 100.

Cette culture se trouve surtout développée dans la partie de la Moldavie comprise entre le Siret et le Pruth où elle supplée au manque de prairies de cette partie du pays. On en rencontre encore dans le district d'Ilfov (où se trouve Bucarest) et en Dobroudja. Dans la région des montagnes, surtout en Olténie, cette culture est très limitée.

Viennent ensuite les plantes légumineuses qui forment un groupe assez important. Parmi elles, le haricot est la culture la plus répandue.

On cultive le haricot de deux manières, soit à part, soit dans les champs de maïs. Mais la culture en terrain propre est quinze fois moindre que la culture en champs de maïs. Le cultivateur roumain préfère donc de beaucoup ce dernier mode qui le dispense d'avoir un champ séparé et lui permet de s'occuper des deux plantes ensemble.

Viennent ensuite les pois, les fèves et les lentilles, parmi lesquelles le pois domine, surtout depuis quelques années. C'est en effet une culture relativement nouvelle en Roumanie; mais, vu les bons résultats obtenus par l'exportation des pois roumains, cette culture augmente chaque année.

Vient ensuite par ordre d'importance, la pomme de terre; comme le haricot, on la récolte en terrain propre ou dans les champs de maïs. Les plus grandes cultures en terrain approprié sont groupées au nord de la Moldavie, où elles servent presque exclusivement à la fabrication de l'alcool, notamment dans le district de Dorohoi où se trouvent le plus grand nombre de distilleries.

Quant à la betterave, sa culture a surtout pris de l'extension depuis que l'Etat a accordé aux fabriques de sucre une grande protection douanière. Malgré cela, elle n'est pas importante, la consommation de sucre ne dépassant pas 3 kilos et demi par habitant; de plus, très

inégalement répandue, elle ne se trouve guère que dans les environs immédiats des raffineries, faisant presque complètement défaut dans les autres régions.

Je citerai, pour terminer, la culture du tabac, également restreinte à certains districts. Ce fait résulte de ce que la vente et la fabrication du tabac constituent un monopole d'Etat; on a donc, pour limiter la fraude, concentré sa culture dans quelques régions plus faciles à surveiller.

Il convient d'ajouter que le tabac cultivé dans le pays sert plutôt à fabriquer la qualité inférieure, car, chaque année, l'Etat achète des tabacs de meilleure qualité en Asie Mineure et en Turquie.

J'en arrive maintenant aux vergers et vignobles.

La qualité des fruits roumains ne laisse en rien à désirer; l'exportation en semble très possible, et je me demande pourquoi, particulièrement dans la région des collines, les vergers ne sont pas plus répandus, ce serait là une source certaine de richesses.

Quant aux prunelaies, elles forment les plus vastes de tous les vergers, occupant 80 000 hectares, en majeure partie dans les collines de Valachie.

Avec les prunes on fabrique la *tsonica*, eaux-de-vie analogue au célèbre *slivovits* des Serbes; on prépare aussi des pruneaux, mais d'une qualité sensiblement moins bonne qu'en Hongrie, en Serbie ou en Bosnie. L'état s'occupe d'améliorer vergers et prunelaies; dans ce but, il a créé deux pépinières d'arbres fruitiers en vue de distribuer plus tard aux écoles et aux cultivateurs de grandes quantités d'arbres fruitiers.

L'histoire des vignobles reproduit ici celle de bien des pays; dès 1884, alors qu'il y avait en Roumanie près de 150 000 hectares consacrés à la viticulture, le phylloxéra fit son apparition. Après une longue période de ravages, les propriétaires et l'Etat se mirent à l'œuvre de concert

pour reconstituer les vignes détruites. Comme partout, c'est la greffe sur plants américains qui a donné les meilleurs résultats. Dans le but de généraliser ce remède, on a créé de nombreuses pépinières où l'on peut se procurer de ces plants greffés et tout prêts. La région de prédilection de la vigne est celle des collines : c'est là qu'on rencontre les crus les plus réputés du pays, tels que Dragachani, Dealu-Mare, Odobechti, etc.; on cultive néanmoins aussi la vigne en plaines, un peu partout, mais les vins de plaine ne peuvent se conserver tandis que ceux des collines se gardent bien et peuvent compter parmi les bons vins d'Europe.

La récolte est d'environ 2 millions d'hectolitres, avec un rendement de 20 hectolitres à l'hectare.

Je termine ce rapide aperçu en signalant la création du Crédit viticole institué par la loi du 16 janvier 1906 et qui a pour but de procurer aux viticulteurs à des conditions assez avantageuses les capitaux nécessaires à la replantation.

Les prairies naturelles dépassent 500 000 hectares, mais, il y a quarante ans, elles couvraient une étendue beaucoup plus grande, presque double. Cette décroissance est due surtout à l'extension donnée aux céréales, et aussi à la diminution de l'exportation des bestiaux, alors qu'autrefois la Roumanie était surtout un pays de culture pastorale et qu'un nombre énorme de têtes de bétail passait chaque année en Autriche-Hongrie. Depuis que cet Etat a fermé ses frontières, la moitié des herbages a été utilisée pour la culture des céréales. Les prairies naturelles en Roumanie occupent donc, comparativement aux autres pays d'Europe, une étendue très minime; il n'y a même pas compensation par les prairies artificielles, puisque celles-ci ne couvrent que 150 000 hectares avec une production de 3 millions de quintaux métriques.

La production annuelle du foin est en moyenne de 10 millions de quintaux métriques dans l'ensemble des prairies roumaines; le rendement moyen à l'hectare varie de 18 à 19 quintaux.

Les plus grandes prairies se trouvent dans les montagnes de Valachie et de Moldavie, mais elles sont moins productives que celles de la plaine de moindre étendue. Quant aux pâturages, ils couvrent près de 2 millions d'hectares, soit 14 p. 100 environ de la surface totale du pays. Sur cet ensemble, environ 1 million et demi servent aux *pâturages permanents*, le reste aux *pâturages temporaires*.

Ces derniers ne sont autre chose que des terrains arides que les cultivateurs laissent ordinairement un an sur trois sans les ensemencer, et sur lesquels ils font paître le bétail pendant cet intervalle; ce qui est une bonne méthode de laisser reposer le sol en l'engraissant. Les plus beaux pâturages se rencontrent dans les environs de Braïla et de Constantza ainsi que dans les montagnes en Moldavie et en Valachie. En plaine l'empiétement de plus en plus grand des céréales a réduit de beaucoup leur étendue.

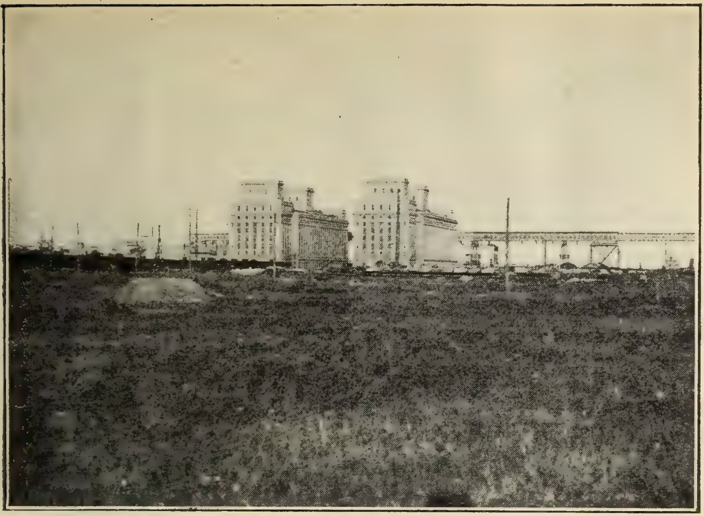
Il y a un demi-siècle les pâturages permanents occupaient une superficie plus que double de la surface actuelle; on pouvait autrefois aisément se promener en charrette des jours entiers dans la plaine sans voir autre chose que d'immenses prairies où paissaient d'innombrables troupeaux de moutons. En l'espace de cinquante ans la transformation a donc été radicale, les vastes steppes du bassin du Danube inférieur autrefois inhabités ont fait place aux immenses champs fertiles de blé et de maïs que l'on y rencontre actuellement. La qualité des pâturages roumains est cependant suffisante comme compensation de leur exiguïté, puisqu'ils suffisent au bétail

qui s'y engraisse rapidement, mais qui, cependant, manque souvent de nourriture pendant l'hiver.

L'élevage des animaux domestiques représentait, il y a un demi-siècle, une des branches prépondérantes de l'activité nationale. En Valachie, dans cette plaine aujourd'hui grenier du pays, paissaient un grand nombre de moutons, gros bétail, chevaux, etc... Tous les grands cultivateurs, ainsi qu'en Moldavie, possédaient de nombreux troupeaux et entretenaient des écuries et des haras. Une des principales ressources du budget d'alors était constituée par les impôts sur les moutons, bœufs, vaches, etc...

La Turquie s'approvisionnait de moutons et de chevaux achetés pour la plupart en Moldavie. Jusqu'en 1830 la cavalerie prussienne achetait également ses chevaux de remonte en Roumanie; et chaque année l'Olténie faisait passer des quantités considérables de porcs en Autriche-Hongrie.

Aujourd'hui l'exportation du bétail ne constitue plus qu'une faible partie du mouvement économique général du pays. La fermeture de la frontière austro-hongroise est la cause principale de cette décroissance; j'ai donné précédemment quelques autres raisons secondaires. Toujours est-il que la Roumanie cherche à ouvrir un autre débouché à ses bestiaux; c'est ainsi qu'il y a quelques années le ministère de l'Agriculture a contracté avec un consortium anglais en vue d'exporter en Angleterre de la viande de bœuf, de mouton et de porc conservée par un système frigorifique. En échange d'avantages concédés par l'Etat roumain, le consortium s'oblige à exporter chaque année une quantité minima de bétail, quantité qui augmentera d'après le contrat, tous les cinq ans. La Roumanie possède donc maintenant un nouveau débouché susceptible de consommer, dans l'avenir, toute sa



CONSTANTZA. — Les silos à céréales.



EN MOLDAVIE. — Le passage d'un gué.

production, l'exportation de viande en Angleterre pouvant atteindre 1 milliard de francs.

Si le nombre des bœufs (environ 3 millions) est resté stationnaire depuis une cinquantaine d'années, par contre, avec le développement de l'agriculture et l'organisation de l'armée nationale, le nombre des chevaux a beaucoup augmenté : il dépassait le million en 1914, ayant doublé depuis 1860.

Le nombre des moutons et des porcs a aussi augmenté : il est passé de 4 millions et demi en 1860 à près de 8 millions en 1914, en ce qui concerne les moutons, et pour les porcs de 1 million, à 1 400 000. Quant aux chèvres, le nombre en a plutôt diminué.

En Roumanie, le plus grand nombre de chevaux est réparti dans la plaine valaque, et surtout en Dobroudja. Dans les districts de Buzeu, de Braïla et de Constantza se trouvent un grand nombre de haras particuliers, ainsi d'ailleurs que dans le nord de la Moldavie.

On distingue quatre types de chevaux :

1° Le cheval moldave, agile, résistant bien aux grandes variations de température; joli, bien proportionné, c'est le prototype de la monture de la cavalerie légère;

2° Le cheval de montagne, petit, gros, et de proportions peu esthétiques ; c'est un animal facile, très résistant à la fatigue, mais que montent exclusivement les paysans;

3° Le cheval d'Ialomitsa, assez grand et fort, qui est d'origine hongroise; on l'emploie pour la cavalerie et l'artillerie;

4° Le cheval de Dobroudja, d'origine turque, petit, mais excellent coureur.

Aucun de ces quatre types ne possède très complètement les qualités requises pour un bon cheval, alors

qu'autrefois les chevaux moldaves étaient si réputés; il y a donc dégénérescence marquée de la race chevaline roumaine, et l'armée doit importer ses meilleurs chevaux.

Voyons quels sont les défauts et les qualités du cheval roumain.

Son principal défaut, c'est la petitesse, et par suite le manque de forces pour les gros travaux : labourage, transport de fardeaux, etc. Cette petite taille doit provenir du fait de la sécheresse des pâturages roumains. Toutefois il a l'avantage d'être sobre, agile et surtout excessivement résistant pour sa taille, quand il est moyennement chargé; on s'occupe activement de remédier à ce défaut principal de taille et nul doute qu'au moyen de la sélection et d'une nourriture plus substantielle pendant la période de croissance des poulains, on n'arrive à l'accroître en conservant à la bête ses qualités d'agilité et de résistance.

En Roumanie, pour 200 francs, on pouvait, avant la guerre, acquérir un bon cheval; pour 100 francs, un cheval ordinaire et, enfin, pour 50 à 60 francs, on trouvait communément des chevaux plus médiocres.

Le département de la guerre, justement ému des dépenses faites chaque année pour l'achat en Russie et en Hongrie de ses meilleurs chevaux, a institué un haras spécial, pourvu d'abord de reproducteurs (étalons et juments) de race arabe et de race anglaise, auxquels on a ajouté ensuite des juments hongroises puis des juments moldaves. Les étalons produits dans ce haras sont ensuite répartis dans les divers régiments pour contribuer à l'amélioration générale de la race.

En dehors de ce haras exclusivement militaire, l'Etat entretient près de Constantza un dépôt d'étalons anglo-arabes, pour l'amélioration de la race de Dobroudja. Il favorise encore l'amélioration de la race chevaline en dotant de prix importants les concours hippiques qui ont lieu en Dobroudja ainsi que les courses de chevaux qui ont

lieu régulièrement plusieurs fois par an à Bucarest sous les auspices du Jockey-Club et à Braïla sous la surveillance d'une société spéciale.

La répartition des bœufs sur le territoire est presque inverse de celle des chevaux; en effet, dans la plaine de Valachie et en Dobroudja les bœufs sont plutôt rares tandis qu'en Olténie et dans la région comprise entre le Siret et le Pruth, ils deviennent beaucoup plus nombreux; quant aux buffles, ils se répartissent presque uniformément dans les districts situés en plaine. Relativement au sexe, le bétail roumain présente cette caractéristique spéciale que, contrairement à ce qui a lieu en Occident, c'est le mâle qui domine.

On distingue trois races différentes :

1° Les bœufs de montagne, petits de corps, aux cornes peu développées et rabattues en avant. Cette race n'est pas bonne productrice de lait.

2° Les bœufs de Moldavie, au corps développé, au poil cendré. Ces bœufs ont le cou court, les cornes très grandes et recourbées en forme de lyre; ils sont très forts, incomparables pour le travail et font partie d'une grande race connue depuis longtemps sous le nom de race grise de Podolie.

3° Les bœufs d'Ialomitsa, au corps également grand, mais aux cornes plus minces et plus longues. Ce type provint du croisement des vaches de Transylvanie avec les taureaux moldaves.

La race bovine roumaine a aussi dégénéré, moins pourtant que la race chevaline; ceux du deuxième et du troisième type notamment sont extérieurement bien conformés et ont beaucoup de force. On observe cependant que, d'une manière générale, la partie postérieure du corps n'est pas assez développée. J'ai remarqué un peu partout en Roumanie que les bœufs ont peu ou pas d'abri, alors

que l'hiver est si rude, et aussi qu'ils sont très mal nourris. Ces deux raisons expliquent surabondamment la dégénérescence de la race, car il est probable que si autrefois l'abri ne valait pas mieux, ils étaient mieux nourris. Une vache valait avant la guerre environ 80 francs; le bœuf, bien conformé, se payait de 150 à 180 francs, et pour 75 à 100 francs on pouvait trouver un bœuf médiocre.

L'Etat roumain qui ne se désintéresse d'aucune question de ce genre, a pris des mesures en vue d'améliorer la race de bêtes à cornes du pays. C'est ainsi qu'il a introduit dans les écoles d'agriculture et dans les fermes modèles des bêtes de races étrangères réputées pour la production du lait et de la chair, en vue d'améliorer par croisement les races du pays.

Une mesure plus importante a obligé les fermiers de l'Etat à posséder un taureau de race par cinquante vaches appartenant aux paysans de la région. Enfin aux termes de la loi communale, chaque commune, seule ou associée à d'autres, doit prévoir dans son budget les fonds nécessaires à l'acquisition de taureaux de race pour les vaches des habitants.

En ce qui concerne les moutons, le recensement par région est difficile, du fait, qu'en hiver, ils descendent dans la plaine pour échapper aux rigueurs du climat dans la montagne. Au printemps, les troupeaux regagnent de nouveau les hauteurs où ils restent jusqu'à l'automne.

On trouve en Roumanie plusieurs races de moutons parmi lesquelles deux sont réputées pour la finesse de leur laine en même temps que pour la saveur de leur chair. Cependant la majeure partie des moutons roumains appartiennent à deux autres races dont la laine est grosse et rude.

La viande de mouton et d'agneau est très appréciée et joue un grand rôle dans l'approvisionnement des villes;

quant au paysan, il n'a pas le moyen de s'offrir de tels mets, et ce n'est qu'à certains jours de fêtes, tels que Pâques, qu'il lui est permis de se régaler d'agneau, ce qui est d'ailleurs une coutume villageoise générale.

Le fromage de brebis, très connu des anciens Romains, s'exporte dans une enveloppe en peau de mouton, sa qualité varie suivant la richesse des pâturages.

La peau de l'agneau sert pour la confection des bonnets d'hiver des paysans. Quant à la laine roumaine qui autrefois s'exportait facilement, différentes causes déjà exposées en ont notamment réduit l'exportation; de plus le développement des industries textiles dans le pays depuis une vingtaine d'années a beaucoup augmenté les besoins locaux. Un mouton donne généralement 2 à 3 livres de laine, la race roumaine *Zigaïa* en donne 3 à 3 1/2 qui se vendait encore en 1914 environ 1 fr. 50 le kilogramme. Quant aux laines grossières des montagnes, elles se vendaient presque moitié moins cher. La plus grossière est produite en Valachie, la laine plus fine vient de Moldavie et surtout de Dobroudja : elle sert à la confection d'étoffes militaires ainsi qu'aux tissus d'ameublement, alors que la laine grossière est surtout utilisée pour les couvertures feutrées telles que les couvertures pour chevaux.

La laine surfine dont s'approvisionnent les fabriques doit venir de l'étranger.

L'Etat a créé pour améliorer la race ovine une bergerie à Constantza où l'on élève et croise des moutons *mérinos* avec des moutons roumains, et une autre bergerie à Runcu où l'on croise avec des béliers de Boukhara.

On élève un peu partout les porcs sur le territoire, sauf dans l'est du pays et en Dobroudja où l'on n'en rencontre guère. C'est surtout en Olténie et principalement dans les

districts montagneux où l'on en nourrit le plus grand nombre.

Au point de vue qualité, les porcs roumains peuvent rivaliser avec les meilleures races du monde, mais c'est surtout ceux de race *mangalitsa*, caractérisés par un poil blanc et frisé, des jambes et un groin courts, qui sont comparables pour la production de la graisse à la fameuse race d'York. Il existe une autre race au corps long, aux oreilles longues et pendantes, excellente au point de vue de la saveur de la chair. On trouve enfin chez les petits cultivateurs un grand nombre de porcs de race inférieure, petits de corps, au groin pointu, aux oreilles droites et au poil long.

Il existe à Tourn-Séverin un marché spécial très bien installé où les bêtes destinées à l'exportation sont mises en observation au point de vue sanitaire. Annexées à ce marché, des étables spécialement destinées à cet usage servent à l'engraissement des porcs qui doivent être exportés.

Si l'on considère le nombre total d'animaux domestiques employés aux champs et l'étendue des terres labourées, on voit que ce nombre est suffisant mais il n'est pas trop élevé. Quant à la nourriture des bêtes, elle varie suivant les saisons. Du printemps à l'automne, les pâturages naturels suffisent presque. Dans les montagnes où, comme je l'ai dit, les pâturages sont plus étendus, chaque tête de gros bétail dispose environ de 1 hectare, mais en plaine il faut compter beaucoup moins, et dans certains districts, pas même 1/5 d'hectare. Il est vrai que les bestiaux disposent d'une autre ressource nutritive, à savoir les pâturages accessoires que sont les éteules de champs de blé, d'orge et d'avoine, où les bestiaux peuvent paître dès le mois de juillet. De même vers l'automne, les champs de maïs fournissent une herbe très abondante.

Ceci explique comment se nourrissent pendant l'été, les nombreux bestiaux de la plaine roumaine.

Pendant l'hiver, ce sont surtout les tiges et la paille qui nourrissent le gros bétail auxquels on adjoint environ 2 kilos de foin par tête.

Certains grands propriétaires ont commencé à cultiver des betteraves fourragères, ainsi que du maïs de fourrage que l'on conserve dans des silos. Dans les environs des fabriques de sucre, les usiniers distribuent gratuitement le résidu des betteraves aux cultivateurs qui les leur ont vendues, et ce, au prorata des quantités fournies, ceux-ci en nourrissent leurs bestiaux.

J'ajouterai en terminant que par suite de l'annexion des nouvelles provinces, les chiffres que j'ai cités pour le cheptel roumain se trouvent notablement augmentés, grâce à l'appoint des bœufs et des porcs de Transylvanie et aux moutons de Bessarabie, du Banat et de Transylvanie.

Comme on le voit par cette rapide étude de l'agriculture roumaine, l'Etat s'intéresse, et d'une manière très active, au développement des méthodes, et à l'amélioration de l'outillage, des produits et des races. Sa sollicitude constante n'est pas toujours secondée par les cultivateurs eux-mêmes, qui mettent beaucoup de temps à comprendre leur véritable intérêt, qui est toujours celui de l'ensemble de la nation. Mais pour être juste, il n'est pas une branche de l'activité agricole où ses efforts ne soient, au moins partiellement, couronnés de succès. Les progrès s'affirment chaque jour, ce qui est logique, car dans aucun pays l'Etat ne participe davantage, et par l'exemple et financièrement, au développement des différentes branches de l'activité économique.

Conclusion

En présentant au lecteur la Roumanie nouvelle, je me suis attaché surtout à mettre en lumière le développement merveilleux de ce pays depuis un demi-siècle. C'est bien une Roumanie nouvelle qu'il est donné au voyageur, au touriste, de contempler actuellement, comparativement à ce qu'était ce pays il y a si peu de temps.

Il n'y a pas en Europe, ni même au monde, un Etat qui se soit modifié, transformé, développé, d'une manière aussi radicale et aussi rapide. Ces malheureuses principautés, après tant de maux répétés, après tant d'épreuves douloureuses, se sont unies pour former définitivement un tout homogène et indissoluble.

La Roumanie est née, elle a grandi rapidement sous l'égide de ses remarquables tuteurs, c'est aujourd'hui une personne saine, forte et bien musclée. Elle n'a pas grandi et prospéré normalement, mais plutôt spontanément. C'est qu'elle possédait en soi une vigueur, une sève extraordinaires, et que sous ses dehors d'enfant belliqueuse, turbulente, et surtout exubérante, elle cachait un grand fonds de sagesse et une vive intelligence, elle a eu conscience de ses défauts, elle a compris que son ardeur politique débordante devait être refrénée, et comme elle ne pouvait elle-même se modérer, elle s'est offerte un mentor étranger à son tempérament. Son choix fut heureux : la loi des contrastes agissant mieux que jamais, l'austère prince allemand fut le modérateur qui permit à la turbulente jeune Roumanie, tout entière à la joie d'être libre,

de travailler pour assurer sa liberté, et conquérir la fortune.

C'est la leçon qui se dégage avant tout, lorsqu'on revit l'histoire de ce pays pendant les cinquante années qui ont précédé la guerre.

Puis les heures sombres sont venues! Après un demi-siècle de travail et de prospérité dans la paix, le jeune Etat a dû se jeter dans la mêlée pour sauver ses plus proches parents. La famille entière est enfin réunie, elle a doublé de nombre, mais au prix de quels sacrifices!

La Roumanie nouvelle ne songe plus qu'à panser ses blessures, et à restaurer ses finances.

Elle apparaît comme un facteur de paix, dont il ne faut pas méconnaître l'importance.

Sept millions de Roumains ont vécu en Roumanie libre pendant près de cinquante ans, sans chercher à troubler l'équilibre de l'Europe, alors qu'un nombre égal de Roumains étaient opprimés à l'extérieur du royaume. Maintenant donc que tous les frères de race sont définitivement réunis, il est bien certain que toute leur énergie, tout leur courage, tendra à organiser désormais le patrimoine commun, avec le maximum d'efforts, pour acquérir la tranquillité nécessaire à l'œuvre de restauration économique.

Par ce qu'ils ont fait avant la guerre, on peut préjuger de l'avenir.

Le fait le plus caractéristique à enregistrer dans l'histoire du royaume roumain, est sans contredit son évolution politique. Ce pays de boyards, de grande propriété, où les révoltes agraires avaient encore il y a une vingtaine d'années un véritable caractère de jacqueries, est entré résolument dans la voie des grandes réformes sociales, sans révolution, sans heurts.

Les dernières élections ont été faites au suffrage uni-

versel égal, direct et secret, avec représentation proportionnelle.

La réforme agraire est en voie d'accomplissement, elle octroiera le sol à ceux qui le cultivent.

L'impôt progressif sur le revenu et sur la fortune acquise est sur le point d'être inscrit dans la loi.

La journée de huit heures est introduite dans toutes les branches de l'industrie, et le gouvernement envisage l'adoption d'un salaire minimum, avec le principe du salaire égal, sans distinction de sexe, pour un travail de valeur égale.

Enfin la liberté de réunion, la liberté de la presse, et toutes les autres libertés dont s'enorgueillit la civilisation occidentale sont acquises à tous les citoyens roumains.

Et demain, si la sagesse humaine veut que la paix règne désormais dans cette région, les merveilleuses ressources que j'ai décrites au cours de ces pages, permettront à ce peuple intelligent et travailleur de s'élever toujours plus haut sur l'échelle des nations productrices de notre vieux continent.

Je veux rappeler en terminant que la Roumanie est un pays de culture essentiellement française, où malgré ses efforts, la kultur germanique n'a jamais pu pénétrer, même d'une manière superficielle, les relations avec les Empires centraux n'ayant jamais cessé d'être uniquement économiques.

Il est donc indispensable que la pensée française continue à être agissante dans les Carpathes, et que, malgré la crise du change, nos livres, nos revues, nos journaux, soient acheminés là-bas comme par le passé.

Il y a de gros sacrifices à faire pour les maisons d'édition, et celles-ci ne doivent pas les supporter seules, il est urgent que de toutes manières, soit par des subventions d'Etat, soit par l'initiative privée, on arrive très

vite à empêcher le livre germanique d'approvisionner seul les librairies roumaines.

La France a gaspillé son influence en Orient. C'en est assez! Il ne faut pas que la Roumanie nouvelle cesse de s'alimenter aux sources vives de la pensée et de l'art français.

Gardons fraternellement et jalousement l'amitié roumaine!

Table des matières

Imprimerie de J. Dumoulin, à Paris. — 80.9.20

IMPRIMERIE DE J. DUMOULIN, PARIS